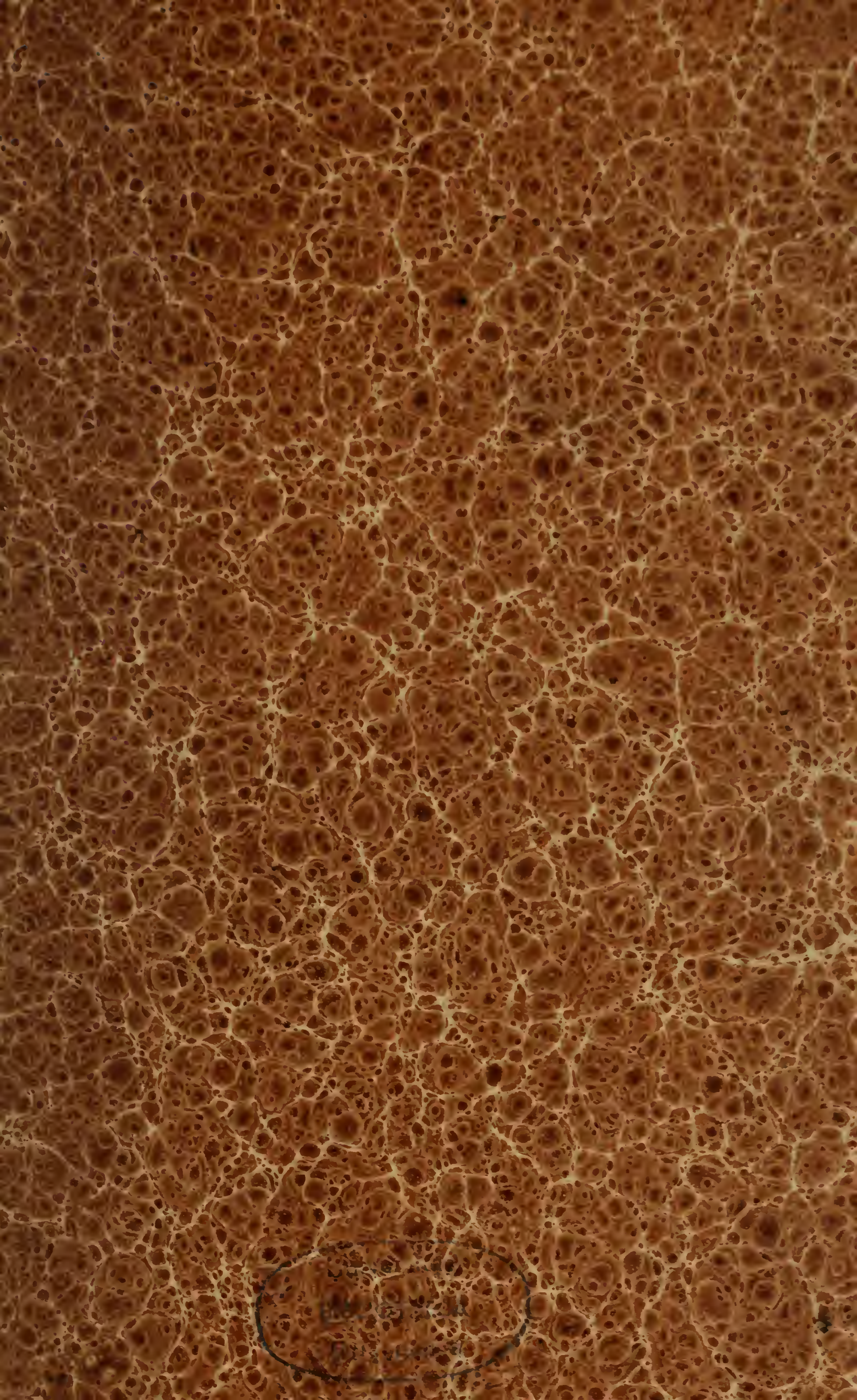

U d'/of OTTAWA
39003002270899



LES

CHATEAUX EN ESPAGNE



Paris. — Typ. Morris et Comp., 64, rue Amelot.

LES CHATEAUX
EN ESPAGNE

— CONTES ET NOUVELLES —

PAR

AMÉDÉE ACHARD

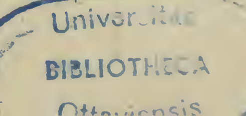


PARIS.

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE VIVIENNE, 2 BIS.

1854



LA TRAITE DES BLONDES

I

LE BOULEVART AU CLAIR DU GAZ.

C'était l'heure où l'on parle bas, comme dit le poëte; il était même plus tard encore, c'était l'heure où l'on ne parle plus. Depuis cinquante minutes, à peu près, minuit sonnait à toutes les horloges de Paris, ce qui permettait de supposer qu'il pouvait être une heure du matin. A cette heure-là Paris est morne comme un sourd; on ne retrouve un peu d'agitation que sur les boulevarts, cette grande artère où bat toujours le pouls de la vie parisienne. Le mystère s'abat sur la ville la plus fantastique

qui soit au monde, — sans excepter Nuremberg et Berlin, ces deux pôles du somnambulisme allemand, — la ville qu'Hoffmann aurait aimée s'il l'avait connue. Les maisons ont clos leurs fenêtres, les gardes municipaux leurs paupières, et les patrouilles grises procèdent à leur toilette; les becs de gaz profitent du sommeil de l'autorité pour s'éteindre; le silence jette son écharpe de la Bastille à la Madeleine; les rêves descendent des clochers qui crient les heures avec leurs voix de bronze. Le dernier des fiacres s'est échoué contre une borne. On entendrait un joueur de whist.

Des spectres ondulent le long du boulevart des Italiens; de vagabondes Dalilas s'échappent sans bruit par les escaliers dérobés qui s'ouvrent sur l'asphalte. L'escalier dérobé de Paris est une spirale immodeste qui commence par une porte bâtarde et finit par un cabinet particulier. On a froid parce qu'on a peur; on croise les châles et on boutonne les paletots pour protéger les broches et les bourses.

A cette heure-là le piéton est suspect; tous les promeneurs se soupçonnent et louvoient pour s'éviter les uns les autres : quiconque s'informe de l'heure ou du chemin est un Cartouche contemporain. Le voleur est le cauchemar du Parisien. Cet homme qui court est un Schubry français; cette femme qui s'arrête est une néo-Clara Wendel. Le Schubry est ordinairement un journaliste : Clara Wendel passe pour une Danaé qui aime trop de Jupiters.

Or, un matin, vers une heure, un jeune homme remontait le boulevart, entre la rue Grange-Batelière et la

rue Lepelletier. Un physiologiste aurait lu la méditation sur son visage et deviné une pensée intime dans le bruit que faisait le talon de ses bottes frappant le bitume à coups inégaux. Comme tout le monde, ce jeune homme fumait. Le cigare est la seule chose qui ne s'éteigne jamais à Paris. La régie a remplacé Vesta.

Quel hymne chantait la fumée que le jeune homme poussait vers le ciel? Une ode ou une élégie? Était-ce l'espérance ou le souvenir qui alimentait sa rêverie et son cigare, ces deux sources de la poésie au dix-neuvième siècle? Nous l'avons dit, un physiologiste seul aurait pu le savoir en combinant l'examen avec l'intuition. et malheureusement un promeneur attardé qui descendait le boulevart, tandis que le jeune homme au cigare le remontait, n'était rien moins que cela. La physiologie ne se promène pas après minuit; c'est une science rangée et qui met à la caisse d'épargne.

Des deux personnes qui passaient sur le boulevart en ce moment, celle qui descendait s'arrêta la première. Dans l'ordre des mouvements nocturnes, la station équivaut à une menace; c'est le *casus belli* des promeneurs parisiens. Cependant le fumeur n'y prit point garde. Un grand cœur se trahit par les moindres actions, et Napoléon aurait dit à ce fumeur : Tu es un brave!

L'économie avait soufflé sur les candélabres, et la solitude entourait les deux passants qui se trouvaient face à face, lorsque la porte du café Douix s'ouvrant, un jet de flamme illumina le trottoir.

— Léopold! s'écria l'un des deux flâneurs.

— Gaëtan! répondit l'autre.

Ils entendirent le frôlement soyeux de deux écharpes qui s'envolaient aux bras de deux habits ; la porte retomba sur ses gonds éclatants et la flamme s'éteignit ; mais, au milieu des ténèbres, Gaëtan et Léopold s'étaient pris la main.

— Où vas-tu ? demanda Léopold.

— Nulle part, et toi ?

— J'y vais aussi, et nous ferons route ensemble, si tu veux ; mais que roules-tu donc entre tes doigts d'un air si tragique ?

— Un corps sans âme, c'est-à-dire un cigare sans feu, dit Gaëtan.

— Eh ! ne te souviens-tu pas que, plus heureux que Prométhée, j'ai dérobé le feu du ciel ? Prends une de ces allumettes qui ne m'abandonnent jamais, et rends la vie à la compagne du célibataire. Mon ami, continua Léopold qui n'avait pas l'humeur taciturne, tu es triste comme une question de cabinet ; prends garde, nous avons déjà l'ombre, si nous laissons arriver le silence, nous ressemblerons furieusement à un refrain d'Opéra-Comique, et M. Clapisson nous mettra en musique s'il nous rencontre. Que faisais-tu sur le boulevart ?

— J'y promenais mon désespoir. Et toi ?

— J'y promenais mon bonheur.

— Nous sommes aux antipodes.

— Tant mieux ; les extrêmes se touchent, et ton désespoir n'est peut-être pas aussi loin de mon bonheur que tu le crois. Je suis ton ami, Gaëtan ?

— On me l'a dit.

— Et tu le crois. Tu m'as prêté de l'argent et je te l'ai

rendu ; je t'ai traité en ennemi ; qu'exiges-tu de plus ? Je crois à la transmutation des âmes, et nous sommes Harmodius et Aristogiton : qu'Harmodius parle, Aristogiton l'écoutera.

— C'est l'histoire de mon désespoir que tu me demandes.

— Oui, mais en abrégé.

— La voici en miniature : mon père veut me marier.

— Est-ce tout ?

— Non ; mais c'est trop.

— Qu'y a-t-il encore ?

— Mon père veut de plus me contraindre à faire fortune.

— Pauvre garçon ! un malheur n'arrive jamais seul. J'ai un père à t'offrir ; veux-tu changer, Gaëtan ?

— Je t'aime trop pour accepter. Apprends que la fortune dépend de la fiancée ; elles marchent de compagnie, l'une portant l'autre.

— Qu'est-ce que c'est que cette fiancée ?

— Quelque chose comme une jeune fille issue d'un bourgeois de Paris et d'une propriétaire berrichonne unis en légitime mariage. C'est affreux !

— L'as-tu vue ?

— Jamais, et je ne la verrai jamais : elle est brune !

— C'est bien, Gaëtan ; tu seras le Brutus du blond.

— Mon père, poursuivi par son idée fixe, a voulu donner un bal. Un bal au mois de juin ! tu le sais, Léopold !

— Je l'ai oublié.

— Ce bal était un prétexte pour me faire voir celle qu'on me destine. Tous les amis de la famille, tous nos

voisins étaient présents. Les amis d'une famille qui demeure au quartier Popincourt! des voisins de la rue des Amandiers! conçois-tu bien ce que cela pouvait être? La fiancée était là, dans un océan de calicot, de madapolam, de jaconas, de barège, de fil d'Écosse. Mon père a voulu me saisir par le bras pour me présenter à l'infortunée; mais l'imprudent m'avait confessé qu'elle était brune. J'ai glissé entre une pastourelle, et, profitant avec adresse de la queue-du-chat, j'ai pris la porte et me voici. Une contredanse m'a sauvé. Allons à la rue Vivienne remercier Musard.

— Musard est couché, restons ici. Tu m'as conté ton désespoir; je veux te faire l'histoire de mon bonheur.

— Tu te venges! l'Évangile a dit : Quiconque sèmera des discours recueillera des homélies.

— Ingrat! tu m'accuses lorsque c'est le seul amour de la science qui m'inspire! Si M. Cousin nous connaissait, il dirait que nous sommes la représentation du dualisme humain; ne nous séparons pas, nous tuerions un mythe : en mêlant nos peines et nos plaisirs, nous ferons de l'éclectisme, et en causant nous approfondirons une question philosophique. Donc je commence. Mon bonheur est un effet dont une maîtresse est la cause.

— Quoi! tu aurais abandonné Mathilde?

— Au contraire, c'est Mathilde qui m'a abandonné; j'en pleure de joie; embrassons-nous. Tu t'en souviens, Mathilde était la femme dont les allures pronostiquaient le plus l'infidélité : elle avait vingt-cinq ans, l'humeur changeante et le tempérament nerveux; en outre, elle était Parisienne : combinez tout cela dans un creuset, et

je veux devenir antiquaire s'il n'en sort pas l'inconstance. Je serai trahi, disais-je. La perfide m'a cruellement trompé! Au bout de deux ans elle m'aimait encore. On a calomnié les Parisiennes, mon ami. A qui se fier désormais? J'avais tout mis en usage pour perdre son cœur; elle s'obstinait, avec un déplorable entêtement, à me le garder. Enfin, je te conduisis chez Mathilde, avec l'espérance que tu la séduirais; on m'avait dit que la trahison était l'apanage de l'amitié : toi aussi, tu m'as été fidèle : cette conduite m'a percé le cœur, et voyant que tu ne me trompais pas, je me disais : Il n'est plus mon ami! Mais ce que tu n'as pas voulu faire, un autre l'a fait.

— Qui ?

— Un étranger, un baron, un Allemand comme tous les barons; je ne sais pas son nom : c'est un éternuement qui finit par un coup de fouet; ma maîtresse et lui se sont donné toutes les peines du monde pour me ravir ce que je brûlais d'envie de leur céder. Ah! mon cher Gaëtan, que de mal je me suis fait en me cognant contre la vertu; le vice a meilleur caractère.

— Et moi, que ferai-je de ma fiancée ?

— Tu peux en faire une veuve. Épouse et meurs.

— Si je l'aimais, je pourrais lui faire ce plaisir; mais je ne l'aime pas; d'ailleurs je ne suis pas généreux.

— C'est un effet du malheur; moi qui ris dans mon cœur, je me ferais casser la tête par le premier malotru que la chose pourrait égayer.

— Léopold, tu n'as jamais aimé.

— C'est possible, car j'ai souvent dit le contraire. Et toi ?

— Moi, j'aime.

— Fat !

— J'aime la femme blonde, l'être divinement beau, la pure création à qui Adam donna sa vie éternelle pour un sourire, la femme inconnue qui palpite dans notre cœur, celle que tous cherchent, que nul ne trouve, la seule que je veuille épouser ! Tu ne la connais pas, car tu aimes les femmes ; comprends-tu, *les* femmes ? Quel abîme entre nos amours !

— Cet abîme est une lettre : tu aimes au singulier ce que moi j'aime au pluriel.

— Puisque mon père veut me marier, qu'il me laisse au moins choisir ma fiancée ! demain je lui expose mon plan et je commence mes recherches ; si je la trouve, je serai heureux, car la femme est l'enveloppe du bonheur. Quelle heure est-il ?

— Ma montre marque trois heures. Elle est garantie.

— Et la mienne quatre. Elle est infaillible.

— Je m'en doutais, les montres n'ont été inventées que pour marquer l'heure qu'il n'est pas.

— Qu'importe ? Adieu, je vais me coucher à l'aide de ce milord qui vient de se lever.

— Bonne nuit, Gaëtan.

— Bonjour, Léopold.

Quelques heures après cette nocturne conversation, Gaëtan entrait dans le cabinet de son père.

— Ah ! vous voilà, monsieur ; qu'avez-vous fait depuis l'instant où vous avez si brusquement quitté le bal ?

— J'ai fait une réflexion.

— Peut-on la connaître ?

— Je l'ai faite pour vous la communiquer. Vous m'avez proposé de me marier ?

— Oui, avec mademoiselle...

— Arrêtez ! mon père, je ne veux pas savoir son nom.

— Et pourquoi ?

— Parce que je ne l'épouserai jamais, et je ne l'épouserai jamais, parce qu'elle est brune.

— Elle a cent mille écus et aura six cent mille francs un jour.

— Il n'en faut pas tant pour être heureux.

— Qu'importe ? le trop n'est pas l'ennemi de l'assez.

— Sans doute. Ici la fortune n'est pas un inconvénient ; mais la nuance est un obstacle que je ne franchirai jamais.

— Mais, mon ami, les cheveux ne font pas le bonheur.

— Pardonnez-moi, mon père, le bonheur est blond.

— Est-ce ton intention de me mettre en colère ?

— Non, mon père ; mon intention est de vous faire une profession de foi. Puisque je suis un candidat au mariage, il est bien juste que je parle.

— Parle donc.

— J'aime la femme par intuition et le mariage par instinct ; mais je ne saurais aimer et épouser qu'une femme blonde. Le brun m'est odieux ; le brun c'est l'ombre, la négation de la lumière ; le châtain n'est pas une couleur, c'est une teinte, n'en parlons pas ; Vénus, Ève, la Vierge Marie étaient blondes ; le soleil, l'or, l'enfance sont blonds ; le blond, c'est le beau : or, je ne m'unirai jamais au laid. Vous n'êtes pas mon père pour vouloir faire mon malheur. Laissez-moi la liberté de trouver la

fiancée de mes convictions. Chacun, dit-on, prend son plaisir où il le trouve ; c'est le proverbe qu'on pratique le moins peut-être, parce que c'est un de ceux qu'on cite le plus. Je ne veux pas faire comme les imbéciles, qui engrènent leur vie à une chose qui leur est antipathique, sous prétexte d'obéir à la raison ; la raison, mon père, c'est la folie, elle conseille toujours ce qui ennuie. Chacun prend une femme par hasard et un métier par héritage, et on finit par s'habituer à tout cela comme on s'accoutume à un rhumatisme ; mais grattez l'habitude et vous trouverez l'ennui. Vous vous êtes ennuyé toute votre vie sans vous en douter, mon père. Permettez-moi de ne pas vous imiter. Vous vouliez me donner vingt-cinq mille livres de rentes le jour de mes noces, je le sais ; donnez-m'en quinze mille tout de suite, et ce sera deux cent mille francs de gagnés. Avez-vous souvent fait d'aussi bonnes affaires ?

— Et quand je t'aurai donné ces quinze mille livres annuelles, que feras-tu ?

— Je voyagerai. Ma fiancée n'est pas à Paris, et j'irai la demander aux quatre points cardinaux.

— Tu perdras ton temps.

— Bah ! je le tuerai tout au plus.

— Ton projet m'afflige ; il dérange un plan que j'avais mûri depuis ton enfance.

— A quoi servent les plans, si ce n'est à être dérangés ? Le hasard attend les miens, embusqué au coin des circonstances comme un bandit au coin d'un bois.

La conversation continua sur ce ton-là quelques instants encore, et, comme c'était sa coutume, le père de Gaëtan finit par céder.

Vers le soir, Léopold reçut un billet à peu près conçu dans ces termes :

« Je pars demain soir, mon cher confident ; l'Angleterre sera la première étape d'un voyage qui finira comme un vaudeville, par un mariage. Mon bonheur est suspendu à je ne sais quelle latitude, je vais le chercher ; mes soupirs feront une ceinture au monde. O ma blonde chimère, où es-tu? Quant à toi, je t'attends dans la cour des Messageries de la rue Notre-Dame des Victoires, demain à cinq heures. Que tes adieux me soient propices ! »

Quand vint le soir, les deux amis se rencontrèrent dans la cour toute pleine de chevaux hennissants. Léopold était suivi de deux Auvergnats qui portaient des malles.

— Où vas-tu donc? lui demanda Gaëtan.

— En Angleterre. Pylade pouvait-il abandonner Oreste ?

— Mais, mon ami, ne te l'ai-je pas dit? l'Angleterre sera pour moi l'antichambre de l'univers.

— Il y a longtemps que j'ai fantaisie de voir cette antichambre et le reste. Paris m'ennuie. J'ai aussi, moi, quelque chose à trouver.

— Qu'est-ce? une femme aussi, par hasard?

— Non, quoique ce soit aussi une chimère que je poursuis. Je vais voyager à la recherche de l'expérience.

— En route, cria le conducteur.

Un coup de fouet tomba sur les chevaux qui échangeaient des coups de dents et des coups de pied, et la diligence partit.

II

UN CŒUR BLASONNÉ.

Au petit jour, les deux voyageurs entendirent au loin un bruit sourd et continu; c'était la mer qui déferlait au pied des dunes.

En ce moment la diligence entra dans Boulogne, ville française. Quelques enfants qu'on aurait dit empruntés aux pages d'un Keepsake leur demandèrent un penny, et comme ils avaient besoin de se rafraîchir, une servante d'auberge qu'on appelait Betty leur servit une tasse de thé brûlant.

— Il ne faut pas que cela t'étonne, dit Léopold à Gaëtan ; notre insatiable ennemie n'a pas renoncé à ses projets d'envahissement. Le thé, le whist et le spleen lui font une avant-garde. Elle a déjà conquis au midi Hyères, et au nord Boulogne, qui est le Botany-Bay des dandys ruinés par le sport.

Comme le paquebot chauffait, Léopold tira de sa poche un méchant petit livre bleu qu'il se mit à feuilleter.

— Qu'est-ce que tu fais là ? lui dit Gaëtan qui le voyait fort attentif.

— J'étudie mon almanach. Mathieu Lænsberg ne m'abandonne jamais en voyage, pas plus que mes cigares et mon briquet phosphorique. Je suis content, ajouta-t-il après avoir parcouru le livret prophétique ; les Nombres d'Or nous prédisent une heureuse traversée.

Quand vint le soir, ils aperçurent Londres. Cette ville gigantesque ressemblait à un brouillard criblé d'étincelles : le brouillard était de la fumée, les étincelles étaient des becs de gaz. Léopold contemplait Londres, penché sur le bastingage.

— Singulier royaume bâti sur du coton ! Si Dieu n'avait pas inventé le coton, l'Angleterre n'existerait pas. C'était bien la peine de faire pousser un arbrisseau pour enchaîner le monde avec des liens de calicot !

— Mais je ne trouve pas que le monde soit si malheureux, si ces liens lui servent de chemises !

De propos en propos, les touristes arrivèrent à l'hôtel du *Prince de Galles,* dans Piccadilly, où ils se donnèrent les airs de deux gentlemen, en prenant un appartement où l'heure de location se payait une guinée.

— Je ne connais rien de ta fiancée à venir, dit Léopold à Gaëtan, si ce n'est la couleur de ses cheveux ; or, comme je prétends te prêter ma collaboration dans tes recherches, esquisse-moi son portrait, afin que je puisse crier : La voilà ! si par hasard elle passait à mes côtés.

— Ma chimère est élancée comme Diane chasseresse, répondit Gaëtan. La femme petite est plus qu'une faute, c'est une maladresse. Le petit est quelquefois joli, mais je n'aime pas le joli. Je ne tiens pas à la couleur des yeux ; toutes les prunelles sont égales devant mon goût. Elle est blanche comme un lys. Pour dissimuler l'horreur d'une peau brune, les poëtes qui avaient des maîtresses de cette teinte-là ont dit qu'elles étaient dorées par un baiser du soleil. Cet or-là est du cuivre, c'est un épiderme de gros sous. Ma fiancée n'a qu'un médiocre embonpoint ; le gras est l'ennemi du beau. Voilà pour le plastique ; passons à l'esthétique. Elle ne sait pas broder, et par conséquent ne se livre jamais à la confection d'une paire de pantoufles ; la pantoufle tue la conversation ; or une femme qui ne gazouille pas sur un divan comme une fauvette sur un saule, n'est pas une femme ; quand on lui dit : Vous avez de belles mains, elle répond : Un, deux, trois, quatre points ; et c'est une chose humiliante pour un homme que d'avoir du canevas pour rival. Ma fiancée sait l'orthographe à peu près ; j'aime dans une lettre quelques fautes comme des fleurs dans une lande ; ce m'est une garantie de son silence épistolaire. L'amour est la grammaire du cœur, et pourvu qu'elle m'aime correctement, il m'importe peu qu'elle écrive de même. Elle ne sait pas jouer du piano ; cet art d'agrément est

un prétexte pour chasser les maris à coups de sonates : j'ai eu un de mes amis tué sous la *Dernière Pensée de Weber*. Elle sera spirituelle si elle peut, sentimentale si ça lui plaît, et coquette si c'est nécessaire. En ces matières-là, je suis plein de tolérance; mais j'exige qu'elle soit capricieuse et nonchalante; ne me demande pas pourquoi, c'est un secret entre la physiologie et moi. Je la hais si elle porte un chapeau à marabouts; je la fuis si une goutte de bière touche ses lèvres.

— Ton programme me tranquillise. Comme ta chimère est impossible, j'ai l'espérance de voir l'équateur.

— Je te répondrai comme M. de Talleyrand : Si ce n'est qu'impossible, ça se peut. D'ailleurs, si ce n'était pas une chimère, la voudrais-je?

Léopold connaissait un membre de la Chambre des communes, sir Arthur Lesly, qui allait chaque année faire courir des chevaux à Chantilly. Ordinairement il siégeait à Epsom; le hasard voulut qu'il se trouvât à Londres. Quand les deux Français se présentèrent chez lui, il allait partir pour un château du comté de Middlesex.

— Venez avec moi, leur dit-il, et quand vous aurez vu miss Harriett Hadington vous ne serez point fâchés de m'avoir accompagné.

Une chaise de poste les emmena. L'aristocratie britannique fait faire des chemins de fer, mais ne s'en sert pas. Son wagon est toujours un landau.

A quelques lieues de Londres, ils trouvèrent des chevaux de selle que miss Harriett, que sir Arthur avait prévenue par un courrier, venait d'envoyer au-devant d'eux.

— Le bai-brun est *Highlander*, issu de *miss Annette* et de *Mac-Gregor;* ce noir est *Sélim*, issu de *Cambrian* et de *Rosalba;* cette jument gris pommelé est *Mab*, issue d'*Ariel* et de *Titania*. Ils ont gagné trois prix à New-Market. Je ne les ai jamais vus, mais je les reconnais, dit sir Arthur.

— A quoi donc, s'il vous plaît? demanda Gaëtan.

— A des riens qu'un sportman seul peut distinguer.

— Mon ami le baronnet représente le pur sang à la Chambre des communes, dit Léopold tout bas.

— Prenez *Sélim*, c'est notre coureur par excellence, dit le baronnet à Gaëtan, M. Léopold montera *Mab*. Quant à moi, je me contenterai de *Highlander*.

Comme ils traversaient une plaine, ils entendirent un grand tumulte derrière un rideau d'arbres qui voilait un ruisseau, et tout aussitôt ils virent paraître des cavaliers lancés au galop et des chiens hurlant. A une lieue de là, sur une colline, un pauvre renard, visible à l'œil d'un Anglais seulement, arpentait le gazon, la queue au vent.

— Hup! hup! en chasse! cria sir Arthur, et il partit.

En avant, une jeune femme, la taille prise dans un habit de cheval en drap vert, coiffée d'un chapeau gris où flottait un panache, et livrant aux tièdes haleines du soir les tresses blondes de ses cheveux, fendait l'espace penchée sur l'encolure d'une jument blanche et rapide comme un cygne.

— O Diana Vernon! serai-je ton époux! s'écria Gaëtan.

— Tu as la manie des comparaisons, lui dit Léopold, et tu as tort, car ça te fait parler quand tu devrais courir.

Gaëtan frappa de ses éperons son cheval, un cheval pur sang! *Sélim* tressaillit et partit comme un boulet. *Mab* bondit à sa suite.

Les prés, les bois, les champs, les cottages, les collines fuyaient. Gaëtan croyait n'avoir touché *Sélim* qu'au flanc; il l'avait frappé au cœur. Sa course était indignée; il franchissait les torrents, escaladait les coteaux, et filait comme une flèche par-dessus les haies.

En dix minutes il dépassa la chasse, éclaboussant les cavaliers. *Very well, very well!* cria sir Arthur qu'il venait d'atteindre.

La dame au panache vert le regarda. Sa bouche purpurine était dédaigneuse comme une lèvre autrichienne; elle avait le regard hautain d'une archiduchesse, mais ce regard était en même temps clair comme le ciel, pur comme le diamant. Gaëtan voulut s'arrêter, mais les jambes de *Sélim*, pareilles à des ressorts d'acier, continuèrent à l'emporter.

Le renard trottait dans une vallée. fort essoufllé déjà. Gaëtan qui n'avait jamais chassé que dans la plaine des Vertus, courait droit à lui avec une superbe hardiesse. On croyait qu'il conduisait *Sélim*, c'était *Sélim* qui l'enlevait.

Le renard comprit qu'il était perdu; mais, plein de philosophie, il ne voulut pas tenter un effort inutile, et, sans descendre à l'emploi de ruses humiliantes, il s'arrêta gravement sous un arbre. *Sélim* sauta par-dessus l'animal, bondit une douzaine de fois, se cabra, pirouetta sur ses pieds de derrière et revint au renard, qui méditait le nez entre ses pattes.

Trois minutes après, la chasse écumante arriva. Sir Arthur donna une rude poignée de main à Gaëtan, et le présenta, ainsi que Léopold, à Diana Vernon, qui s'appelait miss Harriett Hadington. Elle le salua avec un fier sourire.

— Vous maintenez dignement l'honneur du nom français, lui dit-elle ; c'est encore une victoire qu'il vient de remporter.

— Cette victoire est la défaite de mon cœur, lui répondit Gaëtan.

Miss Harriett sourit comme une reine habituée à de tels hommages.

— Je dois rendre justice au mérite, même quand il se rencontre chez mes amis, dit Léopold à Gaëtan : de quel train tu allais !

— Eh ! ce n'est pas moi qui allais, le coupable, ou si tu l'aimes mieux, l'habile est *Sélim*. Il sentait peut-être qu'il portait sur son dos mon mariage et sa fortune. Mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il flairait la piste du renard ; les chevaux anglais sont des chiens de chasse.

Tandis qu'ils devisaient, les piqueurs, les chiens et les égarés accouraient les uns après les autres. Le renard passait ses pattes sur son museau coquettement.

Un écuyer descendit de cheval et s'approcha de l'animal, qui regardait tout ce monde avec l'indifférence de Caton assis sur les ruines d'Utique.

Tant de stoïcisme toucha Gaëtan ; il s'avança vers sir Arthur.

— Est-ce qu'on va le tuer ? lui dit-il.

— Non, on va le coucher.

Gaëtan resta pétrifié ne comprenant pas bien ; cependant l'écuyer prit le renard doucement, l'essuya avec un linge frais, lui lava les pattes, lui fit boire un peu d'eau mélangée de rhum, et l'enferma dans une boite, sur un lit de coton. Miss Harriett lui donna sa main à lécher.

— Vous avez, monsieur, un peu surmené le pauvre *Fox*, lui dit-elle. il n'est pas habitué à être poursuivi de ce train-là ; mais dans deux ou trois jours il sera remis et nous pourrons recommencer.

Gaëtan ouvrait les yeux plus grands qu'il ne les avait ; il regardait tour à tour miss Harriett qui minaudait, le renard qui dormait déjà, et sir Arthur qui avait la face empesée comme sa cravate.

— C'était donc un renard privé ? s'écria-t-il enfin

Le baronnet voulut bien lui apprendre que, depuis l'édit d'Édouard IV qui supprima les loups, il n'y avait plus d'autres renards en Angleterre que des renards privés. Les lords avaient des garennes de renards comme on a, en France, des garennes de lapins. Malheureusement il s'en égarait un grand nombre, beaucoup mouraient de fatigue, des chasseurs maladroits en tuaient d'autres, et il fallait en faire venir chaque année du continent.

Comme la cavalcade reprenait le chemin du château, elle rencontra dans un chemin creux, deux pauvres enfants qui pleuraient ; une jeune fille les tenait tous deux dans ses bras et cherchait à les consoler en les embrassant. Les enfants étaient blancs et roses, la jeune fille semblait une création vivante du pinceau de Greuze : tous trois mêlaient leurs larmes et leurs baisers.

— Sauvez-vous ! cria un piqueur qui précédait la chasse.

La jeune fille releva la tête, et, tout effarouchée, saisit les enfants comme une mère ; mais, au même instant, elle aperçut miss Harriett qui s'avançait royalement sur sa blanche haquenée.

Une douce pensée fit reluire les grands yeux humides de la jeune fille ; elle s'élança vers miss Harriett ; les deux enfants, dont la crainte avait séché les pleurs, restaient suspendus à ses mains.

— Madame, lui dit-elle, si vous êtes aussi bonne que vous êtes belle, ces deux pauvres petites sont sauvées.

— Qu'est-ce donc ? demanda miss Harriett.

— Leur mère est malade ; la grêle a ravagé ses pommiers ; deux vaches qu'elle avait sont mortes ; elle ne peut payer les taxes, et son propriétaire, à qui elle doit deux ans de fermage, parle de la chasser de sa cabane. Elle a dit à ses enfants d'aller sur la route et que Dieu les prendrait en miséricorde quand il les verrait tendre leurs petites mains. Mais ils n'osent pas mendier, et ils pleurent. Sauvez-les ! madame.

— Qui êtes-vous ?

— La fille du vicaire du village que vous voyez là-bas ; s'il n'y avait qu'eux de pauvres, ils n'auraient rien à demander, mais la famille des indigents est bien nombreuse ; mon père se doit à tous, et moi, je ne puis que les aimer. Cette aumône qu'ils n'osent mendier, donnez-la-moi, madame.

De grosses larmes tremblaient aux paupières de la jeune fille qui tendait la main.

Miss Harriett y laissa tomber un chiffon de papier qu'elle tira d'un petit carnet.

— Il y a cent livres sterling, dit-elle.

— Oh ! merci, merci, madame, s'écria la jeune fille, en couvrant sa main de baisers.

Miss Harriett retira sa main et fouetta sa jument qui partit.

— Elle a du moins une des trois vertus théologales, dit Gaëtan ; Dieu veuille qu'elle m'en laisse une autre.

— Tu te trompes, dit gravement Léopold, la charité est là, et il montra du doigt la jeune fille qui pleurait et riait à la fois, en pressant les enfants sur son cœur.

Miss Harriett était fille unique de lord Hadington, de son vivant marquis et chevalier de l'ordre du Bain. Le noble lord lui avait laissé une grande fortune territoriale et beaucoup de rentes inscrites sur le grand-livre de la dette publique. Indépendante par position et par caractère, jouissant de toute la liberté que les mœurs anglaises accordent aux jeunes filles, l'héritière du marquis était entourée de jeunes pairs, de riches gentlemen, de brillants officiers, qui tous aspiraient à sa main.

— La lice est ouverte, dit Gaëtan comme il entrait au salonen compagnie de ses rivaux : il faut vaincre...

— Ou partir, reprit Léopold.

— Cette pâle aristocratie m'étouffe : vois tous ces baronnets, on dirait des statuettes en biscuit. Ce sont des natures de porcelaine : polies mais froides.

— Que ceci te serve de leçon ; l'excentricité, dont on parle tant à Paris, n'habite que la France sous le nom d'originalité.

Les hommes parlaient de la loi des céréales ; — en Angleterre il y a toujours une loi des céréales ; — les

femmes ne parlaient de rien. Gaëtan parla du Grand Opéra. Tous les esprits se rencontrèrent sur ce terrain. Il y avait un piano dans le salon; comme on discutait à propos de Rossini, une miss, qui avait une figure d'album, gazouilla la romance du *Saule*. Tout aussitôt il fut question de faire de la musique.

— Si nous improvisions un opéra? dit hardiment sir Arthur. Cette incartade au sérieux britannique s'expliquait par une trop grande consommation de vin de Champagne.

— Je ne chante plus, dit miss Harriett, maintenant que les femmes d'attorney s'en mêlent.

— Et pourquoi chanteriez-vous? lui dit tout bas Gaëtan. N'êtes-vous pas la mélodie elle-même! Vos paroles murmurent doucement comme des harpes éoliennes. Vos regards sont un hymne d'amour; toute harmonie est en vous. La muse inspire et ne chante pas, laissez chanter.

Miss Harriett trouva ce marivaudage romantique de fort bon goût, elle récompensa l'enthousiaste par un sourire.

— Je triomphe, dit-il à Léopold, mais je ne me comprends plus.

— Tant mieux, on croira que tu as de l'esprit.

Un jour que toute la compagnie était allée courre le daim, miss Harriett, qui s'était fatiguée la veille pour avoir trop valsé, resta au château; Léopold, à qui la chasse n'avait plus de mystères à révéler, demeura près d'elle. Gaëtan était parti à franc étrier pour aller chercher un bouquet de roses d'une espèce particulière, dont la belle miss avait eu fantaisie, et qui n'existaient que dans

la serre d'un illustre horticulteur, à quarante milles de là.

Léopold et miss Harriett erraient dans le parc et les galeries.

— Votre ami est un Almaviva qui a l'esprit de Figaro, disait-elle.

— C'est un Figaro qui a le cœur de Saint-Preux, répondit Léopold, mais à ce Saint-Preux il manque une Julie. On voulait lui en faire épouser une qui ne lui convenait pas ; elle devait avoir cependant cinquante mille francs de rentes.

— Cinquante mille francs ! qu'est-ce que ça fait donc en or ? Ah ! deux mille guinées..., juste, je crois, la valeur des branches mortes qu'on ramasse dans mon parc. Quelle misère !

En ce moment les deux causeurs traversaient une galerie où s'alignaient des panoplies sur des socles de marbre noir.

— Voici l'armure de Robert Hadington, tué à Hasting, dit miss Hadington ; le haume d'acier a été fendu par la hache d'un Saxon. Nous datons de la conquête comme les Plantagenet, et ce domaine est dans notre maison depuis Guillaume le Bâtard. Regardez cette armure noire.

— Celle à laquelle il manque le casque ?

— Elle a appartenu à sir Ralph Hadington, qui fut décapité du temps de Cromwell. Notre famille a ses martyrs de la victoire et ses martyrs de la royauté.

— Oh ! la divine tête ! s'écria tout à coup Léopold, en s'arrêtant devant un portrait de femme habillée à la mode du temps de la reine Anne.

— C'est une de nos aïeules, reprit miss Harriett; on dit qu'elle me ressemble, mais elle n'était que belle, et la beauté ne suffit plus aujourd'hui.

— Ah!... Et celle-ci qui a un si grand air dans sa robe de brocart d'or?

— C'est lady Arabelle Hadington, duchesse de Derby, qui fut ambassadrice du roi Guillaume d'Orange à Paris. On dit que Louis XIV l'aima.

— C'est encore une martyre de la royauté, dit Léopold avec componction.

Au bout de la galerie, le portrait de miss Harriett, peinte en pied, rayonnait dans un cadre étincelant. Il était d'une parfaite ressemblance.

— Comment le trouvez-vous? demanda miss Harriett.

— Comme son modèle. Raphaël est venu trop tôt.

Miss Hadington sourit.

— C'est moi qui me suis faite. Lawrence m'a donné des leçons; ce n'est là qu'une mauvaise ébauche; mais j'ai brisé ma palette un jour que j'ai surpris la fille de mon intendant peignant devant un chevalet.

Gaëtan survint avec son bouquet.

— J'ai trouvé les roses de miss Harriett, dit-il à Léopold.

— Et moi l'épine de la tienne, répondit l'autre.

Mais déjà Gaëtan était auprès de miss Harriett et n'entendait plus son ami.

— Ne les humiliez pas trop en les approchant de vos lèvres, disait-il tout en lui présentant les fleurs embaumées et rougissantes.

Cependant sir Arthur Lesly était de tous les candidats

au cœur de miss Harriett celui qui passait pour avoir les chances les plus favorables. On disait tout bas qu'il serait marquis de Hadington avant six mois.

— C'est qu'alors elle sera veuve de moi, répondit Gaëtan.

Mais sir Arthur ne voulait la mort de personne.

— Votre ami fait la cour à miss Harriett, dit-il à Léopold le jour où la compagnie reprenait le chemin de Londres.

— Mais vous aussi, je crois?

— Oh! non, pas moi; je compte l'épouser. Je vous inviterai à mes noces.

— Vous avez donc l'amour de miss Harriett?

— Non.

— Sa promesse?

— Non.

— L'aveu de sa famille?

— Non.

— Mais vous n'avez donc rien?

— J'ai tout, tandis que si votre ami avait tout ce dont vous venez de me parler, c'est lui qui n'aurait rien.

Là-dessus sir Arthur piqua *Highlander* et se rangea à la portière de miss Harriett; Gaëtan galopait de l'autre côté sur *Sélim*. Léopold, sur *Mab*, suivait derrière, cherchant et craignant en même temps de deviner le mot de l'énigme que le baronnet venait de soumettre à sa pénétration. Il en parla à Gaëtan aussitôt qu'ils furent arrivés.

— Ton sphinx en cravate blanche ne sait ce qu'il dit, répondit Gaëtan; j'ai à peu près tout ce qu'il n'a pas, et je m'en contente. C'est lui qui dansera à mes noces.

— Dansera bien qui dansera le dernier, dit Léopold, à qui sa naissante expérience faisait connaître le doute.

C'était en ce moment la saison des plaisirs à Londres. Toute l'aristocratie ouvrait ses hôtels et les fêtes succédaient aux fêtes. Les orateurs ne faisaient qu'un bond de la tribune au bal. On quittait Queen's-Theatre où chantaient les Italiens, pour figurer dans un quadrille où dansaient les pairesses des trois royaumes. Bills et valses allaient de compagnie.

Un matin, Gaëtan reçut un petit billet sur lequel une main blanche avait écrit, de cette écriture nette, propre, souple, mais fade, qui est l'apanage de toutes les Anglaises : *A M. Gaëtan, baronnet.*

Le billet ne signifiait rien, comme tous les billets qui sont des prétextes à paroles ; mais la suscription étonna Gaëtan, qui ne se croyait point si noble.

— Pardonnez-moi, *my dear friend*, lui dit-elle le soir, si je vous ai appelé baron ; je ne sais pas vos titres : peut-être êtes-vous marquis ?

— Je ne suis rien.

Miss Harriett fronça son joli sourcil, et pour la première fois depuis longtemps son regard chercha sir Arthur dans la foule.

Le lendemain, Gaëtan se rendit chez miss Harriett, à une heure où ils avaient l'habitude de se trouver seuls. Elle le recevait alors dans un petit salon tendu d'une étoffe de Chine où se jouaient des oiseaux fantastiques au milieu d'ombrages impossibles. A ces heures-là, Gaëtan parlait volontiers comme Roméo.

Mais ce jour-là, la Juliette de Gaëtan trouvait que la

pendule marquait toujours l'heure de l'alouette et jamais l'heure du rossignol. Gaëtan n'y prenait pas garde et suivait la pente de sa poésie. Au bout d'un quart d'heure ils ne s'entendaient plus. Il parlait en strophes, elle répondait en phrases. La poésie de l'amant heurtait la prose au cœur de l'amante; enfin la prose déborda.

— Comment se fait-il donc, s'écria-t-elle, qu'il y ait des pays où les gentlemen ne soient pas nobles?

—C'est parce que, dans ces pays-là, l'amour n'a pas d'écusson, lui dit-il, comprenant enfin la cause de son dédain.

— Oh! je vous aime, reprit-elle vivement; mais les salons ne vous aimeraient pas... Tenez, voici ce que vous pouvez faire...

Et là-dessus la jeune fille du feu lord Hadington développa un plan dont l'exécution permettait à Gaëtan de devenir marquis tout comme un autre.

Miss Harriett parla comme un tory, Gaëtan l'écouta comme un radical.

— Si ce n'était qu'impraticable, dit-il, je le ferais; mais ce serait ridicule, et je ne le tenterai pas.

— Mais enfin, s'écria-t-elle brusquement, si je devenais madame Gaëtan, comment donc m'appellerais-je?

Gaëtan changea la conversation, et prit le plus poliment possible congé de la trop noble marquise.

Comme il courait vers la Tamise, il rencontra Léopold.

— Où vas-tu? lui cria celui-ci.

— Où le premier paquebot venu voudra m'emmener.

— Nous quittons l'Angleterre? Et ton mariage?

— Il n'était point héraldique, c'est ce qui l'a tué. Le cœur des Anglaises est un écu.

Gaëtan se mit à raconter à Léopold comment miss Harriett l'avait supplié d'écrire au garde des sceaux pour être autorisé à prendre le nom d'une terre, puis à solliciter du roi un titre nobiliaire, comment il avait repoussé cette prétention étrange, et comment il était décidé à fuir la perfide Albion.

Au moment où Léopold faisait charger les malles sur un *cab,* il vit arriver sir Arthur Lesly, à qui il annonça leur départ.

— Eh bien! lui dit le baronnet, ne vous l'avais-je pas prophétisé? Il manquait à votre ami un blason, et de tout ce qu'il a gagné il ne lui reste rien.

En quittant l'Ézéchiel du sport, les deux touristes montèrent sur un paquebot qui ne tarda pas à descendre la Tamise entre deux haies de vaisseaux.

Gaëtan méditait sur le gaillard d'arrière, regardant d'un œil triste Londres qui s'effaçait dans la brume, et l'eau sombre du fleuve qui gémissait autour du navire comme une mère au tombeau de son enfant.

— Il faudra marquer la première étape de notre voyage d'une pierre noire, dit-il à Léopold. Pourquoi me suis-je heurté contre le plus superbe des sept péchés capitaux: l'orgueil! miss Harriett est certainement la descendante des templiers.

— Eh! mon cher, ne te désole pas si fort; au jeu du mariage, quand on n'épouse pas, on joue à qui perd gagne. L'univers est peuplé de fiancées. D'ailleurs ne faut-il pas que l'expérience m'arrive?

III

UNE LIONNE DU NORD.

Les deux voyageurs naviguèrent quelques jours dans la mer Baltique. Le paquebot allait à Saint-Pétersbourg. Léopold, qui était frileux, ne comprenait pas pourquoi Gaëtan avait choisi la terre des neiges pour prendre sa revanche du pays des brouillards.

— Je ne le sais pas moi-même, répondit Gaëtan, j'ai arrêté nos places sur le premier steamer en partance et il s'est trouvé que ce steamer allait en Russie.

— J'en suis fâché ; la Russie est un pays que je n'aime

pas. Je la vois toujours au travers de M. de Norvins. Puissions-nous ne pas avoir, nous aussi, notre retraite de Moscou!

En descendant à Saint-Pétersbourg, Léopold et Gaëtan prirent un logement dans un des élégants palais de la place de l'Amirauté.

Comme ils allaient sortir, un garçon leur demanda s'il ne fallait pas leur faire avancer un drowski :

— Faites-nous plutôt avancer un interprète, dit Gaëtan.

— Qu'en ferions-nous? s'écria Léopold. Ne sais-tu pas que nous sommes ici dans la capitale de la syntaxe ? Tous les boyards sont des Vaugelas; le moindre moutjick est un petit Lhomond.

Pendant les premiers jours Léopold et Gaëtan se montrèrent dans tous les lieux fréquentés par la bonne compagnie, dans les églises, au Théâtre Impérial, sur les quais de la Newa. Gaëtan étudiait les femmes, Léopold étudiait les mœurs; son ami prétendait que c'était faire la même chose, les unes étant la cause des autres. Au bout d'une semaine, Gaëtan n'avait pas vu l'ombre d'une blonde et Léopold n'avait rien découvert.

Saint-Pétersbourg est encore plus que Bruxelles le plagiat de Paris. On sait qu'il n'y a rien qui, en apparence, ressemble plus à un Français qu'un Russe. Quant aux dames moscovites, ce sont des Parisiennes au lait d'amande. Gaëtan aurait pu se croire dans la Chaussée-d'Antin s'il n'avait pas vu tant d'uniformes. C'était par les rues une procession de colonels, de capitaines, de généraux et d'aides de camp. Tous ces militaires en écharpes couraient

en calèche ou à cheval. Des sentinelles étaient en faction à tous les coins de rues. Les divinités de l'antique Égypte ne sont pas plus raides dans leurs gaînes de granit.

— On croit que ce sont des hommes, disait Léopold, ce sont des automates. Vaucanson a fabriqué une garde impériale de vingt mille mannequins à la grande Catherine. C'est un bâtard de Potemkin qui me l'a dit.

— Ils doivent être usés.

— Ceux-ci sont neufs ; les vieux ont été tués à la Moskova.

Tandis qu'ils marchaient Léopold saluait les uniformes.

— Tu connais donc tous les généraux de Saint-Pétersbourg? lui dit enfin Gaëtan fatigué de lui voir ôter son chapeau.

— Je n'en connais pas un. Mais il pourrait se faire que parmi eux se trouvât l'empereur ; l'autocrate est un Aaroun-Al-Raschid cosaque, dont M. de Nesselrode est le grand-visir. Saint-Pétersbourg est la Bagdad du Nord. Chaque jour l'empereur s'y promène déguisé en officier des gardes. L'uniforme est son domino.

— Et que fait-il par les rues de sa capitale ?

— Il met les *Mille et une Nuits* en action. Nicolas est un empereur errant. Ce lieutenant qui passe est peut-être lui.

Gaëtan commençait à déplorer le hasard qui les avait conduits à Saint-Pétersbourg, lorsqu'un matin qu'ils étaient inoccupés, il demanda à un garçon de l'hôtel ce qu'on pourrait voir ce jour-là dans la capitale de toutes les Russies.

— Une revue.

— Et demain ?

— Une revue.

— Et après-demain ?

— Une revue.

— Cela doit finir par manquer de gaieté, disait Gaëtan tout en cheminant le long des quais.

— Bah ! l'ennui devient un plaisir quand on y est habitué.

Un Finlandais leur apprit que le champ de Mars de Saint-Pétersbourg était à deux lieues des portes. Les Finlandais sont les Auvergnats russes. Pour aller plus vite, les deux amis sautèrent sur deux chevaux de l'Ukraine, qu'un loueur leur céda comme descendant du coursier de Mazeppa.

C'étaient des bêtes sauvages à tous crins et à tous vices ; mais des voyageurs qui ont couru le renard en Angleterre sont à l'épreuve de toutes les chutes. Un temps de galop les mena jusqu'au lieu où l'artillerie de la garde manœuvrait.

Il y avait dix mille hommes et cent pièces de canon dans la plaine. Autour de ces dix mille soldats, il y en avait trente mille autres qui remplissaient le rôle de spectateurs.

— Je voudrais bien savoir ce qui resterait à Saint-Pétersbourg, si l'on supprimait la garnison ? s'écria Gaëtan.

— Il resterait des casernes.

— Mon ami, reprit Léopold en s'adressant à Gaëtan, tes propos sont légers. Tu oublies trop que nous galopons dans un pays où tous les chemins mènent à Tobolskoï, et que Tobolskoï est la capitale d'une bastille qu'on appelle la Sibérie.

Mais déjà Gaëtan n'écoutait plus les sages avis de Léopold ; il venait d'apercevoir dans une calèche traînée par quatre chevaux, une jeune femme dont le délicat visage noyait ses lignes vaporeuses dans les ondes d'une chevelure cendrée.

Quatre généraux se livraient bataille à sa portière, pour conquérir un sourire.

Mais tandis que Gaëtan contemplait la dame qui promenait son regard indolent sur la foule, un drapeau rouge fut hissé au bout d'un mât.

Un léger mouvement, un de ces mouvements que les courtisans devinent, ébranla les sourcils de l'empereur. A cet imperceptible signal du Jupiter Olympien de toutes les Russies, un aide de camp tira son sabre, et vingt canons tonnèrent, tournés vers des tonneaux disposés en ligne.

Les boulets sifflèrent en rasant le sol ; la moitié des tonneaux fut emportée. Un dais de vapeur bleuâtre s'étendit sur la plaine. La Moscovite avait du vieux sang tartare ; elle tressaillit à cette brusque détonation ; un pâle incarnat colora ses joues blanches comme la neige ; elle se dressa et aspira à pleine poitrine l'odeur de la poudre.

— Pourriez-vous, monsieur, me dire le nom de cette jeune Bellone ? demanda Gaëtan à un capitaine d'état-major.

— C'est la comtesse Olga Baraskin.

Les décharges de l'artillerie se succédaient sans interruption. On remplaçait les tonneaux à mesure qu'ils étaien emportés.

Gaëtan ne voyait qu'Olga, et déjà son imagination bâtissait des châteaux en Russie.

Tout à coup la Clorinde en douillette laissa échapper le mouchoir qu'elle agitait dans sa main. Une brise folâtre emporta sur son aile le tissu léger, qui, flottant et ballotté comme un flocon de ouate, alla s'abattre au loin sur l'herbe.

La comtesse suivit de l'œil le vol incertain du mouchoir jusqu'au moment où il se coucha sur le vert gazon comme un alcyon fatigué.

La volontaire enfant tourna ses yeux vers un groupe d'officiers et son doigt impérieux montra le mouchoir.

Cinq ou six cavaliers pressèrent du talon leurs chevaux impatients. Une ligne de feu fendit l'espace, vingt boulets passèrent comme un ouragan de fer, et sous les rênes brusquement retenues par des mains épouvantées les chevaux se cabrèrent.

La mort fauchait l'air entre le mouchoir fugitif et sa maîtresse.

— Quoi ! tous immobiles ! s'écria la comtesse en se tournant avec colère vers les officiers ; ce nœud de ruban, à qui me rapportera le mouchoir !

Les boulets suivaient les boulets, les chevaux piaffaient et bondissaient sur la place ; Gaëtan partit.

Un cri jaillit des lèvres de la comtesse. Les officiers se dressèrent sur leurs étriers. On vit Gaëtan passer devant la flamme et courir encore.

— Sauvé ! s'écria Léopold qui était pâle comme un linceul.

Olga écarta ses deux mains et aperçut Gaëtan qui, penché sur la selle, enlevait le mouchoir du bout de sa cravache : mais que devint-elle lorsqu'elle le vit, ainsi

qu'il l'aurait fait dans un carrousel, arrêter court son cheval, pirouetter et partir encore.

L'éclair venait de luire ; la discipline l'ordonnait ; l'empereur ôta son chapeau lorsque le cavalier disparut dans un nuage de fumée. Peut-être saluait-il un mort !

Mais la fortune avait écarté les boulets de la tête de Gaëtan. Il sortit du nuage portant le mouchoir comme une écharpe sur son cœur, et quand la comtesse Baraskin ouvrit les yeux il était à sa portière.

Olga était muette ; ses lèvres blanches tremblaient, et de ses mains elle pressait son cœur éperdu.

— La victoire est à vous, lui dit Gaëtan ; j'ai entendu une parole qui m'a protégé. Que votre ruban me décore !

— Bravoure oblige, répondit la comtesse, et rougissante elle donna au cavalier le précieux nœud de soie.

— Tous les triomphes te récompensent, lui dit Léopold, la comtesse t'a souri et l'empereur t'a salué.

— Tant mieux, nous en profiterons pour nous faire présenter au palais impérial par notre ambassadeur, répondit le téméraire.

L'exploit de Gaëtan l'avait mis à la mode à Saint-Pétersbourg : tous les princes qui le jalousaient voulurent être de ses amis ; toutes les princesses voulurent l'avoir chez elles. On semblait oublier que les deux étrangers étaient du pays où les révolutions mûrissent.

— Ne dites pas que vous êtes Français, leur disait un aide-général ; vous êtes Parisiens.

— C'est juste, répondait Léopold, les Parisiens n'ont pas de patrie.

Un soir, dans les coulisses du grand théâtre, l'empereur avait daigné admettre Gaëtan en tiers dans une conversation avec mademoiselle Taglioni; profitant d'une pirouette qui avait rejeté la danseuse sur la scène, l'autocrate donna à l'entretien une tournure plus grave. Gaëtan rentra tout pensif à l'hôtel.

— Qu'est-ce que cela! s'écria Léopold. Des soucis au milieu de ton bonheur? Ta passion exigerait-elle quelque nouvelle impossibilité, ou bien quittons-nous la Russie?

— Écoute-moi; ceci te servira d'enseignement pour apprendre comment la fortune vient en galopant. L'empereur médite une trente-deuxième campagne contre les Circassiens. Cette trente-deuxième campagne servira de prétexte à plusieurs autres et à quelques maréchaux.

— Je sais cela. Le Caucase est l'Atlas russe.

— Sa Majesté, qui me veut quelque bien, grâce à ce que notre ambassadeur lui a dit de moi, et peut-être un peu à cause de l'aventure du mouchoir, m'a offert de prendre du service dans l'armée. Je passerai d'emblée colonel de hulans à la première affaire, si je ne suis pas tué.

— Qu'as-tu donc répondu à l'empereur?

— Je lui ai dit que ses offres étaient infiniment flatteuses, mais que je ne voyais pour moi de bonheur que dans l'amour de la comtesse Olga.

— Elle est veuve, m'a-t-il dit; vous pouvez l'épouser.

— Si tu as le consentement de l'empereur, tu as tout.

— Ce tout-là n'est pas assez. Entre nous soit dit, la comtesse Olga me paraît d'un caractère singulièrement fantasque. Les oui et les non marchent entrelacés dans

sa conversation comme des valseurs ; elle se fait des guirlandes de refus et de consentements. Cependant, je vais sonder ses dispositions.

L'espérance que la comtesse Baraskin laissait entrevoir à Gaëtan ne faisait que croître et multiplier ; elle était même passée à l'état d'aveu. Aussi le futur colonel ne conservait-il presque aucun doute, quoi qu'il en eût dit, sur le résultat de sa négociation.

Comme il entrait dans l'appartement d'été de la comtesse, charmant pavillon jeté au centre d'un jardin semé d'arbustes odoriférants et de plantes rares, il trouva la blanche Olga froissant un papier dans ses mains crispées et battant les dalles de porphire d'un pied impatient, les sourcils froncés, le sein palpitant ; une espèce d'écuyer était devant elle, impassible et debout comme une statue de marbre.

Gaëtan s'inclina pour lui baiser la main ; elle se laissa faire sans le reconnaître.

— Comment ! s'écriait-elle, il ne peut pas ! vous dites qu'il ne peut pas ! L'insolent ! je le trouve bien osé de ne pas pouvoir quand je veux. Qu'on l'amène.

L'écuyer tourna sur ses talons et revint bientôt avec une sorte de majordome qui tremblait et pâlissait.

— C'est à toi que mon joaillier a répondu qu'il ne pouvait pas trouver des rubis pour assortir mon collier ?

— Oui, madame, le joaillier prétend qu'il n'en existe pas de pareils dans Saint-Pétersbourg.

— Qu'il en fasse !

— Il a expédié une estafette à Moscou pour en avoir. et il les recevra demain.

— Il me faut ma parure ce soir, entends-tu, et si je ne l'ai pas je te ferai appliquer cent coups de knout. Va !

— Vous dînez avec moi, reprit-elle en se tournant vers Gaëtan.

Un quart-d'heure après, un laquais vint annoncer à la comtesse que le joaillier venait d'envoyer la parure ; dans son empressement à porter cette bonne nouvelle, le malheureux serf heurta du pied une table de bois d'érable rose qui tomba et se brisa en morceaux.

La comtesse Olga prit au hasard sur un meuble, une coupe d'agate, qu'elle lui jeta à la tête et qui, en ricochant contre le mur, vola en pièces.

La table valait cent roubles ; la coupe en valait mille.

Gaëtan profita d'un entr'acte pour amener la conversation sur le terrain du mariage.

— A demain les affaires sérieuses, lui dit-elle, j'ai ce soir d'horribles maux de nerfs, ma santé ne résistera pas à tant de contrariétés.

— Elle est un peu vive, se disait Gaëtan en cheminant le long de la perspective de Newski, mais ma tendresse la corrigera. D'ailleurs, que de qualités pour racheter ce léger défaut !

— A quand la principauté ? lui demanda Léopold.

— A bientôt, j'espère.

Léopold secoua la tête.

A quelques jours de là Gaëtan, attendant Olga, errait dans une galerie couverte qui régnait autour du pavillon. Un bouquet de fleurs éclatantes baignait son pied dans un vase de malachite ; d'une main distraite Gaëtan, qui était en humeur de rimer ce jour-là, jouait avec le bouquet

tout en composant l'épithalame de son mariage. Chaque vers coûtait une fleur au bouquet ; les feuilles tombaient avec les strophes, et quand la dernière rime s'échappa de la lyre des muses, la dernière fleur tomba du vase.

En cet instant Olga parut. Ses regards se promenèrent dans la galerie où était Gaëtan. Elle pâlit, puis rougit, et se dirigeant vivement vers le vase de malachite :

— Qui a brisé ces fleurs ? Oh ! celui-là, quel qu'il soit, je le jure, je le ferai fouetter comme un esclave.

— Le coupable, c'est moi, dit Gaëtan.

— Vous ! c'est vous qui avez détruit ce bouquet, les plus belles fleurs de mes serres ! Vous !...

La comtesse frappa dans ses mains. Un esclave accourut. Olga lui cria rapidement quelques mots slaves. L'esclave disparut, puis revint avec quatre hommes conduits par un serf qui avait un grade dans la domesticité du palais.

— Faites ce que j'ai dit, reprit la comtesse.

Les esclaves se dirigèrent vers Gaëtan ; leur chef faisait ployer le manche d'un knout.

Gaëtan était resté indifférent et tranquille ne croyant pas que les ordres de la comtesse pussent le concerner. Quand il sentit les mains des esclaves le toucher, il tressaillit, et prenant à la gorge le premier d'entre eux, il le jeta sur les dalles livide et ensanglanté. Les autres s'écartèrent.

Gaëtan se dirigea vers Olga ; il était pâle, mais calme et fier.

— Vous vous êtes trompée, madame, lui dit-il, je ne suis ni cosaque, ni serf. Faites sortir vos esclaves.

La voix et le geste de Gaëtan imposèrent à la comtesse. Les serfs disparurent.

— Pardonnez-moi, lui dit-elle, j'ai été trop vive...

— Je ferai mieux, madame, je vous oublierai.

Olga tomba sur un siége, vaincue par ce magnifique sang-froid. Quand elle entendit les pas de Gaëtan sur le sable du jardin, une larme filtra entre ses paupières; cependant la colère soulevait une tempête dans son cœur.

— Je m'y attendais, dit Léopold à Gaëtan après avoir écouté le récit de son aventure; aussi ma prévoyance m'avait-elle engagé à faire inscrire notre départ. Rien ne nous retenant plus à Saint-Pétersbourg, partons vite. Je n'ai jamais cru à ton espérance. Les Russes sont comme certaines prairies du pays flamand : c'est un riant tapis d'herbes fraîches et de vert gazon tout semé de fleurs: mais grattez la surface lustrée et verdoyante, et vous trouvez une eau profonde et noire. Cette société est passée au vernis de la France. On sent le sauvage sous l'homme.

— Tu en parles comme si tu le savais!

— Si je le savais, je n'en parlerais plus. Ne comprends-tu pas qu'il y a des révélations qui coûtent la vie? La Russie est comme Lucrèce Borgia : quand elle se démasque, c'est pour tuer.

IV

LA BELLE AU BOIS DORMANT.

En arrivant de Saint-Pétersbourg en Allemagne, les deux amis se prirent à voyager à pied comme des étudiants. Il n'y a plus que les grands seigneurs et les artistes qui se permettent de voyager comme de pauvres diables. Ce fut dans ce modeste équipage qu'ils traversèrent la plus pittoresque partie de l'ancienne Germanie, et qu'ils arrivèrent aux environs de Prague.

Des nuages roses flottaient à la cime d'une montagne toute hérissée de sapins gigantesques ; le soleil se mou-

rait à l'horizon, et ses dernières flammes empourpraient une vallée sereine où les alouettes chantaient dans les chanvres. Léopold et Gaëtan suivaient un sentier le long d'un frais ruisseau qui glissait comme un serpent doré entre les herbes et les glaïeuls. Devant eux, tout au fond de la vallée, un hameau semblait peint à l'aquarelle sur le fond gris du paysage, et sur le flanc d'un monticule où grimpait une allée de chênes, un vieux château montrait ses hautes tours coiffées de machicoulis.

— C'est ici pourtant la terre classique des brigands et des revenants, s'écria Léopold, la terre des Schubry et d'Anne Radcliffe.

— Chut ! dit tout bas Gaëtan en serrant le bras de son compagnon ; et du doigt il lui montra un massif de bouleaux dont une haie vive de chèvrefeuilles et d'aubépines les séparait. Une jeune fille dormait sous l'ombre mollement agitée. Son bras rond et poli se repliait sous sa tête que couronnaient les blondes tresses d'une luxuriante chevelure ; son cou et ses épaules avaient cette rondeur ferme et nacrée que le ciseau de Praxitèle enviait aux filles d'Athènes ; un frais sourire errait sur ses lèvres, et l'ange des suaves pensées semblait se balancer sur son front d'ivoire.

— Oh ! la belle endormie, dit Léopold.

— C'est ma Diane ! s'écria Gaëtan.

— Mon ami, tu te compares trop tôt à Endymion. Attends que Diane se soit éveillée, et nous verrons après.

Mais Gaëtan voulait voir de plus près sa déesse ; en marchant sur le sable du ruisseau qui baignait la haie,

ses pieds firent maladroitement crier le gravier, et comme une fauvette surprise au nid, l'enfant ouvrit ses yeux pareils à des fleurs lumineuses, et toute rouge se leva d'un bond avec un joli cri d'oiseau effarouché.

Comme les deux amis gravissaient un tertre, ils virent au loin la jeune fille qui se glissait sous l'allée de chênes et gagnait le château.

— Ta bergère est une héritière, ce qui vaut encore mieux qu'une déesse, dit Léopold.

Une heure après, ils étaient tous deux assis devant une table confortablement garnie, sous une treille et dans un jardin : le jardin, la treille et la table appartenaient à l'hôtel du bourg voisin.

Vers la fin du dîner, Léopold versa un grand verre de kirchwaser à un gros personnage dont le ventre s'épanouissait en sphère et qui s'essuyait les lèvres en regardant les plats vides d'un air de béatitude. On pouvait juger, au nombre des bouteilles qui jonchaient le gazon, que la conversation avait été fort animée.

— Ainsi, mon cher hôte, disait Léopold, nous savons maintenant que cette bergère est...

— Mademoiselle la baronne Wilhelmine de Fredlintz, fille de M. le baron de Fredlintz.

— Et vous nous avez dit encore qu'il n'était point facile de faire la connaissance de ce baron.

— Jamais il ne reçoit que les personnes qui lui sont recommandées par des magnats ; ce château est une citadelle pour les étrangers ; mais si vous tenez à lui parler ne vous avisez pas surtout de tuer un roitelet dans la vallée, car si vous entriez au château ce serait alors en qualité

de prisonniers. M. le baron veut que tout ce qui meurt ici soit tué par lui.

— Ah! c'est un chasseur déterminé, dit Gaëtan.

— C'est tous les jours la Saint-Hubert pour lui, reprit l'hôte.

Les étoiles scintillaient encore au ciel, lorsque le lendemain Gaëtan et Léopold prirent le chemin des bois sacro-saints de M. le baron. Gaëtan portait sur ses épaules un chevreuil vivant qu'il avait acheté la veille d'un braconnier; quand il fut arrivé au plus épais du parc, il déposa l'animal sur l'herbe et s'assit à ses côtés. Léopold le regardait faire.

Bientôt après, ils entendirent un bruit de pas dans les buissons.

Gaëtan tira de sa poche un pistolet, ajusta le chevreuil et lui cassa la tête: puis il enleva lestement les cordes qui liaient les jambes de l'animal.

Les gardes accoururent; le premier qui arriva mit la main sur le collet de Gaëtan, un autre ramassa le corps du délit, un troisième s'assura de Léopold, et le cortége prit le chemin du château.

Le baron était levé; il se levait avant le jour. A la vue de ses gardes tenant deux prisonniers, à la vue surtout de la victime, le chasseur féodal fronça le sourcil et procéda immédiatement à l'interrogatoire des prévenus.

— Qui êtes-vous? d'où venez-vous? où allez-vous?

— Nous sommes Français, nous venons de Paris, et nous allons partout.

— Qui de vous a tué ce chevreuil?

— Moi, répondit Gaëtan, qui s'était chargé de plaider leur cause.

— Vous chassiez donc?

— Non, monseigneur.

— Parbleu, vous lui avez pourtant bien cassé la tête, mes gardes ont entendu le coup.

— Ce qu'ils ont pris pour un coup de fusil était un coup de pistolet, voici mes armes.

Gaëtan jeta sur la table du conseil, où siégeait le tribunal en la personne du baron. l'instrument du crime, et commença ainsi son plaidoyer :

— Nous passions dans les bois de grand matin ; or, les bois de la Bohême ayant une mauvaise réputation que de mauvais romans leur ont faite, nos lectures nous avaient engagé à nous munir d'armes. Comme nous traversions un fourré, nous entendîmes un léger frémissement dans les broussailles, et tout à coup un chevreuil, un magnifique chevreuil, ma foi, ne fit qu'un bond, et tomba avec ma balle dans la tête.

— C'est un beau coup! s'écria le baron qui se voyait contraint par sa conscience de chasseur de rendre hommage à la merveilleuse adresse du Français.

— Vous êtes libres, messieurs, ajouta-t-il aussitôt : mais si la chasse vous plaît, et s'il vous est agréable de passer quelque temps dans ce pays, nous nous estimerions heureux de vous avoir pour hôtes dans un château, où les grands chasseurs seront toujours les bienvenus.

— Eh bien, mon ami, dit Gaëtan à Léopold, après qu'un valet les eut conduits dans leur appartement, nous

voici dans le corps de la place; le chevreuil est le premier chapitre du roman que je médite.

Quand vint le soir, la noble résidence de Fredlintz se trouva brusquement envahie par une vaillante cohorte de gentilshommes bohémiens, qui avaient été conviés pour fêter dignement les chasseurs parisiens.

Toute la compagnie ne tarda pas à être réunie dans la salle du festin. Au milieu des gentilshommes on comptait une demi-douzaine de dames habillées sur le pied de guerre. Le bruit de l'arrivée des deux Français avait mis en émoi tous les châteaux du voisinage, et ce jour-là les femmes de chambre avaient eu fort à faire pour travestir leurs maîtresses en gravures de modes. Six numéros de la *Psyché* en chair et en satin s'éventaient sur des fauteuils écarlates.

La table gémissait sous le poids des viandes; le chevreuil rôti s'étalait au centre entre quatre gros buissons de lièvres, de perdreaux, de cailles et de faisans. Les fourchettes fonctionnaient avec une effrayante vélocité. Gaëtan regardait Wilhelmine, Wilhelmine le voyait, mais ne le regardait pas. Léopold, qui n'avait plus faim dès le premier service, buvait. En buvant, il s'avisa de trouver une des six dames passablement jolie. Il chercha son pied sous la table, le trouva et le pressa. La dame, qui était rouge, passa au pourpre, et laissa tomber la cuiller qu'elle portait à ses lèvres. A ce trait, Léopold jugea que son émotion devait être violente, et se jeta hardiment dans le sentier périlleux de la séduction.

Toutes sortes de vins nationaux et exotiques circulaient dans des verres de Bohême d'une rotondité à faire honte

aux coupes homériques de l'antiquité; les convives buvaient comme du sable; le mutisme germain fut vaincu dans la lutte et toutes les langues se délièrent à la fois. Il y avait au coin de la table un jeune Allemand qui ne soufflait mot, ce silence obstiné ne permettait à personne de préjuger de son caractère; mais comme aussi il ne prêtait aucune attention aux discours qui se mêlaient tumultueusement de verre à verre et de coude à coude, Gaëtan estima que ce devait être un garçon de beaucoup d'esprit; il ne tarda pas à s'apercevoir que le jeune homme ne mangeait guère. Ce dernier fait dénotait une grande perturbation dans ses facultés tudesques, et tout naturellement le Français en conclut qu'il était amoureux. Son regard bleu, le tendre incarnat de ses joues, une blonde moustache qui serpentait sur sa lèvre, ne donnaient aucun démenti à cette supposition. En cet instant du dîner, ses yeux séraphiques étaient attachés au plafond où les clartés mouvantes des candélabres se jouaient dans les panneaux de chêne noir.

— C'est un poëte, dit Gaëtan qui se piquait d'être physionomiste au dessert, et de suite il s'en informa auprès du baron.

— C'est un capitaine des grenadiers de la garde, répondit M. de Fredlintz.

Les yeux du capitaine s'abaissèrent; Gaëtan suivit la direction que prenait le regard, et le sien, conduit par ce guide lumineux, donna en plein dans les yeux de Wilhelmine.

— Ah! mon ami, dit-il à Léopold, je flaire un drame, j'en suis à la première scène. Et toi?

— Ne me dérange pas, j'ébauche un vaudeville, et j'en suis au premier genou.

Cependant la plupart des convives s'étaient répandus dans les jardins avec Wilhelmine et la baronne. Léopold les avait suivies. Le capitaine les avait précédées.

Gaëtan demeurait tête-à-tête avec le baron, qui l'avait enchaîné dans son fauteuil en face de trois ou quatre vénérables bouteilles de vin de Tokay. Leur causerie battait la table.

— Voyez-vous, mon jeune ami, et je me permets de vous parler ainsi parce qu'entre chasseurs il n'y a pas d'étiquette, disait le baron en répondant à une question que Gaëtan ne lui avait pas faite, on n'est jamais ruiné; les pauvres sont les sots. J'ai été riche, je le suis et prétends toujours l'être.

— C'est fort bien pensé.

— Mon château, mon parc, mes bois, mes étangs, mes prés, mes métairies, tout est hypothéqué. Mais qu'est-ce que ça prouve?

— Rien, sinon que vous avez du crédit.

— Et puis, j'ai un trésor! de vieux sous qui valent de l'or, des vases étrusques avec lesquels je bats monnaie, et des autographes dont j'escompte les signatures chez les antiquaires; mon père était un collectionneur. Quand je suis pressé par un fournisseur, je vends une douzaine de médailles et je paye le drôle. Avec cinq Galba ou six Domitius, j'ai deux chevaux de chasse. Mon chien *Brax* m'a coûté un pot sabin, et mon coureur *Franz* un billet de Charles IX. Ma fortune est un arc à trois cordes: quant à la dot de ma fille, elle est toute prête.

— Le château et ses dépendances.

— Mieux que cela, trois autographes : un sonnet de Sapho, un menu de la main de Lucullus, un madrigal de Sixte-Quint, et cent médailles; tous les Ptolémées en argent et les Séleucides en or. Sa corbeille de noces est un vase en faïence, le lavabo de Porsenna. A la santé de Wilhelmine !

— A la santé des antiquaires!

Le lendemain Gaëtan avait une gastrite, Léopold n'avait qu'une courbature ; mais courbature et gastrite restèrent au château. Le hasard fit que Wilhelmine et son amie, qui était comtesse, se promenèrent tout le jour dans le parc, et la conversation prit le chemin des allées obcures et des sombres charmilles.

Le quatuor se partagea en deux duos.

— L'amour est tout, disait Gaëtan, en s'enfonçant dans un quinconce.

— Le mariage est bien quelque chose, reprenait modestement Wilhelmine ; mais il faut bien des choses pour se marier !

— Non, pas tant : deux seulement suffisent. vous et moi, par exemple.

— Une troisième n'est pas de trop : un peu de fortune...

— Ah ! sans doute, un cœur avec une chaumière qui serait un palais. Mais qui n'a pas cinquante mille livres de rentes ?

— Vous les avez !

— A peu près, avec un père, un excellent homme, qui ne m'en laisse manger que la moitié pour avoir le prétexte de tripler le reste.

— Quoi ! vous dépensez vingt-cinq mille francs par an pour vous tout seul ! Que serait-ce donc si vous étiez deux ?

— Ce serait le triple.

— Le double ?

— Ne faut-il pas faire la part de l'avenir ? En ménage, deux est la cause de trois.

— Avec dix mille francs, je ferais aller une bonne maison. Vous ne savez donc pas ce que c'est que l'économie ?

— Je n'ai appris que l'économie politique, une belle science qui enseigne l'art de se ruiner.

Gaëtan ajouta qu'il serait fort aise de s'amender si Wilhelmine voulait être le ministre de sa réforme. Wilhelmine prit texte de son aveu pour lui débiter très gentiment un petit traité de morale appliquée à l'économie domestique, duquel il résulta que Gaëtan, atteint et convaincu de prodigalité, fut invité à se corriger sous bref délai, s'il voulait plaire à la châtelaine.

Quand les deux amis se rejoignirent, Gaëtan s'épanouissait dans sa joie.

— Qu'elle est adorable, disait-il ; elle n'a pas le moindre petit cousin, elle vit de meringues ; ses divines mains n'ont jamais touché de cannevas, et de plus elle a la protubérance de l'ordre. Quelle trouvaille pour un garçon quelque peu dérangé comme moi !

— Oui, mais elle a un capitaine.

Il est certain que le capitaine avait des prétentions au cœur de Wilhelmine, et un observateur impartial aurait pu croire que ses prétentions n'étaient pas sans quelques

chances de succès. Le comte Rodolphe avait un beau nom, un oncle feld-maréchal, et une grande fortune avec un majorat en Silésie. Tous ces avantages faisaient dire à Léopold que la partie n'était pas égale.

— Tant mieux, lui répondait Gaëtan, j'ai un nom qui n'en est pas un, je n'ai pas d'oncle, et je ne possède pas le plus petit majorat ; je me bats ici un contre trois, mais je suis Français, et ce ne serait pas la première fois que la France aurait triomphé des coalitions. Wilhelmine se donnera à mon amour.

— Tu veux dire qu'elle se placera.

— Comment l'entends-tu ?

— Mais, c'est assez clair. Pendant que tu aimes, j'observe. Wilhelmine n'est pas prêteuse, c'est là son moindre défaut. Ta fiancée est un chiffre en cheveux blonds.

— Wilhelmine a un cœur d'or, te dis-je.

— S'il était vrai, il y a longtemps qu'elle l'aurait fait monayer.

Sur ces entrefaites, on apprit au château que le comte Rodolphe venait d'hériter de tous les biens d'une tante qui, de son vivant, était chanoinesse. Chacun présenta au fortuné capitaine ses compliments de condoléance. Wilhelmine ne laissa rien paraître de ses sentiments, mais tout autre que Gaëtan aurait remarqué le sourire de séraphique espérance qu'elle laissait errer sur ses lèvres quand elle regardait le capitaine.

Cependant, comme d'un autre côté elle ne repoussait point trop rudement les hommages de Gaëtan, il se détermina à faire la demande de sa main au baron.

— Je ne vous connais pas, lui dit le chasseur, mais

vous me plaisez beaucoup plus que le comte Rodolphe qui thésaurise, ce qui est malséant chez un jeune homme. Vous dépensez rondement vos louis de France, nous sympathisons. Je vais écrire à Paris, et si vous êtes ce que je crois, ma fille est à vous.

Le lendemain était jour de réception au château. Dans ces circonstances, de jeunes demoiselles chantaient des tyroliennes d'Adolphe Adam ; des margraves dansaient un galop sous le pseudonyme de cracovienne ; quelques barons disputaient avec des douairières sur la généalogie des princes de Darmstadt et de Hohenlohe ; Wilhelmine s'étant ce jour-là blessée au pied en courant le parc, jouait au whist avec Gaëtan, Léopold et une comtesse de Prague.

Gaëtan avait proposé de jouer un louis la fiche, Wilhelmine s'était récriée, disant que c'était un sûr moyen de se ruiner. Léopold avait parlé de mettre les fiches à un florin. Wilhelmine lui demanda s'il avait fantaisie de gagner la baronie. On la laissa donc maîtresse de faire le jeu à sa guise, et on battit les cartes.

Rodolphe papillonnait dans le salon ; Gaëtan, qui cherchait les yeux de Wilhelmine, jouait médiocrement bien.

— Mais prenez donc garde, lui dit Wilhelmine, j'invite en pique et vous me répondez cœur.

— Je n'ai que cela pour vous.

— Nous marquons trois levées, dit Léopold.

— Voilà à quoi vous m'exposez avec vos distractions, reprit Wilhelmine avec humeur.

En deux tours, Gaëtan et sa partenaire perdirent la partie, puis le robber.

— C'est dix fiches que nous gagnons, reprit Léopold.

— Juste deux florins, s'écria Wilhelmine, deux florins en dix minutes !

Elle prit sa bourse, chercha, puis repoussa l'argent dans le réseau de soie.

— Nous règlerons à la fin, dit-elle.

Le jeu recommença. Wilhelmine tambourinait de ses jolis doigts sur le drap vert ; une moue progressive allongeait ses lèvres ; Léopold ramassait à tout coup, et à chaque coup Gaëtan entendait le petit pied de la baronne frapper le tapis.

— Qu'a-t-elle donc ? se dit-il en lui-même.

Il jeta les yeux autour de lui, et aperçut Rodolphe qui causait avec une jeune femme dans l'encoignure d'une fenêtre.

— C'est peut-être de la jalousie !...

— Comment jouez-vous donc ? s'écria Wilhelmine brusquement, tandis que Léopold marquait les points : vous voyez que j'ai renoncé en trèfle, et vous vous obstinez à me jeter du carreau ! c'est quatre fiches qu'il m'en coûte.

— Elle dissimule, pensa Gaëtan, le dépit l'aiguillonne. et dans sa colère elle chercherait dispute à M. Deschapelles lui-même.

Rodolphe venait de s'asseoir auprès de la dame ; Gaëtan voulut se faire une arme du dépit de Wilhelmine. mais en pensant à son amour il ne pensait pas à ses cartes.

— Bravo ! s'écria Wilhelmine, vous répondez admirablement cette fois, seulement vous avez oublié que le dix n'est pas une invite, et vous nous faites perdre la levée.

— Quatre d'honneur, trois points et trois levées, ça fait partie, dit Léopold.

— Encore deux florins, dit Wilhelmine, rouge de colère. Quel ennui !

— Bon ! bon ! disait Gaëtan, l'ennui s'appelle Rodolphe.

Mais la mauvaise humeur de la jeune fille croissait à toute minute, elle froissait ses cartes, mordait ses lèvres, chiffonnait sa ceinture. Gaëtan commençait à trouver que sa jalousie se traduisait trop librement ; mais un sourire moqueur de Léopold lui donna à penser qu'il pouvait bien se tromper, et il ne savait déjà plus que croire, lorsque la comtesse prononça le mot suprême du whist : *schlem !*

A ce mot terrible. Wilhelmine pâlit.

— Encore deux florins, dit-elle.

— Quatre, s'il vous plaît, reprit la comtesse.

— Quatre ! je ne joue plus, j'aime mieux payer. Non, ajouta-t-elle vivement, vous me donnerez ma revanche, chère comtesse, quant à vous, messieurs, arrangez-vous. Et elle quitta le salon sans regarder Rodolphe.

— Eh bien ! dit Léopold, en passant son bras sous celui de Gaëtan.

— Je comprends, repondit celui-ci, elle a beaucoup d'amour pour les florins.

Vers la fin de la soirée, Rodolphe et Wilhelmine échangèrent quelques paroles rapidement dans l'embrasure d'une croisée, puis se séparèrent,

— J'ai touché quelques mots de mes projets à ma fille, dit presque au même instant le baron à Gaëtan.

— Qu'a-t-elle répondu ?

— Rien ; mais vous savez le proverbe : Qui ne dit mot consent.

Cependant, lorsque tous les invités se furent retirés, Gaëtan eut fantaisie de faire un tour dans le parc, et ses méditations l'entraînèrent au fond de la vallée, loin du château.

Toutes les lumières s'éteignirent une à une aux fenêtres des galeries ; une dernière étincelle disparut sous les blancs rideaux de Wilhelmine, et le silence étendit ses ailes sur le château. La nuit entourait Gaëtan, nuit funèbre, pleine tour à tour de clartés livides et de ténèbres effrayantes, comme ces nuits infernales qui protègent les mystères du Broken. La forêt gémissait sous la raffale, la lune semblait courir comme une folle au travers des nuages échevelés, et les ombres des grands sapins, qui dansaient sur les clairières, s'effaçaient brusquement quand une nuée, emportée par le vent, laissait tomber son voile noir sur la coline. Le hibou chantait et les cerfs bramaient au fond des bois. Les yeux de Gaëtan se fatiguaient à percer l'obscurité, lorsque tout à coup un bruissement de branches, violemment écartées, vint frapper son oreille. Les cerfs se turent, il entendit dans l'air le vol lourd et cotonneux du hibou, et une flèche d'argent, partie du disque errant de Phœbé, lui permit de distinguer un cheval qui, lancé à toute bride, plongea dans l'allée comme une sinistre apparition.

Un cavalier, drapé d'un manteau noir, éperonnait les flancs de l'animal, tandis qu'une femme penchée sur la croupe fumante l'enlaçait de ses bras. On aurait dit Lénore enlevée par son funèbre amant. Le cheval les emportait

tous les deux, rapide comme le vent, silencieux comme une balle : ses quatre pieds frappaient la terre et la terre restait sourde ; mais sur son passage, course ardente, vol effréné, les saules écartaient leurs branches et les pâles bouleaux se tordaient. Un instant le voile de la femme se souleva, et le visage de Wilhelmine apparut à Gaëtan ; mais le cheval s'effaça dans l'espace, et quand il voulut s'élancer à sa poursuite, rien ne décelait plus sa fantastique course, que le frémissement des arbres encore tremblants. Aucune trace ne restait sur la mousse toute baignée de rosée, rien sur la terre battue du chemin ; aucun écho lointain ne trahissait la fuite du cavalier. L'immobilité et le silence de la mort planaient sur la forêt. Gaëtan, muet, écoutait et cherchait au milieu des ombres, se demandant s'il n'était pas le jouet d'une funèbre illusion ; mais la vision de Wilhelmine était trop bien vivante dans son esprit, pour qu'il pût en chasser le souvenir. Longtemps il erra par la forêt, et lorsque les flèches d'or de l'aurore se brisèrent aux vieilles girouettes du château, il vit à sa croisée paraître la tête blonde et souriante de Wilhelmine, qui livrait son épaule nue aux humides haleines du matin.

Un instant ébloui, Gaëtan crut aux contes d'Hoffmann; mais sceptique comme un enfant de Paris, il rentra bientôt dans son caractère, et résolut de percer un mystère sous lequel son âme française se révoltait.

Comme il allait monter au château, il vit Rodolphe qui se glissait par une porte basse ouvrant sur un jardin dont les massifs et les charmilles se mêlaient sous les fenêtres de Wilhelmine. Gaëtan courut à lui.

— Quand vient le jour, les fantômes disparaissent, lui dit-il résolument.

Rodolphe tressaillit.

— Si je ne vous avais pas reconnu, continua-t-il, j'aurais cru voir passer la ballade de Lénore mise en action !

— Silence, dit Rodolphe qui lui saisit la main... Je suis à vos ordres...

— Et moi tout à votre service ; ce n'est plus un rival qui vous parle... Expliquez-moi seulement pourquoi vous avez choisi ce moyen bizarre et cet accoutrement singulier pour vous entretenir avec mademoiselle Wilhelmine.

— J'ai fait de la couleur locale par nécessité. En appelant le fantastique à mon secours, je pouvais seulement tromper la surveillance du baron, et j'étais sûr de n'avoir rien à redouter des gardes si par hasard l'un d'eux me rencontrait. Tous m'auraient pris pour le chasseur noir, grâce au manteau qui m'enveloppe et à la précaution que j'ai toujours d'emmailloter les pieds de mon cheval.

— C'est fort bien imaginé.

— Cette nuit, après que le baron se fut ouvert à Wilhelmine sur ses projets, nous nous sommes décidés à prendre la fuite. Un contre-temps fatal est venu mettre obstacle à nos desseins, et nous avons dû regagner le château, remettant à une autre nuit l'enlèvement que vous avez surpris.

— Nous allons, s'il vous plaît, reprit Gaëtan, supprimer le fantastique ; laissez-moi faire, et tenez pour certain que vous serez seul l'époux de la jeune baronne.

Laissant le comte à ses réflexions, Gaëtan s'achemina vers l'appartement du baron.

— Ah ! vous voilà, dit le baron en le voyant entrer, je conçois votre impatience, mais soyez sans crainte, un gentilhomme n'a qu'une parole.

— Mais une femme n'a qu'un cœur. Votre fille aime M. le comte Rodolphe, et je viens vous demander sa main pour lui, ne voulant pas user de votre parole pour triompher de ses inclinations.

— Cependant…

— Non, monsieur le baron, je ne suis pas aimé, laissez-moi du moins être généreux, reprit Gaëtan d'une voix dramatique. Que Wilhelmine soit heureuse, et je ne serai pas trop à plaindre.

— Excellent jeune homme ! s'écria le baron ému. Faites donc comme il vous plaira, j'ai grand peur maintenant de mourir millionnaire.

Uue heure après, Rodolphe et Wilhelmine unissaient leurs mains et leurs héritages aux pieds du baron, et deux jours plus tard, Gaëtan et Léopold quittaient le château.

— Décidément, disait Gaëtan, tandis qu'une chaise de poste les emportait, Wilhelmine n'était pas la femme qu'il me fallait. Je te confesserai que la blonde Allemande mêlait trop sagement l'économie à toutes ses pensées. Elle a pesé ses deux prétendants à la balance de l'addition et mesuré leurs mérites au chiffre de leurs revenus. Rodolphe l'a emportée de quelques unités, et bien vite elle a déposé dans sa main le bilan de son cœur. Quel teneur de livres que cette ingénue !

V

L'AMOUR EN PARTIE DOUBLE.

Lorsque les deux amis étaient partis de Fredlintz, le baron les avait, à tout hasard, chargés de lettres de recommandation pour l'Italie. La première qui tomba sous la main de Gaëtan était adressée au comte Palombicelli. Gaëtan passa son habit de guerre, et se lança dans les rues de Florence à la recherche du palais Palombicelli. A Florence, toutes les maisons sont des palais ; Gênes les a mis à la mode.

Quand il arriva, le comte était absent. La comtesse

Antonina le reçut ; elle était couchée sur un sofa, dans un boudoir tout imprégné d'eau de senteur.

— Seigneur Français, lui dit-elle, mon mari est en mission quelque part, à Naples, je crois ; mais venez ici aussi souvent qu'il vous plaira, vous serez reçu chez moi comme chez lui. Je ne vous invite pas à rester, je dîne en ville ; mais ce soir vous me trouverez à la Pergola dans ma loge.

A sept heures, les deux voyageurs entraient au théâtre. On donnait la première représentation d'un opéra inédit de l'un des vingt maëstri qui se partagent les morceaux de la couronne de Rossini. L'opéra s'appelait : *Il Giovine innamorato.*

La pièce ne devait commencer qu'à huit heures. La salle était déjà pleine. Le lustre pendait, comme un cadavre, au-dessus du parterre, mer mouvante qu'on entendait sans la voir ; la rampe attendait la clarté. Un murmure confus tourbillonnait dans le théâtre, qui semblait vivre et s'agiter ; comme des ombres, les musiciens se glissaient dans l'orchestre, et silencieusement allaient s'asseoir devant les pupitres. Çà et là, comme des étoiles dans la nuit, quelques bougies s'allumèrent ; l'archet consulta les cordes des instruments ; de longs soupirs, de plaintifs gémissements traversèrent l'espace et allèrent se perdre dans les profondeurs harmoniques du vaisseau. La foule montait des vestibules et s'engouffrait dans la salle ; à mesure que les yeux s'accoutumaient à l'obscurité, on apercevait autour de l'hémicycle, là haut, là bas, dans les coins, partout, un océan de têtes ; on aurait dit une des spirales mystérieuses de l'enfer du Dante, mais un

enfer parfumé et soyeux, plein de doux murmures. Enfin la rampe dressa son front étincelant, le lustre leva ses girandoles d'éclairs, la foule impatiente s'assit, le prince régnant parut dans la loge grand-ducale. le compositeur se glissa au piano, et le signal fut donné.

Gaëtan avait aperçu la comtesse Palombicelli dans sa loge ; il s'était hâté de monter vers elle, et lui présenta Léopold. Elle leur donna sa main à baiser. Un silence terrible accueillit l'ouverture ; parfois de bruyantes exclamations bondissaient dans l'espace, fusées que l'enthousiasme ou la colère arrachait à toutes ces poitrines italiennes. Quand le bruit expira, un coup de tonnerre retentit dans la salle ; Gaëtan se dressa. La foule sifflait. applaudissait, trépignait, hurlait, mugissait. C'était une tempête de cris. Le maëstro saluait.

— Eh ! bravo, dit la comtesse, nous aurons une bataille ; le succès sera un triomphe, ou la chute une déroute.

Le vertige s'empara de Gaëtan ; il pencha sa tête hors de la loge sur ces galeries où les femmes égrenaient leurs blanches épaules comme des fleurs sur un tapis noir. Cependant l'acte commença. Chaque cavatine, chaque duo. chaque chœur fut salué comme l'ouverture ; le dilettantisme toscan se donnait le plaisir d'une bataille à outrance. Le compositeur saluait toujours ; chacune de ses révérences était comme un coup d'éperon appliqué à la *furia*. La tempête passa ouragan : l'acte venait de finir.

Gaëtan était ébloui, Léopold haletait. Tous deux promenaient leurs regards sur ce sextuple rang de loges où les femmes étalaient leur beauté et leurs toilettes : œilla-

des et diamants se mêlaient; les sourires rayonnaient avec les rubis; les parfums flottaient dans l'air chaud; les bras nus resplendissaient sur le velours; la vie, l'animation, l'éclat étaient partout; Gaëtan respirait la volupté au sein de cette atmosphère irritante, et dans son âme il se sentait une grande pitié pour la France, où la politique a tué le plaisir. L'orchestre, le parterre, les loges se fusillaient à coups d'œillades; les sourires avaient la fière allure d'une provocation; il y avait là des femmes de tous les pays : des Allemandes roses et potelées, des Espagnoles chaudes de tons, de pâles Moscovites, de vaillantes et hardies Polonaises, des Suédoises rêveuses et mélancoliques comme des *Sagas* traduites par M. Ampère, puis des Françaises qui étaient tout cela à la fois. De blanches filles d'Albion avaient laissé le spleen à la porte, et, pour la première fois, ces statues de sel rose qu'on appelle des femmes en Angleterre, semblaient avoir puisé la vie dans cet air embrasé.

— L'amour est italien! s'écria Gaëtan.

Le second acte commença. Une femme sortit d'un palais fantastique, toute étincelante de pierreries. Un immense cri roula dans la salle; les applaudissements tonnaient. L'actrice s'inclina, la main posée sur son cœur; sa chevelure reluisait au feu de la rampe, comme une auréole d'or. Un cri à demi contenu jaillit des lèvres de Gaëtan.

— C'est la Rosalinda, dit la comtesse, qui surprit au vol son admiration.

La Rosalinda chantait; l'âme de Gaëtan se suspendit à ses lèvres; les notes montaient au ciel comme un encens

mélodique, les anges les aspiraient. Gaëtan écoutait par les yeux aussi bien que par les oreilles.

Tout à coup une dernière loge fermée s'ouvrit auprès de celle qu'occupait la comtesse. Une dame entra, blanche comme Vénus, blonde comme Hélène ; ses yeux de flamme embrassèrent toute la salle, toute la salle la couvrit d'un seul regard ; un sourire heureux et fier passa sur son visage, un frémissement parcourut le cercle éblouissant des loges ; les femmes l'enviaient, les hommes l'adoraient.

— C'est la marchesa Fiamma Strozzi, dit encore la comtesse. Puis elle ajouta, en frappant du bout de son éventail la main de Léopold, qui la contemplait immobile comme un sphynx : Prenez garde, ses yeux distillent du poison.

La marquise tourna sa tête vers la loge de la comtesse Antonia, et les deux femmes se saluèrent d'un mouvement de tête familier.

— Vous la connaissez donc ? demanda Léopold.

— Oui.

Léopold regarda la comtesse avec des yeux suppliants.

— Oh ! *povero !* reprit la Palombicelli avec une adorable bonhomie tout italienne ; on fera ce que vous désirez : vous la verrez ce soir.

Léopold se serait volontiers jeté au cou de la Palombicelli.

— Que fais-tu ? lui dit tout à coup Gaëtan, qui surprenait au passage des regards enflammés.

— Je marche sur tes brisées. L'amour est contagieux, et je me l'inocule pour m'en préserver, répondit Léopold d'un petit air sournois.

— C'est-à-dire que tu fais de l'homœopathie amoureuse. Hypocrite! A quoi te sert donc l'expérience, si elle ne t'a pas encore appris que la franchise est le plus court chemin d'une folie à une autre.

Un tumulte effroyable les interrompit.

L'opéra finissait au milieu d'une tempête de bravos. La Rosalinda avait conquis le triomphe à la pointe de ses roulades. Une pluie de fleurs tomba à ses pieds : un gros de dilettanti escalada l'orchestre pour s'emparer du maëstro qui, saisi, étreint, emporté, disparut dans les bras de la foule en s'efforçant de saluer ; on avait fait au maëstro un pavois de mains ; on avait fait à la cantatrice un lit de fleurs ; le torrent passa avec la rapidité de la foudre le long des vestibules, et, comme un flot, se répandit sur la scène. Les coulisses craquaient sous les efforts de ces poitrines haletantes, et la Rosalinda étourdie, enivrée, prise entre quatre murs vivants, savourait son triomphe et abandonnait ses mains à la foule heureuse qui les mangeait de baisers.

Cependant les galeries du palais Palombicelli s'emplissaient de bruit. La comtesse avait tenu sa promesse. Léopold la vit paraître avec Fiamma à son bras.

— A votre tour, dit-elle à Gaëtan ; retournez-vous.

Gaëtan obéit, et vit la Rosalinda qui entrait.

— Vous voulez donc que je vous adore? lui dit-il.

— Comme il vous plaira, répondit la comtesse.

Toutes les nations avaient leurs représentants au palais. On parlait français pour s'entendre ; mais quand la conversation tombait sur l'amour, on parlait italien.

Malgré sa naissante passion, Léopold papillonnait de

l'Angleterre à l'Espagne, et de la Russie à la Pologne. Il voulait, disait-il, maintenir intact l'honneur du pavillon. Gaëtan n'avait de paroles que pour Rosalinda.

— Quand vous verrai-je? dit Léopold à Fiamma.

— Lorsque vous voudrez.

— Où vous rencontrerai-je? demanda Gaëtan à la Rosalinda.

— Partout, au théâtre, dans ma loge, chez moi, à ma villa : que sais-je?

— Quelle joie et quelle fête! dit-il ensuite à Antonina.

— C'est toujours fête en Toscane.

Un moment après Fiamma passait au bras d'un cavalier.

— Quel est donc ce monsieur qui se penche sur l'épaule de la Strozzi et lui parle bas? demanda Léopold à la comtesse.

— Ce beau jeune homme?

— Il est fort laid.

— De la jalousie? Fi! Vous auriez dû laisser cela à la frontière.

— Son nom :

— Ascanio di Piombo. C'est un gentilhomme Padouan. le sigisbé de la marquise. Il est affligé de la même maladie que vous. Si vos deux flammes se rencontrent, nous aurons un incendie.

— L'aime-t-elle?

— C'est possible.

— L'aimera-t-elle longtemps?

— Elle est de Florence.

La Rosalinda vint à passer. La Palombicelli l'arrêta.

— Oh! *diva*, lui dit-elle en attirant Gaëtan, daignez

épargner ce pauvre jeune homme qui se meurt d'amour pour vous.

— Quoi! monsieur, vous vous mourez d'amour pour moi et vous ne m'en dites rien! répondit l'actrice en se tournant vers Gaëtan.

— J'aimerais mieux vous le prouver; mais vous ne permettriez peut-être pas.

— Que sais-je! vous n'avez pas essayé.

Lorsque Gaëtan quitta le palais Palombicelli, l'orient se teignait de reflets d'opale, tandis que les étoiles scintillaient encore à l'ouest comme des diamants semés dans un linceul de velours noir; l'Arno chantait entre les peupliers, et la clarté rose se jouait autour des dômes accroupis. Il avait la fièvre dans le sang.

— Laquelle aimes-tu? lui demanda Léopold lorsqu'ils furent rentrés à la locanda.

— Toutes les deux peut-être, et si tu ne t'en étais mêlé, j'aurais presque dit toutes les trois.

— Quoi! la Rosalinda et Antonina?

— Antonina et la Rosalinda.

— Comment t'y prends-tu donc pour adorer deux femmes à la fois, lorsque j'ai toutes les peines du monde à en aimer une seule? Deux amours peuvent-ils loger dans un même cœur?

— En France, non peut-être; il fait froid là-bas, et le cœur se rétrécit; mais en Italie il se dilate, et sans toi je mettais mon cœur sur un trépied.

Le lendemain, Gaëtan passa la journée chez la Rosalinda, et la soirée chez Antonina. Le jour suivant, il recommença, et, quand il en eut pris l'habitude, il ne cessa

plus. Il n'y avait de différence entre ses journées que l'ordre des visites, et de changement que l'heure du retour.

Le comte Ascanio, en sa qualité de sigisbé, ne quittait guère les petits appartements du palais Strozzi ; au théâtre, au bal, aux promenades, partout Léopold le rencontrait sur les pas de la marquise, frisant sa moustache noire et ridant son front olivâtre. Il était beau comme l'Antinoüs, mais comme un Antinoüs florentin. Cet homme-là avait une terrible réputation ; on racontait tout bas, entre onze heures et minuit, des choses qui remplissaient d'épouvante l'âme des jeunes miss. Le gentilhomme Padouan avait l'humeur aussi peu tolérante que s'il se fût appelé Sforze ou Bragadini. On parlait de grands coups d'épée et d'hommes morts.

La Palombicelli appelait en riant le palais de la marquise *le tombeau Strozzi;* et la Rosalinda disait entre deux roulades que le seigneur di Piombo faisait peur à tout le monde, excepté à son amante.

Si le comte Ascanio n'était pas fort aimé de Léopold. Léopold déplaisait extrêmement au comte Ascanio. Fiamma s'efforçait de leur prouver qu'ils avaient également tort tous deux.

Un soir qu'il y avait réunion chez la marquise, le comte entraîna Léopold dans une galerie dont les panneaux étaient ornés de panoplies.

— Vous faites, monsieur, lui dit-il, la cour à la marchesa Fiamma Strozzi ?

— On le prétend.

— Vous l'aimez peut-être ?

— Je le crois.

— Alors vous le lui dites ?

— J'en suis certain.

— Eh bien, moi, comte Ascanio di Piombo, je vous engage à ne plus la revoir.

— Vous avez donc des droits sur elle, monsieur le comte Ascanio di Piombo ?

— Si je n'en ai pas, je les prends.

— Et moi je garde les miens.

Le comte se mordit les lèvres jusqu'au sang ; Léopold tourna sur ses talons. Un instant après, il racontait l'histoire à Antonina.

— Oh ! *povero*, dit-elle, je vais faire chanter un *De profundis* pour le repos de votre âme.

Le lendemain, Gaëtan voulut s'assurer si la villa Rosalinda ne serait pas pour lui le paradis terrestre.

La Rosalinda furetait dans son appartement, souple comme une chatte, joyeuse comme un oiseau. Elle avait ses beaux cheveux simplement tordus et attachés derrière sa tête par une grande épingle d'or à la mode des Transtévérines ; sa robe blanche en mousseline laissait voir, sous la transparence de l'étoffe, son col ferme et rond et ses épaules taillées dans l'albâtre.

— Ah ! vous voilà ! vous venez m'aider ; merci, dit-elle.

— Non ; je viens vous proposer ma main.

— Et pourquoi faire ?

— Mais apparemment ce qu'on fait d'une main qui tient une bague.

— Ah ! pour me conduire à l'autel, comme dans la *Lucia*. C'est gentil, mais je vous remercie.

— Vous refusez ?

— Hé ! que feriez-vous de moi ?

— Ma femme.

— Pauvre ami ! vous n'avez donc pas compris que la Rosalinda ne sera jamais la femme de personne ?

— Qui vous en empêche ?

— Mon humeur. Tenez, asseyons-nous et causons ; puisque vous parlez sérieusement, je vous répondrai franchement... Faut-il que je vous aime ?... Êtes-vous bien riche ?

— Quelque jour j'aurai un million.

— C'est un déjeûner ! Sardanapale n'aurait pas pu payer ma liberté ; si j'abdiquais, ce serait pour être impératrice.

— Hélas ! je ne suis pas même adjoint au maire de mon arrondissement.

— Je vous ruinerais en deux ans. Quel éclat vaut une rampe, quel bruit peut remplacer les applaudissements ? Quelle joie me ferait oublier une première représentation ? Moi femme légitime, avec un mari à moi ! Où donc est la mine de douleurs et de voluptés que vous avez à m'offrir et qui vaille le théâtre ? Le théâtre ! comprenez-vous ce mot qui résume toute peine et tout bonheur, l'enivrement, la jalousie, l'enthousiasme, le mouvement, la tourmente, le règne et l'oubli ! Qui me paierait un triomphe ? Le palais Pitti, avec toutes ses richesses, ne vaut pas un bouquet, le savez-vous, quand ce bouquet, éclair de fleur avant la foudre, tombe à mes pieds au bruit des applaudissements.

Gaëtan cacha sa tête dans ses mains : — O mon

éblouissante chimère, disait-il, je t'ai vue et je te perds ?

— Un souvenir vaut mieux qu'une chaîne. N'en parlons plus, dit-elle.

Gaëtan releva sa tête, une larme mouillait ses yeux. La Rosalinda trottait par la chambre, fredonnant la cantilène de *Tancredi : Mi rivedrai, ti revedro.* Gaëtan s'aperçut seulement alors que l'appartement était plein de caisses et de cartons.

— Vous partez ? lui demanda-t-il.

— J'ai un congé de quinze jours ; je vais le passer à la villa Tosco.

— Chez le secrétaire de la légation russe?

— Eh ! mon Dieu, oui : ce cher comte Morawieff m'obsède.

— C'est donc pour l'éviter que vous l'allez joindre ? Le moyen est original.

— Je n'en connais pas d'autre pour m'en débarrasser. Vous ne savez pas ce que c'est, vous, que de trouver des billets doux dans sa loge, dans son boudoir, sous son oreiller, dans ses poches, sur les meubles, en tous lieux, partout, toujours et sans cesse ; de heurter constamment d'énormes bouquets, de gigantesques couronnes à chaque pas; de voir, à toute minute, le jour une paire d'yeux, le soir un binocle, qui vous contemplent d'un air à la fois bête et suppliant ; d'être réveillée à toute heure par des sérénades où *amore* rime avec *furore;* de ne pouvoir sortir sans se sentir suivie par une âme en peine dont les soupirs voltigent dans votre voile, d'être en proie aux madrigaux d'une passion qui méprise les règles de la prosodie, de savoir que deux mains moscovites sont

toujours les premières et les dernières à vous applaudir, malgré les déchirements d'une paire de gants jaunes qui succombent sous l'effort de l'enthousiasme! Le *cavaliere servente* passe alors à l'état d'ombre, de rêve, de cauchemar, et l'ennui fait faire bien des folies aux femmes!...

Mais tandis que Gaëtan faisait connaissance avec le jardin d'Éden, Léopold, de son côté, avait voulu s'assurer si le paradis n'était pas chez Fiamma. S'étant donc dirigé vers le palais Strozzi, il pénétra dans un jardin où les rossignols chantaient. Du jardin il passa dans une salle vitrée qui conduisait par d'étroits corridors aux appartements particuliers de la marquise.

Comme il traversait la grande galerie où le comte Ascanio lui avait parlé, une ombre se projeta sur les dalles; Léopold fit un pas en arrière, le comte était devant lui.

Avant que le jeune homme, surpris, eût fait un geste, le Padouan lui avait saisi le bras.

— Si vous poussez un cri, vous êtes mort, lui dit-il, et Léopold sentit la pointe aiguë d'un stylet se promener sur sa poitrine.

Léopold pâlit; mais il était brave, et il avait aussi une bonne dose de cet orgueil qui supplée merveilleusement la vaillance.

— C'est bien, dit-il; mais un gentilhomme n'arrête pas comme un bandit, il se bat.

— Nous nous battrons.

— Où?

— Ici.

— Ici? s'écria Léopold tout surpris.

— A l'instant. Nous ne serons pas dérangés, je vous

jure. Cette porte que vous connaissez, seigneur Français, je l'ai fermée. La marquise nous entendra sans nous voir; je la punis à l'italienne.

— Mais que fera-t-elle du cadavre?

— Bien! vous m'avez compris. Deux de mes gens sont cachés là, derrière ce piédestal où vous voyez une armure; ils prendront le mort et le porteront dans la rue. L'accident sera mis au compte d'un voleur de nuit. La précaution vous paraît-elle bien prise?

— Parfaitement, seigneur comte.

— Alors battons-nous, dit le Padouan, en montrant deux épées. La lune nous éclaire merveilleusement bien par cette large fenêtre.

Le duel commença, rapide, mais silencieux. Encadrés par l'écharpe lumineuse que la lune jetait dans la galerie, les deux adversaires semblaient deux athlètes fantastiques suspendus entre des abîmes ténébreux. Les épées étincelantes se jouaient sous la clarté comme deux serpents bleuâtres. Le fer frémissait ; on n'entendait rien que le cliquetis clair et pressé des deux lames et la respiration courte et haletante du comte Ascanio et de Léopold.

Des gémissements sourds, des cris à demi étouffés passaient par les rainures de la porte que le comte Ascanio avait montrée du doigt.

Tout à coup le pied de Léopold glissa ; le comte voulut profiter de l'avantage que cet accident lui donnait, et se fendit. Mais Léopold, prompt comme un tigre, s'était relevé ; le fer d'Ascanio glissa sous son épaule, laissant après lui une traînée de sang, tandis que lui-même recevait, en pleine poitrine, l'épée du Français.

Le Padouan ouvrit les bras, lâcha son épée et tomba : les deux valets accoururent ; le comte se tordait comme un serpent sur les dalles rougies. Léopold le regardait, pâle, effaré, son épée toute dégouttante de sang à la main.

Soudain un bruit de pas se fit entendre, mêlé à un cliquetis d'armes. Des hommes frappaient aux portes du palais.

— C'est la garde, dit un valet qui s'était élancé vers une fenêtre. Elle aura entendu le bruit du combat.

Léopold allait sortir, lorsqu'une main glacée prit la sienne. Fiamma venait de briser la porte dans le suprême effort de la terreur. Elle était blanche comme une statue ; ses dents claquaient ; ses yeux, tout grands ouverts, regardaient le corps du comte Ascanio qui râlait.

— Venez, dit-elle ; et elle entraîna Léopold.

Mais, tandis qu'elle marchait, Léopold voyait la trace de ses pieds, qu'elle avait posés dans le sang, tacher les dalles à chaque pas.

Le désespoir lui donnait des forces ; elle courait. Sans parler, ils descendirent un escalier dérobé et arrivèrent par d'étroits passages à une porte qui ouvrait sur les bords de l'Arno.

— Partez ! partez ! lui dit-elle ; s'ils vous trouvaient, vous seriez perdu !

Léopold s'aperçut alors qu'il tenait encore à la main l'épée avec laquelle il avait frappé le comte. Il jeta le fer sanglant dans le fleuve et courba la tête en frissonnant.

— Oh ! mon Dieu ! je vous ai sauvé, s'écria Fiamma, et je l'aimais cependant !...

Un pan du voile qui couvre le cœur des femmes se fendit aux yeux de Léopold.

— Adieu, dit-il, et il s'élança sur le rivage.

Cinq minutes après, Léopold secouait Gaëtan qui venait de s'endormir.

— Debout, lui dit-il, et en route !

— Comment ! en route ? murmura l'autre qui se frottait les yeux.

— Oui, et lestement. Tu sauras plus tard pourquoi.

Gaëtan comprit à l'air de Léopold que ce n'était pas l'heure de plaisanter. Il sauta à bas du lit, et bientôt après ils couraient en *vetturino* sur la route de Livourne.

VI

UN ARGONAUTE MARSEILLAIS.

— C'est une assez bonne ville que Florence, dit Gaëtan en jetant un regard interrogatif sur Léopold. Je n'y étais pas mal, et toi ?

— J'y étais trop bien. Le bonheur tue. Gaëtan, soyons malheureux.

De la porte de l'auberge où le *vetturino* les descendit, les voyageurs ne firent qu'un saut jusqu'au quai.

Gaëtan s'informa des navires en partance. Un mousse lui apprit qu'une polacre allait mettre à la voile pour Smyrne.

Gaëtan alla droit au bâtiment : le capitaine éleva force difficultés ; de son discours il résultait clairement que leur embarquement était impossible ; le grand-duc, le le pape et la Vierge immaculée le défendaient. Gaëtan le laissa dire et lui mit une bourse d'or dans la main. La Vierge immaculée, le pape et le grand-duc ne firent plus aucune résistance.

— Entrez, signori, dit le capitaine. Le bon Dieu veut qu'on excerce la charité.

— C'est pour cela que tu la reçois, coquin, murmura Léopold.

Quand le navire eut perdu les côtes de vue, Gaëtan et Léopold s'assirent contre les haubans, et Léopold commença sa confession.

— Tu l'as donc tué ? lui dit l'autre.

— J'en ai peur. Tu connais les édits de son Altesse le grand-duc contre les duels ; j'ai cru qu'il était convenable de mettre la mer entre sa justice et moi.

— Ta première aventure est lugubre, lui dit Gaëtan.

— Ma première ? Dis donc l'unique, si tu ne veux pas me désespérer par la pensée que je pourrais en subir une seconde. Je suis guéri de l'amour des bonnes fortunes, et Florence m'a fait faire un grand pas dans le sentier de l'expérience. Je regrette seulement qu'on nous ait entraînés loin d'une ville où tu allais peut-être trouver ta chimère.

— Ne regrette rien ; si nous n'avions pas fui de Florence le matin, nous l'aurions quittée le soir. Une illusion nouvelle a pris son vol vers le ciel. Ma chère cantatrice aimait trop son prochain ; elle m'a fait comprendre que la charité

pouvait être un vice. Je ne regrette qu'Antonina. Certainement je l'aurais épousée si elle n'avait pas été mariée.

En ce temps-là, la tempête chômait sur la Méditerranée. La polacre allait gaîment fendant les vagues avec la tournure honnête d'un bâtiment marchand qui va à ses affaires; elle avait si souvent fait le voyage de Livourne à Smyrne, et de Smyrne à Livourne, que le capitaine et l'équipage dormaient, chacun de son côté, se fiant à l'instinct du bâtiment pour trouver le bon chemin. La polacre était donc en train de traverser l'Archipel, lorsqu'un soir Léopold, qui faisait le quart avec Gaëtan, signala un mistick dans les eaux du navire.

Le mistick aidait ses voiles à coups de rames.

Gaëtan prit une longue vue. Le mistick était peuplé de Grecs.

— Ce sont des Argonautes, dit-il; ils auront bientôt pris leur toison d'or.

Léopold s'en alla réveiller le capitaine, qui fit un bond et se signa trois fois.

— Saint Polycarpe, c'est fait de nous! dit-il.

Le capitaine avait une dévotion toute particulière à saint Polycarpe.

Le mistick avançait toujours. On pouvait voir les longs fusils des forbans reluire au soleil.

— Avez-vous des armes? demanda Gaëtan au patron qui priait.

— Quatre ou cinq caisses de mousquets et trois pierriers que j'apporte au pacha de Scutari; un Anglais de Barcelone me les a vendus.

— Peuh ! fit Léopold, des armes qui ont fait la guerre en Espagne !

— Capitulons, dit Gaëtan.

— *Sancta Maria, ora pro nobis!* psalmodiait l'équipage à genoux.

L'honnête polacre filait toujours. Le mistick nageait sur ses flancs.

— Ainsi nous ne nous défendons pas ? reprit Léopold.

— Mon ami, répondit Gaëtan, qui venait philosophiquement d'allumer un cigarre, je suis parti pour chercher une fiancée et non la gloire. D'ailleurs, ces Grecs sont cinquante, et je ne m'appelle pas Hector. Je me rends.

— Si la France nous voyait ! s'écria Léopold en levant les yeux au ciel.

— Si ce n'est que cela qui t'inquiète, reprit Gaëtan, console-toi ; du haut de ce grand mât le pavillon de Toscane seul nous contemple.

Les pirates grimpaient à bord. Un vieux matelot espagnol, qui avait bu un peu trop d'eau-de-vie à la cambuse, voulut résister ; les Grecs se firent tout de suite un prétexte de cet entêtement pour garrotter tout l'équipage.

Gaëtan fumait toujours.

— Faisons-leur payer chèrement notre liberté, s'écria Léopold.

— Bah ! dit Gaëtan, il fait trop chaud.

Deux pirates préparaient les cordes à leurs côtés ; un troisième survint. A la poignée d'argent de son poignard, on le pouvait prendre pour le chef.

— Que faites-vous là ? dit-il au passager en italien.

— Tu le vois, répondit Gaëtan en français, nous fumons.

— Ah! vous êtes Français; touchez-là, vous aurez la vie sauve et la moitié de vos effets; il faut être juste, l'autre moitié revient à ces braves gens pour leur peine.

Léopold et Gaëtan serrèrent la main du pirate.

— Camarades, s'écria le chef, ces jeunes gens-là sont mes amis.

Puis il ajouta, en touchant du pied le patron toscan :

— Qu'on jette toute cette vermine dans le caïque, et procédons à la visite.

La longue habitude que l'équipage grec avait de ce genre d'opération la rendit fort courte. La meilleure partie des marchandises embarquée à Livourne passa à bord du mistick, et une heure après, l'honnête polacre, à laquelle on avait pratiqué deux larges saignées aux flancs, s'abîmait dans les flots.

Le mistick tourna sa proue vers une île qui semblait un nuage rose à l'horizon.

— C'est l'antique Naxos, l'île où Bacchus consola Ariane, dit le pirate.

Ils arrivèrent avec la nuit dans une anse isolée : le mistick démâté disparut derrière un énorme rocher ; les marchandises, transportées à dos d'hommes et de mulets, se dispersèrent dans l'intérieur de l'île avec l'équipage prisonnier. Le chef fit signe à Gaëtan et à Léopold de le suivre, et prit un sentier tracé au creux d'un vallon.

La petite troupe s'arrêta bientôt devant une maison de gracieuse apparence, bâtie au flanc d'une colline toute chargée d'oliviers, de grenadiers, de citronniers. Le pirate tira un son bref d'un petit sifflet d'argent qu'il portait à la ceinture comme un scapulaire, et une porte s'ouvrit.

— Mes amis, dit le pirate à Gaëtan et à Léopold quand ils furent entrés, allez vous coucher, je suis fatigué. Voilà votre appartement ; demain nous causerons.

Ce que le pirate, dans son style fleuri, appelait un appartement, se composait d'un hangar ouvert à tous vents; mais ce n'était pas le moment de raisonner, et après que les voyageurs eurent fait l'inventaire du mobilier, qui consistait en bottes de pailles, ils prirent le parti de s'endormir.

Au matin, un palicare les vint tirer par le bras.

— Le maître vous attend, leur dit-il dans cette merveilleuse langue franque qu'on n'apprend jamais et qu'on sait toujours.

Gaëtan et Léopold le suivirent. Ils traversèrent deux galeries couvertes qui longeaient un jardin où les lauriers-roses, les jasmins et les orangers croissaient dans un désordre tout oriental, et pénétrèrent dans un kiosque où, mollement étendu sur des coussins de soie, le pirate fumait, en contemplant la mer d'un œil serein.

— J'ai à vous parler, seigneurs Français, dit le pirate après leur avoir fait signe de s'asseoir.

— Nous vous écoutons, seigneur Grec, répondirent à la fois Gaëtan et Léopold.

— Je ne suis pas Grec, je suis Marseillais.

— C'est la même chose : ne reniez pas Phocée.

— C'est vrai ; mais nous allons causer de nos petites affaires. Pour vous mettre au courant de la position, il convient d'abord que je vous raconte mon histoire en quelques mots.

Le pirate alluma sa pipe et commença en ces termes :

— Je suis né à Marseille, de parents riches mais honnêtes. Le collége royal me compta au nombre de ses élèves, et, comme tous les élèves, j'étais cité pour mon application ; cette application consistait à étudier un peu de latin et à ne pas apprendre le grec, qui est devenu ma langue maternelle. J'avais dix-neuf ans, et je venais d'être reçu bachelier ès-lettres par une boule blanche et trois rouges contre une noire, lorsqu'une fausse spéculation ruina ma famille. Un caissier qui était pauvre, mais voleur, emporta ce qui restait. Ma mère ne put supporter ce désastre et mourut. Mon père entra comme expéditionnaire à la douane ; la haute protection d'un député qu'il avait fait nommer trois fois lui mérita cette preuve de confiance de l'administration supérieure. Quant à moi, je m'embarquai sur un brick qui faisait les échelles du Levant, avec une méchante pacotille qui valait bien cent écus, et que je comptais vendre trois mille francs. Un juif de Beyrout m'en offrit cinquante, et partit en oubliant de me payer. Je restai sans le sou ; mais un Marseillais ne se décourage pas pour si peu. Un patron turc me conduisit de Beyrout à Alexandrie par charité ; j'ai toujours, depuis lors, conservé beaucoup d'affection aux gens de cette nation : je les pille, mais ne les tue pas. Quelques petites spéculations me rapportèrent un peu d'argent et j'achetai trois cachemires à un juif. Je les emportai roulés autour de mon corps, et laissai au juif une lettre où je lui promettais un payement intégral lorsque j'aurais fait fortune. En ce temps-là, j'avais encore des préjugés.

— Et vous l'avez payé ?

— Non, je ne me suis point encore assez enrichi. Un pa-

tron maltais, qui partait avec sa tartane pour Palerme, consentit à me recevoir à son bord ; je lui cédai un de mes cachemires pour prix du passage. De Palerme je retournai à Smyrne ; de Smyrne j'allai à Constantinople ; de Constantinople j'allai partout, battant la Méditerranée en tous sens. J'aimais l'Orient comme un poëte, et j'aurais méprisé la fortune si elle avait dû me venir d'ailleurs. Mon père qui, grâce à la protection dont le député l'entourait, continuait à être expéditionnaire, trépassa sur ces entrefaites. J'avais alors vingt-sept à vingt-huit ans : c'est un âge où l'homme prend un état.

« Un soir, en parcourant Naxos, je vis cette maison ; elle me plut, et comme elle menaçait ruine, je l'achetai pour un millier de piastres. Plus tard, passant à Candie, j'aperçus une dame turque qui se promenait sur le rivage ; elle me laissa voir son visage, une grenade ornée de deux diamants ! et son col, un lys blanc. Ses pieds étaient comme des ailes et sa taille semblable au lotus. Je l'enlevai et la conduisis dans ma villa de Naxos. J'étais heureux. Je réalisai mes capitaux et résolus de vivre et de mourir pour Fatiza. Mais Fatiza aimait les cachemires comme une parisienne, et les pierreries comme une Espagnole ; et puis l'amour, ce miel si doux au printemps, semble fade aux lèvres que l'automne ride. Je marchais au tombeau par la route de l'ennui. Un jour, un de mes amis me proposa de faire une course jusqu'à Négrepont. J'acceptai.

« En route, nous rencontrâmes par hasard un brick napolitain. Je ne sais qu'elle circonstance nous conduisit sur le pont. Deux matelots se prirent de querelle ; on se battit et le navire nous resta. Le soir, je ne m'ennuyais

plus. J'avais si souvent navigué dans l'Archipel, que je me proposai d'utiliser mes connaissances locales et nautiques pour mon propre compte. Je fis l'acquisition d'un caïque, et quand la récolte était mauvaise, quand Fatiza avait fantaisie d'une perle, ou lorsque l'ennui s'abattait sur mon toit, je partais avec quelques amis et je revenais heureux. Hier, Fatiza voulait un collier de rubis, et voilà pourquoi j'ai rencontré la polacre.

— C'est donc un rubis qui l'a noyée !

— Le bonheur habite mon foyer, et j'attends sans peur qu'il plaise à Atropos de couper le fil de mes jours. Lorsque de Marseillais que j'étais, je passai Grec, je changeai de nom, je m'appelais alors Jérôme-Antoine Bourdin, fils de la maison Jacques Bourdin et Cᵉ. Je m'appelle aujourd'hui Anaxagore Mavoro. C'est un pseudonyme commercial et philhellène.

Le pirate marseillais s'interrompit pour avaler un sorbet. Léopold en profita pour lui demander si, dans le cours de son odyssée, il avait rencontré l'expérience.

— L'expérience ! dit Anaxagore, je l'ai toujours évitée avec le plus grand soin.

— Alors, dit Gaëtan, c'est que vous l'aurez aperçue un jour sans vous en douter.

— Maintenant, reprit le pirate, que je vous ai parlé de mes affaires, parlons un peu des vôtres. Vous êtes captifs.

— Captifs ! s'écria Léopold.

— J'en suis très-contrarié, mais il le fallait ! continua Anaxagore ; je vous aurais rendus à la liberté au premier jour, si deux ou trois bricks de guerre anglais et français ne s'étaient pas avisés de montrer leur proue dans

les eaux de Naxos. Si mon caïque était assez hardi pour se hasarder en pleine mer, quelque chaloupe le voudrait visiter, et votre présence à mon bord confirmerait peut-être les soupçons qui commencent à s'élever sur l'orthodoxie de mon commerce ; vous ne pouvez pas non plus descendre à la ville ; on se demanderait d'où vous venez, et il ne me plaît pas qu'on le sache. Lorsque les croiseurs, qui arrivent toujours trop tard, comme les gendarmes de mon pays, auront pris le large, je vous conduirai à Athènes, où vous serez rendus à la liberté sans rançon.

— Et d'ici-là ?

— Vous resterez en captivité ; la prudence l'ordonne ; vous allez, pour plus de précaution, vous habiller en Grecs. Vos costumes sont prêts ; le haïk blanc en laine, avec les culottes de même et une ceinture pareille.

— Tout blanc ? s'écria Léopold.

— Blanc sur blanc, dit Anaxagore, c'est plus frais. Pour utiliser votre temps, que l'oisiveté pourrait vous faire mal employer, vous vous livrerez à divers travaux ; vous aurez soin du potager et des jardins ; vous arroserez mes fleurs et vous mènerez mes brebis à l'abreuvoir. Allez, maintenant.

Gaëtan et Léopold étaient à la porte lorsque le Marseillais les rappela.

— Un mot encore, s'il vous plaît. Ne vous égarez pas et ne commettez point d'indiscrétion. Une promenade vers la côte, une parole imprudente, me forceraient à vous envoyer une balle dans la tête, et ce serait désagréable entre compatriotes.

Le soir, au coucher du soleil, on pouvait voir Gaëtan et Léopold, armés chacun d'un arrosoir, aller et venir le long des plates-bandes du seigneur Anaxagore.

— Eh bien ! que dis-tu de l'aventure ? demanda Gaëtan à Léopold.

— Je dis qu'il y a trop de Marseillais. On en trouve partout. Tous les Parisiens de ma connaissance sont Marseillais.

Comme ils parlaient, un bouquet tomba aux pieds de Gaëtan ; Gaëtan le ramassa ; une petite main blanche agita un mouchoir de soie entre les rainures d'une jalousie et disparut. Les fleurs du bouquet étaient rouges, blanches et bleues.

— C'est un symbole tricolore, dit Léopold ; on a reconnu que nous étions Français.

— Parle au singulier, reprit Gaëtan, le bouquet est pour moi.

En un tour de main il eut fait un autre bouquet de fleurs bleues, blanches et rouges; et le jeta fort adroitement par les ouvertures de la jalousie qu'une main invisible élargissait.

— Maintenant dissimulons, dit-il à Léopold, et ils s'éloignèrent.

Les brises du soir passaient dans les arbres odorants ; la mer frémissante caressait le rivage, et Phœbé, l'amoureuse Phœbé, éclairait doucement les collines où ses flammes timides semblaient encore appeler Endymion, lorsque Gaëtan sortit, une guzla à la main.

A sa tunique blanche, on l'eût pris pour un jeune Athénien cherchant une nymphe aimée ; ses pieds n'arra-

chaient aucun murmure aux dalles sonores, et sa marche était si légère que les palicares endormis ne l'entendirent pas glisser à leurs côtés.

Un chien dressa sa tête et bâilla. Gaëtan lui jeta une galette de maïs ; l'animal fidèle la prit du bout des dents, et, la trouvant bonne, la croqua avec un frétillement d'oreilles et de queue, qui semblait dire au captif : Allez où vous voudrez, vos affaires ne me regardent pas.

Gaëtan franchit le mur qui séparait la cour des jardins. Il s'enfonça sous les massifs d'arbres, et ne s'arrêta plus qu'auprès de la fenêtre fortunée où la main divine lui était apparue. Était-ce un songe? Il lui sembla que la jalousie tremblait, et qu'une ombre passait entre les planchettes agitées. Il prit sa guzla ; les cordes palpitèrent sous ses doigts, et une plaintive mélodie s'envola sur l'aile sombre de la nuit.

Bientôt, et ce n'était pas un rêve, la jalousie se leva, une petite main parut, puis un bras rond et poli, puis une douce tête d'enfant souriant et joyeux ; deux yeux larges et pleins de lumière, deux prunelles où flamboyaient toutes les clartés de l'Orient, cherchèrent un instant dans l'ombre, inquiètes et ravies. Gaëtan quitta l'asile embaumé où frémissait encore le chant de la guzla ; l'enfant tressaillit d'aise ; sa petite main chercha sur son cœur, et un mouchoir de soie tiède et parfumé vint tomber aux pieds de Gaëtan.

L'ivresse entrait dans son cœur ; il se baissait, lorsqu'un cri terrible, un cri d'angoisse arraché par l'épouvante, fendit l'air. Il se releva d'un bond, mit le mouchoir sur sa poitrine, la main à son couteau ; mais la jalousie était

retombée; le silence était partout. Gaëtan prêta l'oreille, la tête penchée, retenant son haleine: aucun bruit ne venait plus de la fenêtre; les planchettes vertes de la jalousie pendaient immobiles: la lune se jouait sur les fleurs baignées de rosée, et la brise, en passant, ravissait d'harmonieux soupirs à la guzla couchée dans l'herbe.

Gaëtan entendait son cœur battre dans sa poitrine. Ce cri, qui remplissait ses oreilles et retentissait encore dans son âme, n'était-ce pas l'enfant qui l'avait jeté? Quel drame sombre s'était donc joué dans la chambre d'où lui étaient venus des fleurs et des sourires? Gaëtan attendit; les heures s'écoulèrent sans rien apporter à son esprit que les souvenirs mystérieux des terribles mœurs de l'Orient; puis, enfin, les premières lueurs de l'aube teignirent l'horizon rose, et Gaëtan reprit le chemin de la galerie, pâle, inquiet, en proie à une vague terreur.

Bientôt après, il entra dans le kiosque où la collation du matin était préparée; Anaxagore fumait, puisant le bonheur à pleine poitrine par le tuyau de sa pipe. Gaëtan s'assit et perdit, en voyant tant de sérénité, l'espérance de pénétrer le mystère de la nuit.

Comme le déjeuner touchait à sa fin, Anaxagore fit signe à Gaëtan de s'approcher.

— Mon ami, lui dit-il, vous allez partir.

— Partir?

— Je vous envoie de l'autre côté de la montagne, chez mon lieutenant, Georges Pekoli, où vous serez à merveille. Un changement d'air est indispensable à votre santé.

— Mais je me porte fort bien.

— Vous êtes plus malade que vous ne croyez. Le serein est mortel dans ce climat ; si, dans le jour, on court le risque d'attraper des coups de soleil, la nuit on est exposé à recevoir des coups de poignard ; et vous jugerez comme moi que c'est encore plus malsain. Il ne faudra pas non plus vous promener trop souvent la nuit chez mon ami Pekoli ; il n'aime pas la musique, et le bruit de la guzla lui agace les nerfs.

— Ah ! ah !

— Je vois que vous me comprenez. Préparez-vous à partir dans une heure. Votre ami reste avec moi.

Gaëtan ne pouvait rien objecter à une proposition qui avait pour auxiliaire des pistolets et des yatagans. Mais une chose le tourmentait ; le pirate accomplissait ses desseins avec un si merveilleux sang-froid, qu'une pareille philosophie autorisait tous les soupçons. Gaëtan ne put résister plus longtemps à son impatience. Il se pencha vers Anaxagore.

— Mais *elle,* qu'est-elle devenue ? dit-il.

— Je vous ferai observer, mon ami, que je n'ai pas de compte à vous rendre.

— Cependant puisque c'est moi qui l'ai perdue.....

— Là ! là ! ne vous désespérez pas si fort ! Quoique peut-être au fond vous ne seriez pas trop contrarié d'être le héros d'un drame bien noir, je vous rapellerai que je ne suis ni Turc ni Grec : je suis tout simplement Marseillais. Il n'y a personne de tué, mais il y a quelqu'un d'enfermé. J'ai troqué mon poignard contre un cadenas ; c'est moins poétique, mais c'est aussi sûr. Êtes-vous satisfait ?

La position obligeait Gaëtan à l'être.

— Bien. Alors retirez-vous en paix ; seulement, et c'est un conseil d'ami que je vous donne, souvenez-vous que mon lieutenant Pekoli est palicare de naissance.

Après ce charitable conseil, Anaxagore prit sa pipe et sortit. Un jeune esclave vint avertir Gaëtan que tout était prêt pour le départ.

Les deux amis se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Pourquoi as-tu voulu m'accompagner, frère ? disait Gaëtan ; je t'entraîne avec moi au fond de l'abîme !

— Bah ! chaque jour apporte son épi à ma gerbe d'expérience. Ce voyage me brouillera avec les dévouements à venir.

— Quand nous reverrons-nous ?

— Bientôt.

— Où ?

— Quelque part sans doute, mais certainement à Paris.

— Qu'allons-nous devenir tous deux séparés ?

— Nous conspirerons. C'est dans notre emploi. Prudence et discrétion.

Mais on a beau être Français et captif, on ne saurait conspirer toujours. Gaëtan et Léopold, séparés par une demi-lieue et une douzaine de carabines, ne tardèrent pas à s'ennuyer. Quand un homme s'ennuie, il est capable de tout ; c'est pourquoi ils se procurèrent des plumes, de l'encre et du papier, et rédigèrent le journal de leur captivité. Un berger qu'ils avaient corrompu par l'offrande de quelques paras leur tint lieu de petite poste.

Nous allons transcrire les méditations qu'ils s'envoyaient quotidiennement.

VII

UNE ORIENTALE.

JOURNAL DE GAETAN.

« Suis-je assez misérable ! Comme le pacha de l'orientale, j'ai tout perdu, tout, ma bourse, mon ami, ma maîtresse ; il ne me reste rien que le souvenir, cet impitoyable fossoyeur qui creuse le cœur comme un tombeau.

« Hier, j'ai arrosé des pieds d'œillets ; aujourd'hui, je dépoterai des géraniums. Si mes amis du boulevard de Gand me voyaient, comme ils riraient ! En France on rit

de tout, même du malheur. Il a plu ce matin : le ciel avait un crêpe de nuage à son horizon : le ciel me comprend.

« O miss Harriett ! et vous Olga, Wilhelmine, Antonina, Rosalinda, blondes fiancées de mes rêves, qu'êtes-vous devenues ? Vous souvient-il de l'exilé que vous avez aimé ? Penchées à vos balcons, à l'heure où Vénus luit, permettez-vous à l'ange des rêveries d'emporter votre âme jusqu'à la terre où je suis ? Toi, Rosalinda, surtout, toi si belle et si ardente, toi qui naquis d'un rayon de l'amour divin, esprit céleste dans un corps rayonnant, toi dont le nom chante au fond de mon cœur, me gardes-tu toujours présent et vivant dans ton souvenir ? O folie amère ! Miss Harriett galope, Olga valse, Wilhelmine brode, Rosalinda oublie.

« Anaxagore m'avait donc entendu ! La terreur de l'enfant n'était que de la surprise ! Tomber de toute la hauteur d'un meurtre au niveau d'un tour de clef ! La poésie s'en va.

« Était-ce sa femme, sa fille ou sa maîtresse ? Quel nom porte-t-elle entre ses compagnes ? Je n'ai pas même la consolation de pouvoir rimer un acrostiche en mémoire d'elle. Mon ignorance lui vole l'immortalité. Était-elle blonde ? Grand Dieu ! si la nuit m'avait fait commettre un sacrilége ! si j'avais sacrifié au brun !

« Je n'aurais jamais supposé que tant d'ennui pût se cacher dans le calice des fleurs. Les pétales m'irritent les nerfs, les corolles me donnent des palpitations, les étamines me font venir la chaire de poule. On m'a livré vivant à un plan de dahlias. Des dahlias dans les cyclades ! La mythologie n'est qu'un nom.

« D'homme que j'étais, je suis devenu arrosoir. La métempsychose est une vérité.

« L'habitation du seigneur Pekoli n'est pas mal ; elle a des contrevents verts sur des murailles blanches comme la maison de Jean-Jacques à Ermenonville. Ce pirate a certainement lu *les Confessions.* Ce palicare serait-il Marseillais?

« Ce qui me plaît dans le seigneur Pekoli, auquel le philosophe Anaxagore m'a donné, c'est qu'il est toujours le lendemain tel qu'il était la veille. Chaque jour il s'exerce à la carabine. Hier, il a tué un goëland au vol. Sa ceinture est garnie de quatre ou cinq pistolets et d'une demi-douzaine de sabres ; les pistolets sont amorcés et les sabres jouent parfaitement dans leurs gaînes. Pekoli est un homme d'ordre.

« Hélas ! j'engraisse. Je touche aux frontières de l'abrutissement. La douleur ne tue plus.

« L'amour est comme la robe de Déjanire ; il brûle les cœurs qui se confient à lui. Après m'être heurté contre des vices, je me brise contre un sentiment. Je suis tombé du Charybde de la colère au Scylla de la jalousie. L'une attente à ma vie, l'autre vole ma liberté. Et puis il se trouvera encore des poëtes pour appeler Cupidon un enfant malin ! Dérision ! Amère dérision ! comme on disait au bon temps du mélodrame.

« Je n'ai, depuis trois jours, aucune nouvelle de ta conspiration, ô Léopold ! Malheureux ! tu es peut-être pris, jugé, condamné et exécuté. Quel article pour un journal de Paris !

« Est-ce dimanche aujourd'hui? Je dois le croire. Les

palicares se reposent, et Pekoli a pris sa carabine à ciselures d'argent. Ne pas savoir seulement le nom et le numéro du jour qu'on respire ! Quelle décadence !

« Mes dahlias croissent et multiplient ; leur nombre augmente mon ennui. Comment donc les Hollandais font-ils pour vivre ? Il est vrai que leurs dahlias sont des tulipes.

« Il n'y a pas de pendules chez le seigneur Pekoli. Après tout, que m'importe ? Il est toujours l'heure d'arroser.

« J'arrose, j'ai arrosé, j'arroserai. Ma vie est une conjugaison. Bientôt on dira : il a arrosé ! »

JOURNAL DE LÉOPOLD.

« Je te l'avais toujours dit, Gaëtan : au dix-neuvième siècle l'amour est un anachronisme. Les bonnes fortunes nous ont perdus. Et on appelle cela des bonnes fortunes ! ! O Gaëtan, entends ma voix : que ton Pylade soit ton Mentor ! et que Dieu te préserve de Calypso !

« Demain je conspirerai. Donnons aujourd'hui à ma douleur.

« Le soleil de la conspiration s'est levé. J'ai vu passer deux cigognes à ma gauche. Est-ce un présage ? S'il y avait une bohémienne, elle me servirait d'augure. Commençons d'abord par dissimuler, et que ma main droite ne sache jamais ce que trame ma main gauche.

« Anaxagore fume, boit et dort. Quand il a fini il recommence. Fatiza n'a donc fantaisie d'aucun collier ? C'est bien heureux pour les polacres qui passent autour de Naxos.

« Anaxagore me fait appeler. Je ne sais pourtant pas jouer de la guzla, cet instrument dont l'amour est professeur ! Allons et faisons voir à ce Marseillais ce que peut le courage d'un Parisien.

« Je reviens de la conférence. Qu'ai-je entendu ? Anaxagore m'a nommé premier ténor extraordinaire de sa musique privée. Et moi aussi j'ai donc un *ut* de poitrine !

« Je suis entré en fonctions ce matin. J'ai dû chanter une heure et quart sous les jalousies vertes du kiosque. Le mystère m'est expliqué. Quelque femme m'aura entendu tandis que l'ennui me faisait gazouiller des roulades. Est-ce que l'aurore d'une seconde aventure luirait pour moi ?

« Je l'ai vue. *Elle* m'aime.

« Oui, elle m'aime. O Fatiza ! que t'ai-je fait ? C'est hier qu'elle me l'a dit dans cette abominable langue franque, qui est un infinitif infini. Nous étions seuls dans l'appartement le plus reculé du kiosque, le *private room* comme disent les Anglais. Je chantais la romance des *Huguenots*. Tout à coup elle a jeté à mes pieds une branche de jasmin. En Grèce, le jasmin est l'arbuste de la déclaration ; cette branche était un billet doux en fleurs. J'ai feint de ne pas comprendre. Alors elle a levé son voile ; je voulais fuir ; mais je n'avais pas de manteau à laisser à cette Putiphar, et puis elle m'a fait entendre que si Anaxagore me trouvait fuyant il concevrait des soupçons et me tuerait net. La peur m'a enchaîné. Que le bonheur rend quelquefois malheureux ! Je crois qu'en me quittant elle m'a dit : A demain.

« Elle me l'avait dit. Moins ému que la veille, j'ai osé

regarder mon bonheur face à face. Fatiza a vécu bien des lunes; à vue de rides, elle doit compter trente-trois printemps, des printemps turcs! Fatiza a mangé trop de couscoussou. Le divan qui la porte est un Atlas. O Cupidon! de quelle flèche t'es-tu donc servi pour arriver jusqu'à ce cœur cuirassé d'embonpoint? Elle a improvisé je ne sais quelle fable pour engager le seigneur Anaxagore à me conduire en sa présence. Je révélerai cette affreux mystère au pirate.

« Il le connaît, et ce n'est pas moi qui le lui ai révélé! Ce matin, il m'a invité à manger, d'un air railleur, en me faisant observer que mes travaux et mes études devaient aiguiser mon appétit. Il ne veut même pas me laisser l'illusion de la perfidie. Quel raffinement de cruauté! Il y a des heures où j'ai une envie féroce de tordre le cou à Fatiza... Hélas! elle n'a pas de cou!

« Mon odalisque n'est pas une femme, c'est un colosse, une tour!

« Fatiza m'écrase du poids de son amour. Oh! que c'est une lourde chose qu'une passion turque! Comme j'étais triste ce matin, elle m'a demandé ce que je désirais. — La liberté, lui ai-je dit. — Tu l'auras, m'a-t-elle répondu. Je l'ai pressée de questions : elle s'est renfermée dans un sombre silence.

« J'ai peur de comprendre ce qu'elle médite. Je l'ai surprise piquant avec la pointe de son poignard l'ébène lustré de ses coffres. Elle m'a rappelé Bocage dans *Antony*. Je tremble pour Anaxagore.

« Non. Anaxagore ne mourra pas. Je lui révélerai l'horrible machination qui se trame contre lui et il pren-

6

dra ma tête, s'il veut. Un meurtre commis pour moi par Fatiza ne serait pas odieux, il serait ridicule.

« Décidément Fatiza y tient. Elle m'a dit en me montrant l'horizon où le soleil se noyait dans un abîme de nuées sanglantes : demain éclairera le jour de la liberté, Il est temps que je parle. J'ai mangé le pain et le sel d'Anaxagore et... »

Un coup de fusil interrompit le journal de Léopold. Il courut à la fenêtre ; trois ou quatre coups suivirent cette première détonation, et il vit, entre les têtes pâles des oliviers, monter, comme des flocons de ouate, de légers nuages de fumée blanche. Un palicare passa sous la porte, haletant ; sa robe était tigrée de sang ; il voulut parler, chancela et tomba lourdement sur le pavé : il était mort.

Anaxagore parut dans la chambre de Léopold. Il tenait deux fusils à la main.

— Le pacha de Naxos veut me rendre visite, dit-il ; ne viendrez-vous pas le recevoir avec moi ?

Léopold prit un des fusils et suivit Anaxagore.

Un tumulte effroyable remplissait la cour. Les palicares couraient aux armes ; des têtes pâles, des visages de femmes et d'enfants venaient se coller aux rainures des jalousies, puis disparaissaient. Anaxagore disposait ses hommes le long des murs et des terrasses avec une activité silencieuse.

Tout autour de la maison les soldats turcs du pacha rampaient comme des panthères, se faisant un bouclier des troncs d'arbre et des plis du terrain.

Anaxagore mit la tête à une meurtrière. Une balle emporta le fez rouge qui coiffait son front.

— Le maladroit ! dit-il. Il abaissa sa carabine ; un éclair jaillit de la meurtrière, et un Albanais roula sur l'herbe.

Ce fut le signal de la défense. Une ligne de flamme couronna les murs et des hurlements de rage s'élevèrent de la colline que les messagers de mort sillonnaient.

L'odeur de la poudre monta à la tête de Léopold, et le combat n'était pas commencé depuis cinq minutes, que déjà, embusqué à l'un des angles du jardin où la fusillade était la plus vive, il mordait à même les cartouches et rendait balle pour balle aux assaillants.

Un petit pâtre grec se battait à côté de Léopold ; c'était un enfant de quinze à seize ans, bronzé par le hâle et beau comme Narcisse. Les balles faisaient éclater la pierre autour de lui ; ses coups n'étaient ni moins sûrs ni moins pressés.

— Bien, camarade, bien ! disait Léopold, en voyant cet enfant abattre des hommes.

L'enfant souriait et crachait sur les balles qui rebondissaient à ses côtés.

Tout-à-coup Léopold le vit pâlir et porter à sa poitrine une main qu'il retira pleine de sang.

— Qu'as-tu ? lui dit-il.

— Prête-moi ta carabine, répondit froidement l'enfant ; une balle a brisé la mienne, et j'ai encore un homme à tuer.

Léopold lui passa sa carabine ; le petit pâtre la prit, appuya le canon sur le mur, visa lentement et tira ; un Albanais sortit du milieu d'une haie en bondissant, trébucha, fit un effort pour se lever et retomba.

— Merci, dit l'enfant avec un doux sourire, et il quitta l'embuscade.



Léopold déchirait une cartouche, lorsqu'il vit le pâtre agenouillé, les mains jointes.

— Que fais-tu là? lui dit-il.

— Je me confesse à Dieu, répondit l'enfant.

Léopold s'élança vers lui. Le pauvre petit pâtre était accroupi, balbutiant une prière; Léopold le prit dans ses bras; l'enfant se laissa faire; sa chemise était toute zébrée de sang; il pencha sa tête alourdie sur l'épaule du Français; un frisson agita tout son corps, et un dernier soupir passa sur ses lèvres glacées. Deux balles avaient troué sa poitrine.

Anaxagore vint à passer par là.

— Encore un de tué! dit-il, tandis que Léopold couchait pieusement le corps du petit pâtre sous un oranger.

— Un enfant mort comme un Spartiate! dit Léopold.

Un hurlement terrible les interrompit. Comme une troupe de chacals, les Albanais venaient de s'élancer sur l'habitation dégarnie de la moitié de ses défenseurs.

— Adieu, frère, nous sommes perdus! dit le Marseillais, en serrant la main de Léopold. Puis, tirant son cangiar, il cria d'une voix tonnante: Aux murs! mes enfants! et le premier il se jeta en avant.

Ce fut alors une horrible mêlée. Les Palicares et les Albanais combattaient corps à corps.

Cependant le bruit de la fusillade était parvenu jusqu'à l'habitation du seigneur Pekoli. Les premières détonations ne lui avaient pas fait perdre une aspiration de fumée.

— Mon ami s'exerce à la cible, dit-il à Gaëtan.

Mais quand les coups, d'abord rares, se multiplièrent à ce point qu'un tonnerre continu semblait rouler sur la

colline, il laissa sa pipe, sauta sur sa carabine, et faisant signe à quelques serviteurs de le suivre, il s'élança hors du kiosque avec une sauvage agilité.

Gaëtan jeta son arrosoir, prit un fusil à tout hasard et courut sur les traces de Pekoli. Lorsqu'ils arrivèrent à l'habitation d'Anaxagore, les Albanais avaient déjà pénétré dans l'intérieur des cours.

Le seigneur Pekoli envoya sa balle dans la tête du premier Turc qu'il trouva au bout de sa carabine et se précipita bravement dans la mêlée avec les siens. Gaëtan, qui ne pouvait pardonner son exil au Marseillais, ne prit point une décision aussi rapide. Il attendit pour se prononcer que les événements se fussent éclaircis.

— Je maintiens dans son intégrité le principe de la non-intervention, murmura-t-il.

Tandis qu'il rôdait çà et là en appelant Léopold à haute voix, Gaëtan vit apparaître à la fenêtre d'un pavillon une femme échevelée qui lui tendait les bras. Un Albanais la prit par la taille et l'emporta ; comme une auréole d'or, la chevelure de la jeune femme ondoya dans la pénombre de la chambre ; Gaëtan oublia soudain ses principes et se précipita dans la cour, trouant la masse des combattants comme un boulet ; en deux bonds il gagna le pavillon ; l'Albanais venait à lui portant sa proie. Gaëtan lui sauta à la gorge, laissant dans la poitrine du ravisseur son couteau tout entier. L'Albanais ouvrit les bras ; Gaëtan allait s'emparer de la jeune femme évanouie quand un choc violent le fit chanceler ; ses yeux se fermèrent, et il tomba.

Lorsque Gaëtan revint à lui, il était couché sur un peu

de paille, dans un lieu humide et sombre. Son premier regard rencontraLéo pold.

— Où suis-je? lui dit-il.

— En prison.

— En prison! s'écria Gaëtan en faisant un effort pour se relever; mais le mouvement lui fit éprouver une si violente douleur, qu'il retomba épuisé.

— Oui, mon ami, dans une prison qui est un cachot. Nous avons, comme tu peux t'en assurer, des chaînes aux pieds, aux mains et au cou.

— Mais qu'avons-nous donc fait? dit Gaëtan, qui, tandis que Léopold parlait, regardait tour à tour ses pieds, ses mains et son cou, où s'entortillaient les anneaux de longues chaînes scellées au mur.

— Je souffre horriblement d'une abominable migraine, reprit-il.

— Ta migraine est une blessure; mais puisque tu ne te souviens de rien, écoute-moi: Lorsque vous êtes arrivés à l'habitation d'Anaxagore, le seigneur Pekoli et toi, on ne s'y battait plus que pour faire payer sa vie le plus chèrement possible. Déjà tu avais vaillamment poignardé le ravisseur de Laouli...

— Laouli?

— C'était le nom de la jeune fille au bouquet, lorsqu'un grand Albanais qui pillait par là leva sa hache sur ta tête; je m'attendais à voir ton crâne éclater comme une grenade. Le coup, apparemment, était mal dirigé, car le tranchant de l'arme glissa sur ton front. Cependant j'ai laissé la lame de mon sabre dans le corps de l'Albanais, si bien que, lorsqu'un officier arriva, deux ou trois hom-

mes étaient morts pour une femme qui vivait. Je n'avais plus qu'un tronçon d'arme à la main, je le jetai aux pieds du capitaine, et le soir même nous couchions dans un domicile que le pacha de Naxos avait mit poliment à notre disposition. L'attaque de l'habitation d'Anaxagore, le combat, notre capture, tout ce sang répandu me semblaient un effet sans cause. Pour dégager l'x de ce problème, je questionnai mes gardes, et voici ce qu'ils m'apprirent. Depuis quelque temps déjà, les consuls chrétiens avaient fait de vives remontrances au pacha sur les mœurs de ses administrés, qui se livraient à un commerce prohibé. Le pacha répondait gravement qu'il aviserait. Les consuls, voyant qu'il n'avisait pas, mandèrent quelques navires de guerre pour appuyer leurs réclamations. Or, précisément en ce temps-là, une tartane sicilienne, qu'un coup de vent avait poussée au mouillage de Naxos, ébruita l'aventure de la polacre.

— Comment la savait-elle?

— Ah! voilà! Il paraît qu'au moment où les pirates opéraient si consciencieusement cet honnête transbordement de marchandises qui a précédé l'inhumation de la polacre en pleine eau, la tartane flânait à l'horizon. Ce qu'elle vit détermina dans son équipage un si puissant amour pour la locomotion, qu'elle hissa tout ce qu'elle pouvait porter de voiles, et ne se tint pour tranquille qu'après avoir mis une douzaine de lieues entre sa quille et nous. Le jour où une bourrasque la conduisit à Naxos, elle aperçut sur la côte le mistick d'Anaxagore qu'on gréait. La frayeur a bonne mémoire, et la tartane fila tout doucement jusque sous les flancs d'une frégate française.

Le Sicilien conta tout au capitaine français, qui sur-le-champ se fit conduire au palais du gouverneur. Le pacha prit alors la résolution dont tu connais les résultats.

— Tu ne m'as pas dit ce que sont devenus le seigneur Anaxagore et son lieutenant Pekoli?

— Ils sont morts probablement.

— Et Laouli ?

— De favorite grecque, elle est devenue favorite turque. On n'a pris en tout que sept ou huit Palicares criblés de blessures. Les pauvres diables ont été jugés.

— Et condamnés ?

— Oui.

— Et exécutés?

— Non, la fête est pour ce soir.

— Quand nous délivrera-t-on?

— Ce soir aussi.

— Et où irons-nous?

— Nous irons nous faire décapiter sur le môle, à cent pas d'ici.

— Que dis-tu?

— C'est un honneur que le pacha a bien voulu nous accorder en notre qualité de Francs. Il faut lui en avoir de la reconnaissance. Le pacha nous a interrogés hier. Dans ma plaidoirie, j'ai voulu évoquer les circonstances atténuantes de notre captivité ; malheureusement ces circonstances ne sont pas connues en Orient ; le pacha m'a interrompu, a dit quelques mots en turc tout bas, s'est gratté la plante des pieds et m'a congédié avec un geste dont j'ai demandé l'explication à mon gardien. Il m'a appris que ce geste signifiait, en pantomime orientale, que

nous serions décapités. Sans la circonstance atténuante, nous aurions peut-être été pendus.

Le geôlier vint sur ces entrefaites avertir les deux captifs que le cortége allait se mettre en marche.

Gaëtan et Léopold se levèrent. L'unique rue de la capitale de l'île était pleine d'une foule avide du spectacle que lui préparait la justice du pacha. « Soyons fermes, disait Léopold à Gaëtan, nous portons l'honneur de l'Occident.

Lorsqu'ils arrivèrent sur le môle, ils virent un hercule ottoman debout, la poitrine et les bras nus. Il passait le doigt sur la lame affilée d'un large cimeterre. C'était le bourreau.

Quatre ou cinq potences allongeaient leurs bras au-dessus de sa tête.

Sur une estrade, qu'une tente aux plis soyeux protégeait contre les rayons du soleil couchant, le pacha fumait; les consuls et les capitaines des vaisseaux de guerre se tenaient à ses côtés; des eunuques noirs agitaient des éventails de queues de paon ; de jeunes icoglans passaient des sorbets et des pipes.

Le cortége s'arrêta, et les condamnés pénétrèrent dans l'enceinte qui leur était réservée.

Le bourreau s'avança vers Gaëtan et Léopold, et arracha le vêtement qui couvrait leurs épaules.

— *Morituri te salutant!* s'écria Léopold en étendant le bras vers le pacha, qui avalait un sorbet.

Mais cette exclamation latine avait été saisie au vol par le consul français. Il se leva et courut vers le pacha.

Le pacha se tourna vers son trucheman pour avoir l'explication de ce que disait le Franc.

Le capitaine de la frégate, ayant compris qu'il s'agissait de deux de ses compatriotes qu'on allait décapiter, accourut et mêla sa parole à l'éloquence du consul. Le trucheman, ayant deux traductions à faire à la fois, prit le parti de n'en faire aucune.

Le pacha, qui ne voulait pas perdre son exécution, fit un signe de la main.

Le bourreau appuya la sienne sur l'épaule de Gaëtan.

Le consul sauta à bas de l'estrade.

L'émotion du pacha fut telle, qu'il tira de ses lèvres le tuyau d'ambre de sa pipe. Le capitaine de la frégate française intervint et signifia brusquement au pacha que si les deux condamnés ne lui étaient pas livrés sur l'heure il bombarderait sa capitale.

—Prenez-les, lui dit le pacha.

Mais déjà Gaëtan et Léopold étaient entre les bras du consul, la vue d'un costume brodé ayant inspiré une crainte salutaire au bourreau.

On pendit les Palicares, le pacha rentra dans son palais et la foule s'écoula dans l'état de mauvaise humeur d'un parterre à qui on a volé la pièce en vogue pour lui servir un spectacle usé.

Gaëtan et Léopold, rendus à la liberté, faisaient le soir même voile pour Cadix, à bord de la frégate française.

— J'abandonne l'Orient aux questions politiques, dit Gaëtan en saluant Naxos; il y a trop de grilles et de poignards entre l'espérance et le souvenir.

VIII

OLLA PODRIDA.

— Vois donc où nous a conduits le coup d'épée que tu as donné au comte Ascanio ! en Espagne en passant par l'Archipel, disait Gaëtan à Léopold, tandis que la frégate se balançait sur les flots bleus.

— Plus malheureux qu'Ulysse, nous cherchons une Ithaque mystérieuse qui s'efface quand nous croyons la toucher. Peut-être aurions-nous prudemment fait de jeter l'ancre au premier port.

— Peut-être, en effet ; tu sais ce que nous avons perdu, mais sais-tu ce que nous allons gagner ?

— Imprudent ! ignores-tu ce qu'a dit un poëte persan, qui doit être Saadi : *Les repentirs sont les relais de la vie*. Plus on marche, plus on laisse de regrets derrière soi.

Quand la frégate aborda au port de Cadix, le carnaval secouait ses grelots sur l'Espagne; Cadix dansait le fandango par les rues et se mettait aux fenêtres pour se voir passer.

Gaëtan et Léopold se jetèrent au milieu de cette joie bruyante, expansive, électrique ; les plus jolis pieds du monde trottaient par la ville, et les hommes ne savaient à quel domino se vouer ; un grand éclat de rire couvrait Cadix.

Léopold, que sa récente captivité avait rendu très-accommodant en matière de plaisirs, s'empara lestement du premier domino qui passa à portée de son bras et se perdit dans les rues avec lui.

— Je commence à croire, avait-il dit à Gaëtan, qu'une femme est le plus court mais le plus joli chemin d'une illusion à l'expérience.

Il n'y avait pas de coin de rue qui n'eût son rendez-vous ; l'intrigue entortillait la ville dans un réseau d'aventures : on s'aimait comme à Naples, on se trompait comme à Paris.

En sortant du bal, vers sept heures du matin, pour aller à la messe vert huit, Gaëtan rencontra sous le porche d'une église une jeune fille qui mettait son masque dans sa poche et trempait ses doigts dans l'eau sainte du bénitier, tout en croquant un petit gâteau.

Gaëtan avança la main avec un geste qui aurait fait envie à un cardinal amoureux.

— Senora, dit-il à la jeune fille, vous êtes jolie comme les amours que les chrétiens appellent des anges.

— Je le sais, répondit l'Andalouse en s'agenouillant sur le parvis.

Gaëtan l'imita.

— Et je vous avoue que les anges me plaisent fort, reprit-il.

— C'est possible.

— Permettez-moi de vous le dire.

— C'est un droit que le carnaval donne à tout le monde.

— Dois-je l'invoquer pour savoir votre nom?

— On m'appelle Jacintha.

— *Ite, missa est*, psalmodia le prêtre en donnant l'absoute. La foule s'écoula, et la jeune fille disparut dans la foule.

Vers le soir Gaëtan passait sur une place où le peuple s'attroupait, lorsqu'une jeune fille, gaie et folâtre comme une chèvre, lui vint prendre le bras.

— Jacintha, lui dit-elle à l'oreille.

Gaëtan la suivit, et Jacintha le conduisit devant la boutique d'un confiseur où stationnait un groupe de dames et de cavaliers.

— Je vous présente un Français dont j'ai fait la conquête ce matin à l'église de San-Pablo, dit-elle tout en se faisant servir une demi-douzaine d'azucarillos.

— Qu'est-ce que c'est que tout ce monde-là? lui demanda Gaëtan.

— Ma famille, mes amis et mes amoureux.

— Quoi! ce gros là-bas, qui a un ventre dodu et rond comme une cloche?

— Celui-là est mon père, marchand drapier à l'enseigne de la *Toison d'or*, membre de l'*ayuntamiento;* quant à tous ceux-ci qui rient, papillonnent, font la roue et la moue, ce sont mes prétendus. Voilà Manuel, Paquito, Juanito, Félipo, André, José, Christobal; il manque Pedro, Henrique, Carlo, Ferdinand, Luis, Pérès, Bartoloméo et Giacomo Ferrer, mon cortéjo; mais celui-là est en voyage, les autres m'ennuient, et c'est pourquoi je vous ai pris : ne faut-il pas s'amuser un peu?

— Sans doute; mais pour nous amuser, si nous prenions à droite, tandis que les autres prennent à gauche?

Ce fut aussitôt fait que dit; et, comme un écolier au temps des vacances, Gaëtan se mit à courir la ville, son Andalouse au bras.

En passant devant le magasin d'un fripier, elle avait fait endosser à Gaëtan un costume complet de majo, avec le masque de velours noir, et, au premier bal où ils entrèrent, elle lui apprit résolument le boléro.

Tout en dansant, la jeune fille lui parut d'humeur si joyeuse que Gaëtan pensa qu'avec une femme de ce caractère-là le mariage ne pouvait manquer d'être un divertissement très-gai. Comme elle était blonde, il lui proposa de l'épouser.

— Et Giacomo? s'écria-t-elle en riant.

— Eh bien! il voyagera.

— Au fait!... Mais non... nous parlerons mariage en carême. Pour le moment, j'avoue qu'un sorbet et une sérénade m'iraient mieux qu'un autel.

De propos en promenades, on atteignit dix ou onze

heures. Donna Jacintha entraîna Gaëtan, qui se retrouva avec la famille de l'honnête drapier au domicile de la *Toison d'Or*.

Une table était dressée dans une salle basse ; le capitaine, les cousins, petits-cousins, arrière-cousins et leurs demoiselles circulaient en attendant le potage. Un hymne de soupirs accueillit Jacintha, qui se trouva soudain exposée au feu de vingt discours. Soupirs et discours furent écrasés d'un mot.

— J'ai faim, dit-elle, et elle s'assit.

On apporta le potage. C'était un plat gigantesque, homérique, profond, un plat taillé sur le modèle de la soupière de l'arche de Noé. Le drapier prit une cuillère avec recueillement et l'y plongea. Les assiettes s'emplissaient à déborder, la soupière ne se vidait pas. Après qu'il eut suffisamment admiré l'extérieur de ce monument de faïence, Gaëtan tourna son attention vers l'intérieur.

Il lui fallut un long examen pour démêler la nature de la composition culinaire dont les convives se repaissaient.

L'océan que contenait la soupière était une mixture d'eau, de sel, de poivre, de vinaigre et d'huile où flottaient des gousses d'ail, des tranches d'oignons, des morceaux de pain, des piments rouges, des quartiers de carottes et un salmigondis de légumes. Le tout était parfaitement froid.

— C'est du *gaspacho*, dit le drapier.

Gaëtan flaira son assiette ; ses nerfs olfactifs furent désagréablement impressionnés comme l'avaient été ses nerfs optiques, et Gaëtan, à l'unanimité de ses sens, déclara le gaspacho une composition de mauvais goût.

Jacintha en avalait une seconde portion. Gaëtan tourna vers elle un regard consterné : elle ne mangeait pas, elle dévorait. Que devint-il quand il lui entendit demander du potage pour la troisième fois !

— Quoi ! se dit-il, ce serait ma femme qui introduirait le gaspacho en France ! jamais !

Gaëtan se sauva ; l'amour après le gaspacho l'épouvantait. Comme il avait laissé Léopold au théâtre, il y courut, et le trouva en costume d'homme des bois, dormant aux pieds d'une bohémienne qui l'éventait avec son écharpe.

— Debout ! lui cria Gaëtan.

— Quelle heure est-il ? dit l'autre.

— L'heure du départ ; nous quittons l'Espagne.

— Mon ami, répliqua Léopold, tu abuses du droit que nous avons de voyager ; nous sommes arrivés hier....

— C'est pourquoi nous partons aujourd'hui. Embrasse ta marquise et fuyons.

Vers midi, le brick de commerce la *Santa Madona del Carmen,* capitaine Ramon Goya recevait à son bord Gaëtan et Léopold.

— Prenez bien garde à ceci, disait Gaëtan aux matelots qui transportaient leurs malles, il y a dans cette caisse quelques milliers de douros accompagnés de quelques centaines de quadruples que je tiens à ne pas égarer.

Le lieutenant du brick estima que Gaëtan avait raison, et fit placer la malle en un lieu sûr, où elle ne courrait pas le risque de se perdre, dit-il avec un singulier sourire.

— Mon ami, dit Léopold un instant après, j'ai toujours pensé que l'argent devait voyager comme les princes, incognito.

— Bah! reprit Gaëtan, on ne vole plus que dans la *Gazette des Tribunaux*.

— Pourrais-tu me dire pourquoi tu m'as fait quitter les genoux de ma bohémienne où je dormais si bien? continua Léopold qui n'aimait pas à discuter.

— Parce que tu dormais dans une soupière. Les amours espagnoles commencent par une cachucha et finissent par un potage.

— A propos, où allons-nous?

— Aux îles Philippines. J'ai voulu mettre un océan entre le vieux monde et nous; peut-être trouverai-je aux antipodes ce que l'Europe me refuse.

La *Santa Madona del Carmen* filait bravement ses huit nœuds à l'heure depuis six semaines ou deux mois, lorsqu'un matelot en vigie signala les côtes de Madagascar. Le capitaine Ramon Goya fit mettre les chaloupes à la mer: trente ou quarante hommes s'y jetèrent.

— Nous allons exercer le droit de visite, dit-il à ses passagers; voulez-vous être de la partie?

Gaëtan et Léopold sautèrent dans la chaloupe, curieux de voir comment se pratiquait ce droit dont ils avaient si souvent entendu parler dans les articles des journaux de Paris.

La troupe, arrivée à terre, s'enfonça dans les bois après avoir débarqué des caisses de verroteries.

Un quart d'heure après, elle pénétrait dans une vallée où une tribu de Madécasses dansait au son d'un tambour de Basque. Le capitaine salua gracieusement le chef et lui fit présent d'un habit rouge, en le priant de vouloir bien accepter pour lui et les siens les quelques petits cadeaux qui les attendaient sur le rivage.

La tribu poussa des cris d'allégresse et suivit Ramon Goya qui s'exprimait en madécasse avec autant d'élégance que de facilité.

Quand toute la troupe fut rendue au bord de la mer, on commença la distribution ; il y avait des colliers, des boutons de cuivre et de l'eau-de-vie surtout pour tout le monde.

— Prenez, mes bons amis, disait le capitaine ; mais qu'est-ce que toutes ces pacotilles auprès de ce qui attend à bord de mon navire ceux qui voudront bien m'y accompagner !

Les Madécasses, fort animés par l'eau-de-vie, acceptèrent avec enthousiasme la proposition du capitaine, qui, tout ému de la confiance que lui témoignaient ces naïfs sauvages, fit préparer en grande hâte les embarcations.

Comme on hissait les voiles, on entendit des gémissements : c'étaient deux ou trois négrillons qui criaient et pleuraient, en appelant leurs mamans en madécasse.

— Oh ! les pauvres petits ! s'écria le bon capitaine, qu'on les redescende à terre, et qu'on les rende à leurs mères, puisqu'elles ont eu la cruauté de s'en séparer. Jamais je ne consentirai à désunir les familles.

Un dîner succulent, apprêté à la mode du pays, attendait les Madécasses à bord de la *Santa Madona del Carmen*. Tout compte fait, il y avait cent quatre-vingt-sept convives, avec les femmes et les enfants. Après que la tribu eut mangé plus qu'elle n'avait faim, un bruit d'instruments se fit entendre : le bal succédait au festin.

Aux premiers accords de l'orchestre, les Madécasses se levèrent.

— C'est ainsi que j'entends l'hospitalité, dit Ramon, et galamment il offrit sa main à une jolie négresse pour danser une masurka noire.

Mais tandis que le bal faisait tourner toutes les jambes et le vin toutes les têtes, le brick tournait sa proue vers l'horizon ; ses voiles gonflées l'emportaient avec la rapidité de l'albatros.

— Je commence à comprendre, dit Gaëtan, le capitaine interprète à sa guise le droit de visite ; c'est une lettre morte que son esprit vivifie. Ce qui est bon à visiter est bon à emporter, aurait dit Figaro.

En voyant fuir les côtes de leur patrie, les Madécasses s'étonnèrent ; tous quittèrent le bal et se précipitèrent à la poupe. Bientôt l'épouvante succéda à la surprise, et des cris de fureur se mêlèrent enfin aux gémissements des femmes. Les choses prenaient une vilaine tournure, lorsque don Ramon s'élança sur une caronnade.

— Mes enfants, s'écria-t-il, écoutez-moi.

A cet appel, les nègres s'attroupèrent autour de lui et le silence se rétablit.

— Pourquoi gémissez-vous? leur dit-il d'une voix attendrie ; vous regrettez Madagascar! vous pleurez vos carbets! Vous ignorez donc que je vous conduis à une Madagascar bien plus belle, à des carbets bien plus délicieux que ceux que vous perdez. Là où je vous mène le ciel est toujours pur ; aucun ennemi ne cherche à surprendre vos villages, à piller vos maisons ! La joie sera votre compagne ! Tous ceux d'entre vous qui ont disparu chaque année, c'est moi qui les ai conduits dans ce beau pays, et tous s'y trouvent si heureux qu'aucun n'a voulu

en revenir. En avez-vous jamais vu un seul retourner parmi vous?

— C'est vrai, dirent les nègres.

— Eh bien! ce sont eux qui m'ont envoyé vers vous pour vous dire leur bonheur et vous demander de le partager. Partagez-le donc de bonne volonté. Si vous vous fâchiez, je devrais me fâcher aussi, et j'ai là, sous mes pieds, des armes qui ne démanderaient pas mieux que de vous tuer. Je vous en prie, mes amis, restez tranquilles, dansez, buvez, mangez, chantez, mais ne criez pas. Car je suis résolu à faire votre bonheur à tout prix.

Ce discours produisit un effet magnétique sur les passagers noirs; ils regardèrent les canons et le capitaine; puis ils regardèrent l'équipage qui s'était armé sans bruit, et ils comprirent que don Ramon Goya avait raison. En conséquence ils retournèrent à leurs jeux.

— Eh bien! dit le capitaine, en s'approchant des deux Français entre deux ballets, que dites-vous de ma spéculation?

— Vous y procédez joyeusement et vous avez pour ces pauvres esclaves toutes sortes d'égards.

— Ce sont mes hôtes, reprit don Ramon d'un air plein de modestie.

— Cependant j'avoue, continua Léopold, que nous nous serions fort passés de prendre part à votre commerce.

— Sans doute, mais il y a des hommes si mal intentionnés, — qui n'a pas ses ennemis? — qu'on ne manquera pas, si je débarque aux Philippines, de m'accuser de me livrer à la traite des nègres. J'ai voulu que vous puissiez rendre hommage à la vérité. La philantropie est mon seul

mobile. Si les voyages instruisent la jeunesse blanche, pourquoi n'instruiraient-ils pas une tribu noire?

— Au fait, dit Gaëtan, le proverbe ne parle pas de la couleur de cette jeunesse.

— Je vois que vous allez me comprendre, reprit Ramon Goya. Vous me paraissez deux jeunes gens intelligents qui méritez qu'on vous explique les choses. Au premier abord, ceux qui ne me connaissent pas doivent supposer que je me livre à un commerce prohibé dans l'intérêt seulement de ma fortune. Qu'est-ce que ce capitaine ? disent-ils ; un misérable négrier qui spécule sur la chair des hommes, qui fait négoce de ses semblables ! Vous le savez les phrases ne manquent pas sur un pareil sujet. Le moindre émancipateur anglais vous en débitera dix volumes à l'heure. Mais c'est le propre de la vertu d'être toujours calomniée. Moi, négrier ! moi ! Eh ! mes amis, dites plutôt que je suis un négrophile, et le plus ardent négrophile de tous les négrophyles des deux mondes. Tel que vous me voyez, moi, le fils de Manuel Goya, je suis membre de quatre ou cinq sociétés pour l'abolition de l'esclavage ; je corresponds avec l'Académie des amis de l'humanité de Boston ; j'ai fait un livre sur la traite des noirs, Cadix, 1837, chez Iriarte et Sangui, éditeurs, calle Mayor, 6 ; et ce livre a été couronné par l'Institut des hommes libres de Philadelphie. On vous dira que j'enlève des nègres, que je les transporte aux colonies, que je les vends. Mais sans doute ! Qu'est-ce que cela prouve ? Rien, sinon que j'ai un autre système que mes amis. Si j'enlève des nègres, c'est pour les soustraire à des habitudes cruelles, à des mœurs dépravées ; si je les transporte dans les Amériques,

c'est pour leur faire goûter les fruits de la civilisation, pour infiltrer dans leur esprit l'amour du travail, de la science et des arts. On se civilise par comparaison ; on s'épure par l'exemple. Ce n'est point ma faute si je suis contraint de les vendre pour les faire participer à tous ces biens. Ne me faut-il pas de l'argent pour équiper mon navire, payer les matelots, acheter les vivres et subvenir à mes besoins et à ceux de ma famille ? Je les vends pour me procurer les moyens d'augmenter le nombre des heureux que j'arrache à la barbarie. Avec le prix que je tirerai de mes passagers j'irai chercher une tribu de leurs compatriotes, et je les associerai, sans qu'ils s'en doutent, au bien que je fais. Voilà mon système ; c'est celui d'un philosophe qui a longtemps médité sur les théories des savants et qui cherche dans sa conscience la récompense de ses fatigues. Un jour on me rendra justice. Pour marcher dans cette voie hardie d'émancipation, je ne recule et ne reculerai jamais devant rien. J'enlève. Au besoin, je volerai. Oui, je ferai le flibustier pour me procurer l'or nécessaire à donner le baptême de la civilisation à ces pauvres ignorants !

Don Ramon Goya était visiblement ému en finissant ce discours. Les deux amis lui prirent les mains qu'ils serrèrent avec effusion.

— Vous êtes un pirate incompris, lui dit Léopold.

Comme ils parlaient, ils furent interrompus par des cris ; le lieutenant appliquait des coups de garcette à un petit bonhomme qui, en trottant sur le pont, avait renversé un cabaret de liqueurs.

— Ah ! quel homme ! s'écria don Ramon, je ne pourrai

jamais faire recevoir ce damné don Rafaël dans aucune académie ! Et courant vers le lieutenant, il lui arracha des mains le petit bonhomme noir auquel il donna un beau polichinelle et d'excellents macarons pour le consoler.

Cependant un trois-mâts portugais, qui passait par les îles de la Sonde, apprit au capitaine que l'abondance des arrivages avait fait baisser le prix des nègres aux Philippines.

— Je ne veux pas humilier ces braves gens en les vendant pour une misère, dit Ramon Goya ; nous pousserons jusqu'au Chili. Et la *Madona del Carmen* laissa Manille derrière elle.

Cependant, tandis qu'on buvait, qu'on mangeait et qu'on dansait le plus gaîment du monde, comme si le tillac du brick eût été une succursale des *Vendanges de Bourgogne* et de la *Chaumière,* il arriva un soir que le lieutenant Rafaël entra dans la cabine du capitaine Ramon.

Le capitaine Ramon savourait une délicieuse tasse de chocolat à la vanille, qu'une jeune Madécasse, qu'il avait priée de rester à son service, venait de lui préparer. Il fit signe au lieutenant de s'asseoir à ses côtés, sur son divan de jonc, et congédia sa caméristé après l'avoir paternellement embrassée sur le front.

— Capitaine, lui dit Rafaël, une idée m'est venue, et j'arrive pour vous la communiquer.

— Parlez, mon ami, et si elle est aussi bonne que cette tasse de chocolat, je ne manquerai pas de la goûter.

— Vous savez que les deux passagers français que nous avons pris à Cadix ont quelques milliers de piastres dans leurs malles.

— Je le sais. Ils ne les ont peut-être pas méritées par un honnête travail ; mais ce n'est pas la vertu qui est récompensée sur cette terre.

— Pourquoi ne nous approprierions-nous pas cette somme ?

— Je n'y vois pas d'inconvénients, mais j'y vois des difficultés. Le prix du passage est réglé, et je ne sais pas s'ils voudront consentir à nous céder leur argent.

— On les y forcera. Avec un bon coup d'anspect sur la tête...

— Oh fi ! un meurtre à bord de la *Santa Madona del Carmen,* qu'aucune goutte de sang n'a souillée, où aucune larme n'a été répandue ! je n'y consentirai jamais.

— Alors il faut renoncer à mon idée.

— Non, car elle n'est pas mauvaise. Mais il faut y réfléchir et trouver un moyen ingénieux, adroit, spirituel, de nous emparer de ces malles sans tuer personne. Ne chargeons pas notre conscience, Rafaël !

— Que décidez-vous donc ?

— Je ne sais pas encore. Ces choses-là ne s'improvisent pas comme des bouts-rimés ; mais il est tard et je vais me coucher. La nuit porte conseil. Bonsoir, lieutenant.

La *Santa Madona del Carmen* voguait paisiblement, lorsqu'à quelques jours de là la vigie signala une île qui s'élevait du milieu de l'océan Indien. Ramon Goya ordonna de mettre en panne, d'arrimer les barriques vides et de parer les chaloupes pour aller faire de l'eau, ses hôtes noirs ayant bu toute celle qui restait.

Ce jour-là, il invita Gaëtan et Léopold à déjeuner,

comme la chose lui arrivait souvent quand il était en humeur de philosopher sur les droits imprescriptibles de l'humanité. Dans ces réjouissantes occasions, on mangeait beaucoup et on buvait encore mieux. Le lieutenant était de la partie.

Au dessert, Ramon Goya demanda à ses convives s'ils ne seraient pas curieux de suivre l'expédition.

— Est-ce qu'il s'agit encore d'une spéculation ? s'écria Léopold.

— Peut-être, dit le capitaine avec bonhomie ; Rafaël vous accompagnera ; quant à moi, je reste à bord pour cette fois.

— Allons ! répondit Gaëtan, qui avait bu trop de vin de Constance pour voir un signe d'intelligence que Rafaël et don Ramon venaient d'échanger.

Lorsqu'ils furent en mer, le capitaine grimpa sur le bastingage.

— Tâchez de ne pas vous égarer, au moins, leur cria-t-il ; je vous attends à dîner.

— Mon ami, dit Gaëtan à Léopold, après qu'ils eurent sauté à terre à l'embouchure d'une petite rivière, je crois que nous serons très-bien là, couchés sous ces cocotiers, pour assister à la perpétration de cette nouvelle spéculation. Qu'en penses-tu ?

— Je pense que tu as raison. Asseyons-nous.

Les matelots roulaient les barriques, apprêtaient les seaux, filaient les câbles et amarrinaient les chaloupes.

Tandis qu'ils s'étendaient sur l'herbe fraîche, les deux amis estimaient dans leur for intérieur que la traite n'est point une chose aussi répréhensible que les préjugés

de la philosophie le voulaient faire croire, et que pour être un négrier, le capitaine Ramon Goya n'en était pas moins un fort honnête homme.

— Que cette herbe est douce ! disait Gaëtan.

— Et qu'il fait chaud ! ajoutait Léopold en se couchant tout de son long.

— Surtout ne va pas t'endormir, reprit Gaëtan qui l'imitait.

— N'aie pas peur, j'ai l'œil sur les matelots.

Cinq minutes après, Gaëtan et Léopol dormaient comme des élus.

IX

LE ROI DU FEU.

Lorsque Léopold et Gaëtan se réveillèrent, il n'y avait plus sur le rivage ni barriques, ni matelots , ni chaloupes. Les rayons du soleil couchant éclairaient l'immensité bleue. Une voile blanchissait comme l'aile d'une mouette à l'horizon.

Les deux amis se regardèrent consternés.

— Nous ne nous sommes pas égarés, mais nous nous sommes endormis, dit Gaëtan.

— Je comprends maintenant. Ce capitaine, que Dieu

confonde, nous a fait boire d'un vin saturé de poudre narcotique. Piller les mélodrames! Ah! fi! s'écria Léopold.

Comme ils parlaient, ils virent venir à eux une troupe d'indigènes très-peu vêtus, mais, en revanche, très-armés.

Gaëtan courut à son fusil. Léopold l'arrêta.

— Que l'expérience que j'ai acquise, lui dit-il, nous serve au moins à quelque chose. Attendons les événements. Soyons philosophes.

Tous deux s'assirent gravement sur l'herbe où ils avaient si bien dormi. Léopold tira de ses poches quelques cigares et sa boîte d'allumettes chimiques.

— Les sauvages apprêtent leurs armes, dit Gaëtan tout bas à Léopold.

— Apprêtons les nôtres, dit l'amant de l'expérience, en donnant un cigare à Gaëtan. Et, prenant une allumette, il la frotta vivement contre un caillou. La flamme jaillit et il alluma stoïquement son cigare.

Une clameur terrible, qui les aurait fait sauter en l'air s'ils n'avaient été dans l'esprit de leur rôle, s'éleva du milieu des sauvages.

Léopold tourna dédaigneusement la tête du côté de la bande.

Tous les sauvages étaient à genoux.

Ils criaient en chœur : C'est notre roi! voici notre roi! gloire à notre roi! et ils jetaient leurs armes aux pieds de Léopold.

Léopold, qui comprenait la langue de ce peuple pour l'avoir apprise de l'un des matelots négrophiles de l'équi-

page cosmopolite embarqué sur la *Santa Madona del Carmen*, saisit au vol le sens de ces clameurs.

— Comment ! nous sommes rois ? dit Gaëtan.

— Permets, mon ami, parle au singulier, je te prie ; il n'y a de roi que moi.

Gaëtan, que le procédé de don Ramon Goya avait mis de mauvaise humeur, haussa les épaules ; Léopold fit un signe, et, en un clin d'œil, Gaëtan fut saisi et garrotté.

— Pardonne-moi la rigueur de mon exécution, lui dit son ami ; mais ton imprudence aurait pu compromettre ma royauté, et au moins faut-il, avant d'abdiquer, que je sache pourquoi je suis roi, où je suis roi, et de quel peuple je suis roi.

En un tour de main, les sauvages eurent construit un palanquin où leur monarque se laissa placer complaisamment : quatre de ses sujets assujétirent le palanquin sur leurs épaules, et, dans cet équipage, ils arrivèrent à l'entrée d'une fraîche vallée où s'épanouissait un village couché dans les prairies.

La foule des habitants sortit du village à la vue du cortége, et un flot d'hommes cuivrés, de femmes vêtues de colliers de coquilles, d'enfants parés de leur innocence, se précipita au devant du palanquin.

Le cortége s'arrêta devant un grand bâtiment soutenu par des troncs de palmiers.

Un sauvage, qui paraissait remplir les fonctions d'huissier, vint prévenir le monarque qu'il allait comparaître devant les grands et les sages de la nation.

Le conseil entra dans le bâtiment et s'assit en face de Léopold, qu'on avait fait monter sur une estrade. Les

grands tenaient des mousquets à la main ; ils avaient l'air de fantassins, moins l'uniforme. Les sages avaient de longues pipes passées à la ceinture.

Le chef de ceux qui avaient découvert Léopold salua l'assemblée, et raconta dans un abominable patois océanien les circonstances de leur rencontre.

Ce discours parut faire une vive impression sur l'auditoire ; car un effroyable tumulte suivit la péroraison de l'orateur.

Léopold comprit que sa destinée était en jeu ; au fond il s'inquiétait médiocrement d'être ou de n'être pas destitué de sa jeune royauté ; mais comme la séance menaçait de se prolonger indéfiniment, il songea au moyen d'échapper à la monotonie de sa position, et ne trouva rien de mieux que d'allumer un cigare avec le secours d'une allumette.

La foule suivait attentivement chacun de ses mouvements ; quand la flamme jaillit sous ses doigts, la salle faillit s'écrouler sous un ouragan de cris : Le roi ! le roi ! ! le roi ! ! ! hurlait la foule.

En un instant Léopold fut entouré, saisi et transporté sur une espèce de trône fait avec des pagaies, des arcs, des flèches, des massues, des sabres, des zagaies, des boucliers empilés ; la population l'entourait de génuflexions et l'étourdissait de clameurs. Léopold permettait aux grands dignitaires de croiser leurs nez avec le sien. Gaëtan était immobile dans un coin, entre deux gardes. Il représentait l'opposition.

Cependant la nuit arriva ; les officiers de service vinrent prendre le roi et le conduisirent en palanquin à son palais.

Ce palais était une cabane ; les murs en étaient tapissés de nattes fines, et des tapis de joncs tressés couvraient le sol.

Quand la cour se fut retirée, Léopold fit signe à l'huissier de venir à lui.

— Qui es-tu ? lui demanda le roi.

— Le premier chasse-mouches de Votre Majesté.

— Bien. Je double tes appointements, si tu en as.

— Oh ! mon prince ! vive le...

— Tais-toi. En retour de ma magnanimité, je ne te demande qu'une chose : explique-moi pourquoi je suis roi.

Léopold se coucha sur les nattes qui tenaient lieu de lit, et l'huissier chasse-mouches se mit à ses pieds.

La conférence dura une heure. Lorsque Léopold se jugea suffisamment édifié, il congédia le sauvage.

Le lendemain, Léopold ordonna qu'on conduisît Gaëtan en sa présence.

Les officiers de bouche avaient servi un confortable déjeuner ; des cochons de lait grillés, des chiens rôtis au four, des salmis de tortues, un potage aux nids d'hirondelles, des perroquets bouillis, un pâté d'oiseaux-mouches et des noix de coco.

— Goûtons du menu et causons, dit Léopold.

— Volontiers, répondit Gaëtan, à qui le sommeil et l'aspect du déjeûner avaient fait perdre sa mauvaise humeur.

— La Providence fait bien ce qu'elle fait, reprit le roi. Si je n'avais pas percé d'un grand coup d'épée le comte Ascanio di Piombo, nous ne serions pas devenus, moi

souverain d'une île polynésienne, toi premier ministre de ma majesté.

— Il paraît donc que les insulaires persistent? dit Gaëtan.

— De plus en plus. Ils m'ont nommé autocrate à l'unanimité.

— A l'unanimité ! On voit bien que nous sommes aux antipodes.

— Passe moi une aile de ce kakatoès: je vais te raconter l'histoire de mon royaume et de mon avénement au trône. Nous sommes dans une île de l'archipel Hamao, que les chrétiens nomment archipel des Navigateurs : les indigènes l'appellent Oyalava ; je ne sais pas quel nom de saint ou de sainte les baleiniers lui ont donné. Oyalava était gouvernée par des méthodistes. Les méthodistes sont les jansénistes du calvinisme ; ceux-ci relevaient de l'évêché anglican de Calcutta. Nos méthodistes percevaient les impôts en nature ; ils célébraient les offices divins protestants en anglais. Les insulaires cultivaient la terre. Un jour, un jeune vicaire proposa d'établir un séminaire dans lequel les célibataires Oyalavanais seraient admis de force. Le profès étant neveu du grand évêque de Calcutta, la proposition fut approuvée. La loi fut promulguée pendant la canicule de l'été dernier. Les célibataires se révoltèrent, et, au nom de la nature, firent le sac du séminaire. Quand les Oyalavanais se virent rendus à la liberté, ils songèrent tout de suite à se donner un gouvernement. Il y eut à ce sujet-là de grandes disputes. Enfin, un sage de l'île proposa de consulter une vieille métis qui, comme sorcière, jouissait d'une grande réputation

dans l'île. La sorcière consultée déclara : *que le trône de l'île appartiendrait à celui qui ferait jaillir du feu sous sa main.* Pendant trois mois tous les habitants de l'île retournèrent leurs mains dans tous les sens pour voir s'il n'en sortirait pas du feu. On s'occupait beaucoup de ces divers événements lorsqu'il plut au capitaine Ramon Goya de nous verser à boire le vin que tu sais. J'avais, comme toujours, une boîte d'allumettes dans ma poche : tu n'as pas oublié de quelle triomphante manière j'en ai usé. Les insulaires n'ont vu que du feu dans tout cela, et voilà pourquoi je suis roi.

— Ne vas pas t'aviser de perdre la boîte à présent.

— J'ai compté mes chères allumettes ce matin ; j'en ai cent dix-sept ; ça me fait à peu près quatre mois de royauté, à raison d'une manifestation incendiaire par jour. Maintenant, voici le plan de gouvernement que j'ai mûri dans ma tête cette nuit. Je suis roi absolu ; s'il y a une charte, je l'abroge. Tu seras, à toi tout seul, mon ministère, ma chambre des pairs et ma chambre des députés. Je pourrai te destituer et te dissoudre à volonté. Tu administreras, je règnerai ; notre liste civile sera le budget. Que penses-tu de ces différents articles?

— Je les approuve.

— Alors ils sont adoptés. Dès aujourd'hui je ferai connaître aux grands officiers de ma couronne les bases de notre gouvernement, et nous entrerons en fonctions immédiatement.

— A propos, reprit Léopold, je règne sous le nom d'Oustamini-Kapicki II. Il paraît qu'un de mes ancêtres, sans que je m'en sois jamais douté, a déjà porté ce nom.

L'aurore du gouvernement d'Oustamini-Kapicki II semblait assez satisfaisante à Gaëtan, lorsqu'à quelques jours de là Léopold le convoqua en conseil privé.

— Dans les graves circonstances où je me trouve, lui dit le roi, j'ai besoin de m'entourer des lumières de mon cabinet. Mon peuple, hier, m'a adressé une pétition. Il veut que je me marie, afin que la dynastie des Oustamini ne périsse pas. Je demande son avis à mon ministère.

— Vous connaissez mes principes, sire ; je n'abjurerai jamais le culte du blond. J'ai passé une revue générale de votre population : le brun y est couleur de bronze, je vote contre le mariage.

— Cependant la raison d'état l'ordonne ; en conséquence, je repousse votre avis. Voilà pourquoi je vous ai demandé conseil. Demain j'épouserai, selon les rites du pays, une princesse du sang royal de mes ancêtres. Venez, mon cher ministre, que je vous présente à elle.

La fiancée de Léopold s'appelait Tahia-Ta. C'était une insulaire qui avait des joues de palissandre et des épaules d'acajou. Gaëtan frémit d'horreur.

— Ne t'arrête pas à l'extérieur, dit Léopold. Tahia-Ta est bonne fille, bonne sœur et bonne enfant ; elle sera bonne épouse. C'est le spécimen brun de toutes les vertus. Imite-moi.

— Pactiser avec le brun, jamais !

— Bah ! le brun a quelquefois le cœur blond.

Tahia-Ta, qui avait voyagé dans tous les archipels de l'Océanie, était une personne accomplie pour une sauvage ; elle parlait anglais, et les relations qu'elle avait eues avec l'état-major d'un brick de guerre français lui

avaient fait concevoir la plus grande estime pour les gens de cette nation. Elle essaya de convertir le ministère au brun, mais vainement.

A quelque temps de là, Gaëtan rendit une ordonnance pour armer, dans le plus bref délai, la marine de l'État, qui se composait de deux douzaines de grandes pirogues. Il lui devenait impossible d'administrer plus longtemps un royaume peint à la sépia, et un beau matin il entra chez le roi pour lui annoncer officiellement que la flotte n'avait plus qu'à mettre à la voile.

— Nous allons à Mouna, dit le premier ministre à son roi.

— Pourquoi allons-nous à Mouna plutôt qu'ailleurs? demanda Oustamini-Kapicki II.

— Parce que je sais par un transfuge qu'il y a une femme blonde, dit Gaëtan en français, et puis nous n'avons plus que vingt-deux allumettes; il faut songer à l'avenir.

— En mer! s'écria le roi. Tahia-Ta voulut les accompagner; c'était son devoir, disait-elle, comme femme et comme reine.

Lorsque la flotte aborba les côtes de Mouna, l'île entière dormait; mais lorsqu'elle se réveilla, les Oyalavanais s'étaient déjà emparés du collége des méthodistes. La capitale se rendit.

Une entrevue solennelle réunit les autorités anglicanes et les conquérants, par les soins du premier ministre de Sa Majesté Oustamini-Kapicki; on y signa un traité de paix et d'alliance entre les deux îles, sous la réserve de certains droits de suzeraineté qu'Oyalava imposait à Mouna.

Après le banquet qui termina cette cérémonie, pendant laquelle le roi et son premier ministre n'avaient pas ri, Gaëtan entraîna le vicaire général dans un coin et lui demanda s'il n'avait pas connaissance d'une dame blonde, ou à peu près, qui devait être arrivée dans sa colonie depuis quelques lunes.

Le méthodiste se gratta le front.

— Oui, dit-il, je l'ai vue ; mais elle est partie pour Tongatabou ; les médecins de Madras lui ont conseillé l'air de l'Océanie, et Tongatabou est la Nice de la mer du Sud ; c'est une Anglaise blonde comme la lumière et qui répond au nom de lady Sarah Churchill.

Une heure après cette conversation, la flotte d'Oyalava cinglait vers Tongatabou.

Mais, tandis que Gaëtan se berçait de l'espoir chimérique de trouver le pays de Cocagne de ses rêves dans la mer du Sud, un ouragan vint à passer sur la zone de mer qu'ils traversaient. Ainsi que l'aile de la tempête disperse les épis d'une gerbe, ainsi le souffle de la tourmente chassa la flotte sur les vagues frémissantes.

C'était vainement que les équipages s'efforçaient de manœuvrer ; aucune force ne pouvait lutter contre la colère de l'ouragan qui balayait la mer ; l'embarcation que montaient Gaëtan et Léopold filait sur l'eau comme un boulet. Toutes les pirogues fuyaient autour d'elle : c'était à peine si leurs quilles tranchantes égratignaient la cîme blanche des flots, et cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que déjà les deux amis ne voyaient plus rien que la solitude tourmentée et retentissante.

La nuit vint avec ses ténèbres qui rendaient la tem-

pête plus terrible encore. Dans cette noire obscurité il était impossible de se voir et de s'entendre. La voix se perdait dans le grondement des eaux.

Quand le jour se leva sur le dos monstrueux de l'Océan, ses lueurs blafardes éclairèrent l'immensité vide ; le soleil, comme un globe de fer rougi, montait entre les déchirures de nuages amoncelés. Cependant, la tempête s'était apaisée, et la mer, comme un géant vaincu, grondait encore, en essayant de soulever ses flots fatigués, mais ne bondissait plus dans son lit écumant.

Les Oyalavanais dressèrent leurs têtes toutes dégouttantes d'eau salée et regardèrent autour d'eux ; aucune terre ne rayait de son ombre l'horizon terne et lointain.

— Levons les voiles et voguons au hasard, leur dit Léopold ; nous arriverons toujours quelque part. Nos provisions nous permettent d'attendre.

Cependant les jours succédaient aux jours, et la pirogue, chassée au gré des vents, allait à l'aventure, lorsqu'un matin un Oyalavanais, assis à la proue de l'embarcation, montra de son doigt silencieux une bande d'écume qui blanchissait au loin. Tous les yeux se tournèrent vers ce pan de l'horizon. A mesure que la pirogue, emportée par un invisible courant, s'avançait comme une flèche ailée, la bande d'écume s'élargissait ; déjà, au-dessus de la mer, passait avec le vent un bruit terrible dont le retentissement augmentait de minute en minute. La pirogue volait vers un de ces récifs de corail qui ceignent comme des remparts les îles de l'océan indien. Aucune puissance humaine ne pouvait plus ralentir sa course.

Léopold et Gaëtan échangèrent un regard; la terreur suspendit toute parole sur les lèvres de l'équipage, et chacun attendit, immobile et muet, la mort qui devait les frapper tous.

Léopold prit dans ses bras le corps ployé de Tahia-Ta, une vague énorme souleva la pirogue et la jeta sur l'écueil retentissant; un cri terrible s'éleva du milieu des eaux et tout disparut.

Vers midi, le soleil flamboyait au zénith; quelques pans de nuages, débris dispersés d'une armée de nuées, balayaient l'horizon doré. Les cocotiers du rivage secouaient leurs têtes échevelées. Les perruches vertes se balançaient aux rameaux flexibles des goyaviers.

Deux hommes étaient assis sur le rivage, regardant la mer qui clapotait à leurs pieds. Autour d'eux on voyait des noix de coco ouvertes, des régimes de bananes, des choux palmistes, tous les fruits embaumés des tropiques qu'ils mangeaient de fort bon appétit.

C'étaient Léopold et Gaëtan. Comment étaient-ils arrivés jusque-là? Les tritons seuls le savent.

— Eh bien? ça va-t-il mieux? dit Gaëtan à Léopold, après avoir avalé le lait rafraîchissant d'une noix de coco.

— Ça ne va pas trop mal, et l'ordinaire est assez bon pour un ordinaire de naufragés.

— Le pays me paraît beau; c'est un petit jardin d'Éden.

— Je trouverais ce paradis charmant si Ève était avec nous.

— Est-ce que je me plains, moi qui perds un royaume, lorsque hier encore j'avais une armée, une flotte, une ca-

pitale, et que de tout cela il ne me reste qu'une reine? s'écria Léopold en tendant la main à Tahia-Ta, qui souriait couchée sur l'herbe. D'ailleurs, au lieu de perdre notre temps en regrets inutiles, reprit-il, nous ferions mieux de penser à ce que nous allons faire.

— Parbleu ! ce que nous voudrons ; nous sommes dans une île déserte.

— Il ne faut pas s'y fier ; les îles désertes ont été supprimées pour cause d'utilité publique. D'ailleurs nous y sommes ; nous y fonderons une colonie ; je serai Robinson et tu seras Vendredi.

— Soit ; mais commençons par faire l'inventaire de ce que nous avons sauvé.

— J'ai conservé deux choses parfaitement inutiles, mais indispensables comme toutes les choses inutiles ; mes précieuses allumettes et mon almanach de Mathieu-Laensberg ; tout cela, grâce au soleil, est déjà aussi sec qu'avant notre naufrage.

— Eh bien ! à ce capital j'ajoute l'espérance.

— C'est le fonds social du sage ; mais pourquoi n'occuperions-nous pas nos loisirs à rédiger nos mémoires?

— Sans doute ; ils serviront à l'enseignement de notre postérité. Je vais dicter, tu graveras sur le sable.

L'entretien des deux naufragés fut brusquement interrompu par l'arrivée d'une bande d'insulaires qui côtoyaient le rivage en chantant. Ces insulaires étaient fort pittoresquement vêtus d'oripeaux troués et de loques d'habits où pendaient quelques débris de galons.

Ils n'eurent pas plutôt aperçu Léopold et Gaëtan, qu'ils s'approchèrent d'eux avec des témoignages non équivo-

ques de joie ; tous deux se virent soudain entourés, flattés et caressés.

Quelques femmes marchaient pêle-mêle avec les insulaires ; l'une d'elles sourit à Gaëtan. Un des chefs de la troupe, ayant surpris cette agacerie, s'en alla prendre la coquette par le bras et la présenta le plus gracieusement du monde au naufragé, que cette preuve de galanterie australienne émut profondément.

— Je crois qu'elle lui servait d'aide-de-camp, dit Gaëtan.

— Tu veux dire d'aide-de-chambre, répondit Léopold; mais, pour le moment, je t'engage à céder de bonne grâce ; les principes doivent plier devant le casse-tête.

— Faisons contre vilaine peau bon cœur, reprit Gaëtan, et passant son bras sous celui de la brune insulaire, il suivit la troupe qui défilait comme une noce.

Vers le soir, et toujours chantant, on arriva au bord d'une petite rivière qui coulait entre deux rideaux d'arbres verts, et toute la bande s'arrêta pour faire une halte.

Des éclaireurs revinrent au bivouac chargés d'oiseaux chimériques qui pendaient en chapelets sur leurs épaules; de grands feux étaient allumés et les chasseurs n'eurent plus qu'à dresser les broches ; en un tour de main le festin se trouva cuit et le couvert mis ; chacun mangeait avec les doigts sur des feuilles de bananiers qui servaient d'assiettes.

Le chef, qui s'appelait Taho-Huaé, avait invité les blancs à prendre leur part du banquet ; puis, après avoir disposé quelques sentinelles autour du camp, la troupe s'étendit auprès des feux et s'endormit.

Les femmes et les hommes étaient bien un peu pêle-mêle, et une pudeur par trop européenne aurait bien pu s'en effaroucher; mais nos voyageurs avaient déjà vu tant de pays qu'ils ne s'étonnaient plus de rien; d'ailleurs ne faut-il pas beaucoup pardonner à la simplicité des mœurs primitives?

Le campement était dans une situation si favorable, que Taho-Huaé voulut y passer quatre ou cinq jours pendant lesquels la troupe s'abandonna à tout le laisser-aller de ses habitudes tropicales. On comprenait, à voir cette gaîté folle, que la troupe était en villégiature.

— Nous avons fait naufrage sur une Paphos à l'estompe, disait Gaëtan.

— Avoue cependant, répondait Léopold, que ce n'était pas la peine de quitter Cadix pour aller je ne sais où, faire je ne sais quoi.

— Sans doute, et je suis puni pour où j'ai péché. Mais...

— Mais ces choses-là ne s'apprennent que lorsqu'on les sait.

Une seule chose jetait quelque trouble dans l'esprit de Gaëtan. Chaque jour, à l'heure du coucher, un sauvage le prenait par le bras et tâtait complaisamment sa poitrine, ses épaules et ses flancs. Cette manie lui donnait de vagues inquiétudes dont il avait peine à se défendre: il les communiqua à Léopold qui était soumis à la même opération.

— Ne vois-tu pas, lui répondit l'ex-roi, que ce sauvage est le médecin de la troupe? Il s'informe à sa manière de l'état de nos santés.

Le sixième jour, les chasseurs signalèrent les pistes

d'un parti ennemi. Le chef tint conseil avec les principaux guerriers, et bientôt la tribu s'apprêta silencieusement au combat. Léopold et Gaëtan suivaient de l'œil ces préparatifs, lorsque tout à coup les corps tatoués des ennemis se montrèrent derrière les taillis.

Il y eut un instant rapide d'anxieuse hésitation ; mais un cri rauque partit du fond des bois, et une grêle de pierres, mêlées de flèches, sillonna l'air.

Bientôt les deux partis se joignirent corps à corps. Un acharnement incroyable semblait les animer tous deux : on aurait dit que de vieilles haines enflammaient tous ces yeux, gonflaient toutes ces poitrines, tordaient tous ces muscles. Quand les guerriers se rencontraient face à face, ils se jetaient l'un sur l'autre comme deux hyènes, et ne se quittaient plus que l'un d'eux ne fût couché par terre, le crâne ouvert. Plus nombreux que leurs adversaires, les assaillants gagnaient du terrain pied à pied. Tous leurs efforts semblaient se diriger vers la hutte contre laquelle Gaëtan et Léopold étaient adossés ; mais le chef en défendait les approches avec un féroce courage.

— Décidément l'hospitalité sainte s'est réfugiée dans la mer du Sud, murmurait Gaëtan.

Cependant ils ramassèrent deux vigoureuses branches de bois de fer, et jouèrent si bien du bâton que les sauvages reculèrent avec quelques bras cassés et une ou deux têtes fendues.

Mais quelle que fût leur habileté dans l'art du bâtoniste, ils n'auraient pu faire une bien longue résistance, si, tout à coup, une nouvelle bande de combattants ne fût tombée sur les derrières de l'ennemi.

Le Grouchy tatoué de ce Waterloo sauvage venait enfin d'arriver, et les vainqueurs, vaincus à leur tour, se débandèrent çà et là.

Taho-Huaé parcourut le champ du combat, les yeux fixés vers la terre ; quelques sauvages le suivaient ; de temps en temps il désignait un mort du doigt ; les guerriers s'en emparaient et le couchaient sur un brancard.

— Ce peuple est non-seulement brave, mais il est encore religieux, disait Léopold ; il tient à nous prouver qu'il sait rendre hommage au courage malheureux, en faisant choix des plus vaillants pour leur donner les honneurs de la sépulture.

Quand il y eut une douzaine de morts sur les brancards. on passa à la visite des prisonniers ; ils étaient dix-sept en tout. Le chef les confia à la garde de quelques guerriers. Le jour même on se remit en marche. et, vers le soir. les deux bandes réunies entrèrent dans leur capitale.

X

UN EFFET DE LUNE.

En arrivant au hameau qui servait de capitale aux sauvages, les deux naufragés furent conduits dans un carbet.

Vers le soir, la fête du retour commença au milieu d'un bruit assourdissant.

— A ce qu'il paraît, disait Léopold, les veuves et les orphelins n'ont pas coutume de s'affliger beaucoup dans ce pays ; c'est un peuple de stoïciens. Où diable Sparte va-t-elle se nicher ?

La fête dura toute la nuit, recommença la nuit suivante et reprit la nuit d'après; pendant le jour le camp dormait.

Les deux blancs avaient la permission de se promener aux environs des carbets, où il leur plaisait, à l'exception toutefois d'une certaine vallée dans laquelle Tahia-Ta, de la part de Taho-Huaé, les avait engagés à ne pas pénétrer.

Un jour, vers midi, tandis que Léopold déjeunait sous un frangipanier, il vit venir à lui Gaëtan tout bouleversé.

— Oh! qu'ai-je vu! s'écria l'ex-ministre en tombant aux côtés de l'ex-roi.

— Je ne sais pas pourquoi tu as vu ce que tu as vu, répondit le roi, mais je désirerais fort savoir ce que c'est.

— Malheureux! sais-tu bien ce qu'on fait de nous ici ?

— On nous garde, et même on nous nourrit très bien.

— On nous engraisse !!!

— Voyons, Gaëtan, ne plaisantons pas.

— Je n'en ai pas la moindre envie. Tes philosophes sont des antropophages. J'ai vu leur cuisine. Quelle cuisine!

— Où donc ?

— Là bas, derrière ce bouquet d'arbres, à l'entrée de la petite vallée dont on nous a interdit l'entrée et qu'on prendrait pour un parc anglais tant elle est fraîche, jolie et coupée de limpide ruisseaux. Des fleurs, du vert gazon et de claires eaux en un tel lieu! Le bon Dieu joue quelquefois à l'enfant prodigue!

— Mais la cuisine, la cuisine?

— M'y voici. Je flânais par là, malgré les prescriptions du chef qui, fort heureusement, dormait, lorsque j'ai vu cinq ou six drôles qui allumaient un brasier ardent : d'autres dépeçaient je ne sais quoi tout à côté. Ce je ne sais quoi fut enfilé à des brochettes de bois et mis sur le feu ; une grillade s'apprêtait et la brise m'en apportait les émanations. Je m'approchai. Les drôles m'entendirent : l'un d'eux sauta sur moi, un couteau saignant à la main, j'avais un fort bâton, et j'ignore ce qui serait arrivé, lorsqu'une idée subite l'arrêta. Au lieu de me frapper, il mit son doigt sur ses lèvres et me fit signe de ne pas faire de bruit. Il paraît que les coquins déjeunaient en maraude : ils avaient donc fait cette sage réflexion que s'ils tentaient de me tuer, je pourrais crier et me défendre et qu'on ne manquerait pas alors de découvrir leur contravention ; mieux valait parlementer. Pour acheter mon silence, ils me conduisirent près du foyer et m'offrirent...

— C'est bon, je comprends.

— J'ai failli m'évanouir. Mes coquins, enchantés de mon refus, se mirent gaillardement à déjeuner, s'arrachant les morceaux, et toute la grillade disparut.

— Après?

— Comment après! trouves-tu par hasard que ce n'est pas assez? Mais, sais-tu bien qui j'ai reconnu à la tête de mes affamés? celui que tu appelles le médecin. Ce médecin-là est leur cuisinier. Quand il nous palpait, tu supposais que c'était pour juger de l'état de notre poitrine ou de notre cœur ; il s'enquérait seulement de l'état de notre embonpoint. Tout m'est expliqué : la philantropie qui leur fait nourrir les plus maigres, la piété qui les engage à expé-

dier les plus gras, et leur courage qui n'est que de la gastronomie.

Tahia-Ta qui, depuis quelques jours, était tombée dans une mélancolie singulière, arriva sur ces entrefaites.

Léopold, que les discours de Gaëtan n'avaient pas convaincu, la pressa de questions, et Tahia-Ta lui avoua en pleurant que leur mort était résolue, bien que ces peuplades ne fissent pas un très-grand cas de la chair des blancs.

— Quand le dernier des prisonniers aura été tué, votre tour viendra, leur dit-elle dans son naïf langage.

— Savez-vous, mon amie, reprit Léopold, comment s'y prend le médecin pour pratiquer l'opération qui doit nécessairement précéder la grillade?

— C'est fort simple : lorsque le jour fixé pour l'exécution arrive, on mêle à la boisson du prisonnier le suc d'une plante qui a la propriété d'endormir profondément.

— Dans quel but? demanda Gaëtan.

— Ah! c'est que mes compatriotes ont remarqué que le captif, quand il se débattait, compromettait la délicatesse de ses chairs.

— Quels Sardanapales! quel peuple de gourmets! s'écria Léopold. Mais après.

— Après, on transporte le dormeur au lieu du festin, où le médecin le saigne tout doucement avec une très jolie lancette de talc vert; et il se trouve après que le patient est mort.

— Ainsi, il passe du sommeil au trépas sans réveil?

— Sans réveil.

— C'est charmant, et me voilà tout à fait réconcilié

avec mon médecin ; il n'a qu'à me servir sa potion quand il voudra.

— Es-tu fou? s'écria Gaëtan.

— Point. Souviens-toi de la parole de ce grand philosophe, qui disait que nous étions tous en naissant condamnés à mort. Qu'importe donc que le trépas vienne un peu plus tôt ou un peu plus tard !

— Si nous tâchions de maigrir ?

— Nous n'en avons pas le temps. Crois-moi, Gaëtan, mangeons, buvons et dormons, c'est le plus sûr, et fions-nous au hasard qui n'abandonne jamais les aventuriers.

— Rien ne saurait plus vous sauver, dit Tahia-Ta tristement.

Léopold secoua la tête. — Rien, excepté l'imprévu ! reprit-il.

L'amant de l'expérience s'enferma dans son carbet et appela la méditation à son secours. Jamais il n'avait tant fumé de cigares.

Un jour qu'il feuilletait son Mathieu Laensberg, il se leva brusquement pour se jeter au cou de Gaëtan.

— J'ai trouvé l'idée ! s'écria-t-il.

— J'aimerais mieux une pirogue, répondit tristement son ami.

— C'est ce que nous verrons plus tard. Il ne s'agit plus maintenant que d'obtenir la faveur de ne pas être...

— Chut !

—.... Avant le jour de la pleine lune.

— Pourquoi ce jour-là plutôt qu'un autre ?

— C'est mon idée ; je vais redoubler d'amabilité auprès de Tahia-Ta pour qu'elle obtienne cette faveur du chef.

— Je voudrais bien savoir pourquoi on a découvert la mer du Sud ! disait Gaëtan en soupirant.

Léopold usa si bien de son crédit sur l'esprit de Tahia-Ta, qu'il la détermina à intercéder pour eux auprès de Taho-Huaé ; elle se rendit donc dans le carbet du chef, et n'en sortit qu'avec la grâce qu'elle sollicitait.

— O ma nymphe ! s'écria Léopold, en embrassant Tahia-Ta, ô mon bel ange crépusculaire, notre vie est suspendue à tes lèvres, viens que je t'initie à mes projets ; viens, ma Judith, que je t'apprenne comment il faut vaincre cet Holopherne brun.

L'aurore du jour fatal se leva. Le ciel était merveilleusement pur ; des perles de rosée scintillaient à toutes les feuilles, comme si les fées de la nuit avaient secoué leurs colliers sur les bois ; les fleurs ouvraient leurs calices embaumés, les oiseaux se poursuivaient d'arbre en arbre ; toute la nature semblait en fête.

— Debout ! cria Léopold à Gaëtan ; vois ce soleil, ce sera notre soleil d'Austerlitz !

Toute la tribu était sur pied. Léopold savait par Tahia-Ta que la fête devait être aussi bien religieuse que culinaire.

Le médecin apporta en grande pompe au carbet des captifs les mets les plus exquis et la calebasse où le jus de la plante narcotique avait été exprimé dans une boisson fermentée.

Les captifs acceptèrent les mets, et quand ils furent seuls jetèrent la calebasse à terre d'un coup de pied.

Le soir vint ; le médecin se rendit au carbet des captifs, et, les voyant debout, s'arrêta sur le seuil, étonné.

Il n'osa pas prendre sur lui la responsabilité d'une opération pratiquée en dehors de toutes les règles de la tradition culinaire, et en référa aux chefs.

Les chefs consultèrent les sages et les guerriers, que la question intéressait au suprême degré en leur qualité de convives.

La discussion fut orageuse; vingt orateurs prirent la parole.

— Quel malheur que nous ne puissions pas les comprendre! dit Léopold; certainement ils discutent de quelle façon nous serons apprêtés. Serons-nous au court-bouillon ou en salmis? *That is the question.*

— Chut! s'écria Gaëtan, ils votent.

En effet une partie de l'assemblée s'était assise; l'autre restait debout.

Ceux qu'on voyait assis étaient malingres, chétifs et cacochymes.

Ceux qui se tenaient levés étaient larges de poitrine et bien campés sur les hanches.

— Bien, dit Léopold, les bons estomacs ont la majorité et nous serons mangés ce soir.

En effet, les deux captifs furent conduits au lieu ordinaire des banquets.

Mais une trop puissante surexcitation avait agi sur les nerfs de Gaëtan; les efforts de sa volonté avaient outrepassé les limites du courage humain, et, quand il se vit adossé aux cocotiers que tant de victimes avaient arrosés de leur sang, une étrange hallucination s'empara de son esprit.

Il perdit le sentiment de la réalité, et se crut trans-

porté à l'Opéra pendant la première représentation d'un ballet nouveau. Quant à Léopold, tout en partageant le calme de son compagnon qu'il attribuait à la résignation, il regardait attentivement les apprêts de la dernière fête dont ils allaient être les héros, et attendait, résolu, l'heure où Tahia-Ta devait mettre en œuvre l'idée qui était leur planche de salut.

La lune venait d'élargir sur la mer son disque lumineux ; les flots se brisaient sur le sable où l'écume phosphorescente frémissait. Sur la lisière des forêts, sombres barrières qui faisaient un rempart à la vue, de grandes piles de branches résineuses étaient étagées ; les douces harmonies de la nuit troublaient seules le silence de l'île, perdue dans le vaste Océan comme une corbeille de fleurs. Cependant une agitation sourde se manifesta au sein des groupes épars dans la prairie ; deux files de guerriers se détachèrent lentement des rangs incertains de la tribu et s'arrêtèrent sur le front des bûchers.

La décoration parut d'un bel effet à Gaëtan.

— Bravo ! cria-t-il, et il applaudit de toutes ses forces.

Un vieillard osseux, peint de couleurs éclatantes, s'avança armé d'une hache vers un arbre semblable à ceux qu'on voit sur les paravents, et le fendit au cœur. La sève jaillit et frappa le vieillard au visage. Avec une calebasse il recueillit la liqueur qui coulait de la plaie, en but et la passa à un chef qui la vida.

Ce chef, drapé d'une tunique d'écorce de cocotier. teinte en jaune, tenait à la main une courte zagaie aiguisée aux deux bouts. A peine eut-il avalé la sève sacrée qu'il se mit à danser, les bras levés au ciel, traçant sur

l'herbe avec ses pieds des cercles cabalistiques. Un orchestre d'instruments inouïs l'accompagnait ; de vieilles femmes accroupies battaient à toute outrance sur de sauvages tambourins, tandis que d'autres soufflaient dans des conques à se rompre la poitrine ; le chef brandissait sa zagaie, dont les pointes aiguës et luisantes menaçaient les guerriers silencieux.

Le vieillard qui se tenait debout au milieu de la prairie poussa un cri. A ce cri, la zagaie partit des mains du chef et s'enfonça dans la poitrine d'un guerrier ; l'orchestre s'arrêta ; le guerrier sortit des rangs : c'était un grand jeune homme ; la zagaie tremblait encore plantée au-dessus du cœur.

Le grand-prêtre appuya sa calebasse sous la plaie, et quand elle se fut remplie d'un sang fumant et chaud, il ouvrit ses bras qui faisaient une ceinture au guerrier, et le jeune homme tomba mort.

Cette scène d'exposition ne déplut pas à Gaëtan.

Le vieillard marcha droit aux noirs bûchers, sa coupe sanglante à la main. Trois fois il tourna tout à l'entour, pirouettant sur ses talons, sans qu'une goutte de la liqueur vouée s'échappât du vase ; les guerriers frappaient la terre de leurs massues en cadence. Quand il eut fait le tour des bûchers, il les aspergea l'un après l'autre en poussant trois cris, auxquels l'infernal orchestre répondit.

Soudain quatre jeunes gens, nus et barbouillés d'une sorte d'argile rouge, vinrent prendre le cadavre de leur camarade, s'approchèrent du bûcher central, en le balançant suspendu par les pieds et par les mains ; le grand-prêtre secouait sur les danseurs ses mains où se coagulaient quel-

ques gouttes de sang; à mesure que le sombre cortège s'avançait, il imprimait au cadavre un balancement plus énergique, et mêlait à sa danse un chant guttural d'un rhythme lugubre; tout à coup les mains des quatre guerriers s'ouvrirent, et le cadavre, lancé comme la pierre d'une fronde, s'abattit au sommet du bûcher.

Des chœurs de jeunes femmes armées de torches s'élancèrent aux angles des bûchers : leurs longs cheveux noirs flottaient au vent, leurs yeux étincelaient; les colliers qui pendaient sur leurs seins ressemblaient à des lignes écarlates que le doigt mystérieux d'une sorcière aurait tracées en un jour de sabbat; les coquilles attachées à leurs chevilles sonnaient en se choquant. A mesure que la flamme grandissait et projetait plus loin ses clartés, les danseurs redoublaient de vitesse; les vieilles chantaient en frappant sur leurs tambours retentissants.

Comme d'infernales théories d'esprits, les jeunes danseuses passaient devant la flamme que le vent tourmentait, et leurs têtes, renversées en arrière, roulaient sur leurs sombres épaules qu'une sueur brûlante humectait.

Aux vives lueurs que le triple foyer lançait sur la prairie, on apercevait des groupes d'enfants bruns qui se roulaient dans l'herbe; le médecin, coiffé d'une aigrette de plumes blanches, aiguisa sa lancette sur un caillou poli qu'il baignait de salive; de vieilles sibylles tatouées et qui s'étaient noué des serpents autour du corps, hochaient la tête en psalmodiant un chant lugubre. Les chefs, accroupis dans une zone de lumière, passaient les doigts sur la lame verte de leurs couteaux de pierre, et le grand-prêtre debout battait des mains.

Léopold commençait à ne plus porter une grande attention à ce tableau et tenait les yeux attachés sur le côté de l'horizon où la lune montait toujours.

Quand la flamme eut si bien miné les bûchers que tous trois se furent affaissés en poussant vers le ciel des tourbillons d'étincelles, les danseuses épuisées roulèrent sur le sol.

Toute la tribu tomba soudain sur ses genoux. Trois colonnes de feu s'élancèrent des foyers ardents, et une immense clarté passa sur la prairie, illuminant tous ces corps prosternés, battant la terre de leurs fronts.

— Bravo! bravo! s'écria Gaëtan, qui donnait toute son approbation à ce tableau final.

A ce cri, les sauvages se relevèrent; les mystères de leurs rites religieux étaient accomplis. Le grand-prêtre étendit le bras et le chef se dirigea vers les deux captifs.

Mais entre eux et lui il rencontra Tahia-Ta. Elle l'arrêta, appuyant sa main sur l'épaule du chef et de l'autre lui montrant le ciel :

— Taho-Huaé n'a pas cru ce que je lui avais annoncé, lui dit-elle; le grand esprit des blancs est en colère comme la mer quand souffle le vent. Si Taho-Huaé lève la hache sur ses prisonniers, qu'il prenne garde; le grand esprit étendra sa main dans le ciel et l'île tout entière sera plongée dans la nuit.

Le chef la regarda un instant, puis il repoussa doucement la main de Tahia-Ta.

— Le grand esprit de mon peuple veut que les hommes blancs meurent et soient mangés; notre grand esprit a faim de leur chair et soif de leur sang; pourquoi le grand

esprit des blancs les a-t-il abandonnés sur notre île ? Taho-Huaé n'a pas peur.

Le chef s'avança. Tahia-Ta, le retenant encore, leva sa main vers la lune :

— Regarde, dit-elle.

Une bande opaque échancrait le disque étincelant des nuits ; déjà une lueur plus terne tombait sur la mer et les bois.

Le chef s'arrêta ; toute la tribu tournait ses yeux vers le ciel.

La lumière s'effaçait lentement, et la bande sombre s'élargissait à toute minute sur la planète errante dont la face se voilait.

— C'est la main du grand esprit des blancs, dit Tahia-Ta.

Le chef frissonna. Un frémissement de terreur parcourut la tribu.

— Malheur ! malheur ! s'écria Tahia-Ta, l'heure de la nuit sombre est venue.

— Malheur ! malheur ! cria la foule qui voyait les ténèbres étendre leur manteau noir sur l'île.

Un mince filet de lumière rayonnait encore sur le bord de l'astre comme la lame étroite d'un sabre recourbé ; l'ombre s'avança et la lumière s'éteignit.

Une clameur d'épouvante retentit dans la vallée ; les guerriers jetaient leurs armes, et le grand-prêtre attachait un regard hébété vers le ciel obscurci. La terreur et la désolation étaient partout.

Taho-Huaé alla vers Tahia-Ta.

— Le chef a parlé comme un enfant, lui dit-il, l'effroi

peint sur le visage ; le grand esprit des blancs est un grand esprit. Que ces hommes blancs le demandent et il retirera sa main.

— Taho-Huaé m'a entendue, reprit-elle ; que les couteaux se détournent des blancs et le grand esprit rendra la lumière à votre île.

— Les blancs sont libres, mon peuple n'a plus faim.

Tahia-Ta s'élança vers Léopold. Épouvantée elle-même, elle le pria de rendre la clarté à l'île plongée dans la nuit, et Léopold, gravement, leva ses bras au ciel dans l'attitude d'un prophète.

Un étroit ruban lumineux se dessina sur le disque éteint de la lune ; quelques rayons filtrèrent dans l'espace ; une immense respiration souleva toutes les poitrines ; la tribu semblait avoir reconquis l'air et la vie.

Tahia-Ta prit Léopold et Gaëtan par la main et les entraîna ; les rangs des sauvages s'ouvrirent devant eux ; une terreur superstitieuse protégeait les deux captifs.

— Bien joué, ma bonne comédienne ! s'écria Léopold en sautant au cou de Tahia-Ta, qui n'était point fort rassurée d'avoir eu affaire à un aussi grand sorcier.

Ce cri arracha violemment Gaëtan à son extase somnambulique ; il jeta autour de lui des yeux effarés ; au loin, dans la prairie, les dernières flammes des bûchers ondoyaient ; devant leurs clartés, les noires silhouettes des sauvages se dessinaient ; la vérité tout entière se fit jour dans son esprit, et il tomba dans les bras de Léopold, riant et pleurant à la fois.

— Qui donc nous a sauvés ? dit-il enfin.

— L'idée dont tu faisais fi, ou, pour rendre à César

ce qui est à Mathieu Laensberg, le pauvre petit almanach bleu qui nous a servi d'égide contre l'appétit australien.

— Quel conte me fais-tu là?

— C'est aussi vrai qu'une folie. Tandis que je régnais à Oyalava, je m'amusais, pendant les loisirs de ma royauté, à feuilleter cet almanach d'un sou. Il y était question d'une éclipse totale de lune. Après les révélations de Tahia-Ta sur le sort qui nous attendait, une idée extravagante me traversa l'esprit; dans les périls extrêmes on n'adopte que ces idées-là. J'avais lu, dans les *Incas* de M. de Marmontel, la relation d'une éclipse de soleil qui avait joué un rôle providentiel. Le soleil n'était pas disponible dans le moment; ne pouvant avoir Phœbus, je me contentai de Phœbé. Tu comprends de quelle importance il était pour le succès de mon projet que le jour de notre sacrifice en Australie concordât avec le jour prédit par le vénérable Mathieu Laensberg. La veille ne me convenait pas plus que le lendemain. Enfin, le soir même, Tahia-Ta ayant bien voulu me promettre le concours de ses talents, je lui ai tracé son rôle, elle a joué avec une remarquable supériorité et le succès a été complet.

— Maintenant que nous voilà affranchis de la broche, qu'allons-nous faire? dit Gaëtan.

— Je propose de nous en aller, dit Léopold; tant que ces gens-là déjeuneront, et ils déjeunent beaucoup, nous courrons des dangers. D'abord il n'y a plus d'éclipses. Construisons bien vite une pirogue et confions-nous aux flots.

La nuit s'écoula et ils discutaient encore les différents

moyens d'évasion que leur esprit leur suggérait, lorsqu'un grand tumulte mit fin à leur conversation. Le camp était sens dessus dessous.

La cause d'un aussi grand trouble fut bientôt expliquée aux deux voyageurs. Une nombreuse troupe de blancs venait de se montrer sur le rivage.

Léopold et Gaëtan coururent droit à leur rencontre.

— Qui vive ? leur cria-t-on en espagnol.

— Français ! répondirent-ils.

— C'est bien, dit le capitaine, nous allons nous embarquer et je vous mènerai à Tuxillo où je me rendais quand un coup de vent m'a poussé sur les côtes de la Nouvelle-Zélande.

— Ah ! nous sommes dans la Nouvelle-Zélande. C'est un pays charmant que je ne serai pas fâché de quitter.

— Patron Giacomo, dit un matelot, voilà la péniche ; faut-il la héler ?

— Giacomo, s'écria Gaëtan ; Giacomo Ferrer, de Cadix ?

— Lui-même.

— Eh bien, monsieur, permettez-moi de vous embrasser ; je vous connais beaucoup, c'est-à-dire je connais un peu mademoiselle Jacintha, la fille de l'honnête drapier, à l'enseigne de la *Toison d'Or*.

— Ma fiancée !

— J'ai fait sa connaissance au carnaval de l'an dernier ; la chère signorita m'avait chargé de mille soupirs pour vous quand elle apprit que je partais pour Luçon.

— Chère Jacintha !

— Ah ! seigneur Giacomo, si vous saviez comme elle

vous aime, — elle m'a donné bien des preuves de cet amour-là !

— Je ne suis pas un ingrat, seigneur Français ; dans un an je la reverrai.

Avant de partir, Léopold crut devoir prendre congé de Tahia-Ta.

Tahia-Ta se jeta à son cou en pleurant, et le supplia de rester dans l'île, où un fort parti se dessinait en sa faveur ; sa tendresse expansive lui fit même entrevoir la possibilité d'arriver jusqu'au trône.

Mais Léopold estima que ce trône pourrait bien un jour se changer en gril, et, modestement, il éloigna cette espérance de son cœur. Puis tout bas, mais tout bas, il proposa à Tahia-Ta de le suivre au Chili.

En notre qualité d'historien véridique, nous devons confesser que Léopold n'avait pas grande envie qu'elle acceptât.

— Quand la crainte sort du cœur de l'homme, disait Gaëtan, elle laisse la porte ouverte et la reconnaissance s'échappe après.

Mais si Tahia-Ta aimait beaucoup Léopold, elle aimait aussi un cousin de Taho-Huaé, et l'amour de la patrie l'enchaîna sur le rivage.

Les deux époux se firent de tendres adieux, et la péniche, ayant reçu la troupe à son bord, rama vers la *Reyna-Isabella*, grand baleinier qu'on voyait en panne à une demi-lieue de la côte.

XI

LA VENDETTA PÉRUVIENNE.

Giacomo Ferrer avait pris Gaëtan, et par contre-coup Léopold, en grande affection depuis que le nom de Jacintha avait été prononcé entre eux ; sa table devint la leur.

— Que se passait-il donc à Valparaiso lorsque vous en êtes parti ? demanda Gaëtan d'un petit air indifférent, un soir en buvant le café.

— Pas grand'chose, sinon que la *Madona del Carmen* allait être mise en vente. Oh ! c'est qu'il lui est arrivé de singulières aventures à la *Sancta Madona del Carmen !*

— Racontez-nous donc ça, capitaine.

— Il faut d'abord que vous sachiez que ce navire avait pour commandant un certain don Ramon Goya, qui était parfois marchand et souvent pirate. Il paraît qu'en chemin il avait pris une petite cargaison de nègres qu'il se proposait de vendre au Chili. Il faut bien que tout le monde vive.

— Sans doute, dit Léopold.

— Don Ramon, qui était un pirate d'une espèce toute particulière, ne parvint à se défaire du troupeau noir, dont il se disait le pasteur, qu'en promettant à ses commensaux de les racheter tous, quand il aurait fait fortune. La vente de tous ces braves gens fit entrer une bonne somme dans la poche de don Ramon, qui la destinait à payer la dot de sa fille ; mais, comme il était un excellent père de famille, il se trompa à son avantage dans ses comptes avec le lieutenant, ce dont il ne voulut pas démordre, tant il avait à cœur le bien-être de ses enfants. Le lieutenant, qui était d'un caractère rancunier, se fâcha, et les choses s'envenimèrent au point que don Rafaël, pour se venger, alla trouver le consul français et lui raconta comment le capitaine Ramon Goya avait empoisonné deux de ses compatriotes.

— Permettez-moi de vous les présenter, dit Léopold. Il faut être juste, même envers un négrier. Don Ramon nous a abandonnés, mais il ne nous a pas tués.

— Soit ; mais rien ne saurait d'ailleurs excuser le procédé de don Ramon, reprit l'honnête Giacomo. De cette vilaine délation, il résulta que le consul requit tout d'abord l'arrestation du lieutenant. La visite à laquelle il

fut procédé, à bord de la *Sancta Madona del Carmen*, amena la découverte de vos papiers et de quelques milliers de piastres.

— Ce sont les nôtres ! Sait-on ce qu'elles sont devenues ?

— Elles sont déposées chez le consul ; mais, à peine le bruit se fut-il répandu à Valparaiso et aux environs que le capitaine Ramon Goya allait être jugé, condamné et probablement exécuté, que deux ou trois cents nègres accoururent aux alentours du bâtiment dans lequel siégeait le tribunal et firent retentir l'air de leur gémissements. C'était une émeute dans l'affliction. Tous ces nègres faisaient partie de ceux que don Ramon avait recueillis à son bord ; ils l'appelaient leur père et sanglotaient ; les femmes juraient de s'immoler toutes sur son tombeau, s'il était conduit au supplice. Jamais Mausole célibataire ne compta tant d'Artémises. Les planteurs épouvantés représentèrent aux juges que le trépas du capitaine dépeuplerait leurs ateliers, et, dans leur embarras, les juges prirent un terme moyen.

— Voyons donc ce juste-milieu judiciaire, dit Léopold.

— On relaxa don Ramon et l'équipage ; mais, en manière d'avertissement, on condamna le capitaine à dix mille piastres d'amende, et on vendit la *Sancta Madona del Carmen* pour payer les frais du procès. Au sortir de l'audience, continua Giacomo, le capitaine Ramon Goya se retira dans une terre magnifique qu'il avait achetée avec ses économies. « Je suis dégoûté du commerce des hommes, » disait-il en jouant sur le mot.

— L'aimable épicurien ! dit Gaëtan.

Cependant les vents propices poussèrent *la Reyna-Isabella* à Tuxillo. Giacomo embrassa ses nouveaux amis en pleurant et leur prêta deux ou trois cents gourdes à valoir sur la somme déposée à Valparaiso. Gaëtan le chargea de mille compliments gracieux et d'une bague pour Jacintha.

Quand ils arrivèrent à Lima, les dix ou douze Napoléons indigènes qui jouent perpétuellement au 18 brumaire dans l'Amérique du Sud se tenaient cois.

La population fumait. En voyant toutes les femmes embéguinées de robes de satin noir, Léopold consulta son almanach pour savoir si on n'était pas au temps du carnaval ; on était alors au mois d'avril, mais l'aubergiste lui apprit que le domino était en permanence à Lima.

Comme Gaëtan traversait une place, une de ces robes de satin noir lui fit un léger signe avec la tête et se mit à trotter devant lui. Au coin d'une ruelle, le domino s'arrêta devant une porte étroite, qu'il ouvrit, et Gaëtan se trouva dans un jardin ombreux tout entouré de grands murs.

Le domino enleva son capuchon.

— Rosalinda ! s'écria le coureur d'aventures.

Après le premier moment donné à l'émotion, Gaëtan se mit à la questionner.

— Que voulez-vous savoir ? lui dit-elle.

— Tout.

— Ce serait trop long. Aussi vais-je résumer mon odyssée en deux mots : Rosalinda j'étais, Rosalinda je suis ; seulement, au lieu d'être en Toscane, je suis au Pérou où j'exerce une profession qui n'a cours que dans l'Amérique du Sud. Je suis nièce d'archevêque.

— Ah !

— On m'avait dit qu'en Amérique les artistes conquéraient des royaumes ; — je ne parle pas de la fortune ; — c'est trop peu : je m'embarque à Naples pour la Vera-Cruz et j'arrive à Lima ; je ne sais trop quel chemin j'ai pris pour faire ce trajet-là. Il paraît que j'ai été enlevée. Je croyais être au théâtre, je me réveille dans un palais. Je demande le régisseur ; un abbé me répond. Je me frotte les yeux, et un personnage qui portait des bas violets me prouve que je suis sa nièce. Il sonne ; deux caméristes apportent des robes de satin noir. Je proteste en italien, tandis qu'on m'habille à la mode du pays ; lasse de parler, je me mets à chanter ; on me laisse dire et je me laisse faire. Depuis lors je suis toujours nièce.

— Vous plaisez-vous dans cette parenté ?

— J'en ai pris mon parti. Je reçois les placets et je bouleverse l'archevêché. C'est à moi qu'on s'adresse quand on a un ami à pousser ou un ennemi à perdre ; hier j'ai fait trois vicaires et défait deux chanoines. Mais je veux que vous jugiez vous-même de mon palais. Demain, vous dînerez avec nous.

Le lendemain Gaëtan conduisit Léopold avec lui à l'archevêché ; il y avait grande réception. La Rosalinda était assise sur un balcon ; un abbé l'éventait avec des plumes de colibris nouées de fils d'or ; un vicaire égrenait les fleurs d'un bouquet sur ses pieds ; un chanoine lui racontait l'anecdote du jour ; un jeune prélat admirait les pierreries passées à ses doigts d'ivoire ; et tout à l'entour un cercle de dignitaires violets respirait l'air frais du soir tout imprégné de madrigaux.

La Rosalinda se leva pour recevoir les étrangers qu'elle présenta à l'archevêque comme des seigneurs florentins de sa connaissance.

Pendant qu'ils échangeaient quelques compliments avec son éminence, les prélats, émus de l'accueil que la Rosalinda avait fait à ces étrangers, les regardaient comme regardent les princes de l'Église, les plus adroits diplomates qui soient au monde. Il y avait déjà tant de mansuétude doucereuse dans ces regards béats, que la Rosalinda y devina la haine.

Mais déjà Gaëtan était tout entier à l'admiration que lui inspirait une jeune femme à demi couchée sur un divan ; un blanc visage divinement encadré de larges tresses d'or lui donnait l'apparence suave de ces vierges du Pérugin que couronnent d'éclatantes auréoles ; deux yeux noirs et scintillants semblaient relier, par un jet de flammes, ce visage mystique à toutes les voluptés mondaines, quand elle soulevait les voiles de soie de ses blanches paupières.

—.C'est dona Catarina, la sœur de monseigneur de Lima, lui dit l'ex-cantatrice.

— Elle est bien belle !

— J'ai pu le voir, mais on ne me l'a jamais dit, reprit la Rosalinda coquettement ; puis elle ajouta : Elle est un peu comme ces belles princesses des contes de fées que des enchanteurs jaloux gardent à vue. Aimez-la, si vous voulez ; mais cuirassez-vous.

— Qui donc ai-je à craindre ? je n'aperçois ici que camails et surplis.

— N'est-ce point trop déjà ? Voyez-vous là-bas cet

abbé de l'ordre des franciscains, avec sa bouche en cœur et ses yeux à fleur de tête ; ne vous fiez pas à sa figure doucereuse et à ses regards mielleux. Il est en instance auprès de la cour de Rome pour obtenir d'être relevé de ses vœux, et son projet avoué est d'épouser Catarina. Cet autre, plus loin, qui porte une croix d'or sur sa robe violette, est un évêque *in partibus*, le Claude Frollo de Lima. Il s'est pris d'une passion violente pour Catarina, d'autant plus violente qu'une comédienne comme moi a pu seule la deviner.

— Il ne veut donc pas l'épouser, lui ?

— Non. Il attend la vacance d'un archevêché. Prenez garde, Gaëtan, il y aura des poignards entre elle et vous.

Gaëtan arracha de son calepin une feuille de papier, et, prenant un crayon, il écrivit en pur castillan : « Vous voir, c'est vous aimer ; vous aimer, c'est vouloir votre amour ou la mort. Belle Catarina, je vous aime et je suis Français. »

Gaëtan plia le papier, cueillit une touffe de roses, et les donna à Catarina.

Catarina était du pays où naquit Rosine. Elle éparpilla les roses et garda le billet.

Comme elle passait sur le balcon, son éventail tomba : une merveille chinoise où l'or se mêlait à l'ivoire. Gaëtan se baissa vivement et lui rendit le chef-d'œuvre brisé ; mais un débris d'ivoire était resté aux mains de Gaëtan.

Sur la face polie une épingle d'or avait tracé ces mots :

« Mon cœur est à l'amour ; j'aimerai qui me méritera. »

Bientôt Gaëtan fit lire à Rosalinda les mots tracés dans l'ivoire.

— Je crois, lui dit-il, que ce qu'il y a de plus castillan est un enlèvement.

— Enlevez-la ; mais taisez-vous, répondit-elle en lui montrant du bout de son éventail l'évêque qui les regardait avec des yeux de tigre ; puis elle s'échappa après lui avoir donné rendez-vous dans le jardin où déjà elle s'était démasquée.

Léopold causait avec un consul de la bulle *Unigenitus* et Rosalinda avec un prébendier des bals de l'Opéra, lorsque Gaëtan vint tirer son ami par le bras.

— Vite à l'auberge, lui dit-il, mon mariage est suspendu aux fils d'une échelle de soie ; sortons.

Lorsqu'ils arrivèrent au jardin de Rosalinda, les rues étaient muettes et sombres. La porte secrète s'ouvrit ; Gaëtan s'y glissa, et Léopold se blottit dans un enfoncement obscur où il s'endormit.

Un espion aurait à peine eu le temps de les voir disparaître, lorsque deux ombres se montrèrent à l'extrémité de la ruelle, longeant le mur ; elles semblaient se confondre avec les teintes grises des vieilles pierres, et on ne s'apercevait de leur présence qu'à leurs mouvements cotonneux et lents.

Un instant les deux ombres s'effacèrent derrière un angle du mur. Alors, comme on voit dans un rêve des fantômes passer, deux nègres se glissèrent à l'autre bout de la ruelle.

Léopold s'était endormi.

Bientôt les deux hommes reparurent près de la porte où Gaëtan venait d'entrer. L'un d'eux s'arrêta ; l'autre bondit ; deux larmes brillèrent dans la nuit et deux corps vigoureux s'étreignirent poitrine contre poitrine.

— Mélo !

— Safi !

Les bras s'ouvrirent et les poignards s'abaissèrent aussi vite qu'ils s'étaient levés.

— Causons, dit Mélo.

Les deux bandits s'accroupirent dans un coin où l'œil de Dieu seul pouvait les voir.

— Qui t'amène ici ? reprit Mélo.

— Cent ducas qu'on m'a donnés pour tuer un homme, répondit Safi.

— J'en tiens cent cinquante pour envoyer un chrétien au paradis. As-tu gagné ton argent, Safi ?

— Non, et toi ?

— Non plus. Mon homme s'est éclipsé, tout à coup, par ici.

— Comme le mien.

— Où l'as-tu donc pris ?

— A l'auberge du *Grand-Saint-Dominique*.

— Justement où demeure celui qu'il me faut.

— Alors c'est que nous poursuivons le même gibier. Où peut-il s'être caché ?

— Là derrière ; quand il sortira il nous trouvera.

— Qui t'a payé, Mélo ?

— L'abbé don Gaspard Sayon. Et toi, Safi ?

— L'évêque don Diégo Jao.

— Chut ! on marche, dit Mélo.

Le sable fin des sentiers criait sous des pas discrets qui semblaient s'approcher de la porte ; les deux bandits se couchèrent à plat ventre, la main sur leurs couteaux dégaînés.

Tout à coup deux nègres parurent au milieu de la ruelle.

— Au diable les noirs ! murmura Mélo.

Safi se souleva à demi sur son coude.

— Ils sont ivres, dit-il ; mais s'ils parlent, je leur mettrai un peu de fer dans l'estomac.

Les nègres avançaient trébuchant et fredonnant. Léopold dormait toujours.

La clef tourna dans la serrure ; la porte s'ouvrit ; Gaëtan se glissa sur le seuil et la porte se referma.

Les deux bandits sautèrent sur Gaëtan ; mais les nègres les prirent à la gorge.

— *Santa Maria!* cria Safi, et il tomba lourdement un couteau dans le cœur.

Mélo se débattait en hurlant, avec trois pouces de fer dans les côtes ; un effort furieux le dégagea et il s'élança dans la ruelle. Mais, après quelques pas, il chancela et s'abattit au pied du mur.

— Maître, lisez! dit le nègre à Gaëtan en lui donnant un billet.

Gaëtan ouvrit le papier et lut :

« Il ne vous reste plus qu'à fuir, cher ingrat ; vous trouverez des fiancées autre part qu'au Pérou. Si je vous ai prié de me donner quelques heures au jardin, c'est moins parce que je vous aimais, mon pauvre ami, que parce qu'il me fallait le temps de vous tirer du péril où vous vous jetiez. Un petit abbé d'infiniment d'esprit, qui m'adore, a mis à ma disposition deux nègres braves et dévoués, Socrate et Phœbus, qui vous garantiront des poignards péruviens. Qu'il m'a fallu de contes et de temps pour en arriver là ! Qu'ai-je donc encore à vous dire?

Ah! m'y voici. Je joins à ma lettre un ordre de passe que j'ai obtenu de l'archevêque, mon cher oncle. Fuyez et ne regardez pas en arrière. Mon petit abbé a ses ennemis et il a besoin de ses nègres. Ils sont à vous jusqu'au jour. Addio, caro mio ; je vous embrasse trois fois pour le passé, le présent et l'avenir, et je vous donne rendez-vous au Théâtre-Italien de Paris.

ROSALINDA. »

— Êtes-vous prêts à me suivre et à m'obéir? dit Gaëtan aux nègres.

— Ordonnez, maître.

— En ce cas, marchons.

Dix minutes après, Gaëtan, Léopold, Socrate et Phœbus franchissaient un mur sous les fenêtres du palais archiépiscopal. Un balcon surplombait la façade d'un pavillon donnant sur les jardins.

— C'est bien là, dit Gaëtan, et il se tourna vers les nègres :

— Prends cette échelle de soie, Socrate, et arrange-toi de manière à l'attacher à ce balcon. Toi, Phœbus, tu vas monter sur ce platane, et si tu vois venir quelque rôdeur tu siffleras.

— Et moi j'irai poliment le prier de passer son chemin, dit Léopold.

Socrate roula l'échelle à sa ceinture, appuya le pied sur une saillie et grimpa comme un chat le long du mur. Phœbus était à son poste, entre les branches.

Quand l'échelle fut assujétie, Gaëtan s'élança et disparut dans l'appartement de Catarina.

Catarina veillait, couchée dans un hamac, se berçant du pied. Elle avait à la fois le sourire d'une vierge et le fier regard d'une infante.

— Je vous attendais, dit-elle en se soulevant sur un coude, car ce n'est pas moi qu'on peut surprendre. Celui qui, sans ma volonté, entrerait dans cette chambre, aurait mis le pied dans un tombeau. Vous en faut-il une preuve, seigneur?

Elle frappa dans ses mains, les plis d'une portière s'écartèrent, et Gaëtan vit dans l'ombre les têtes hideuses de deux mulâtres.

Gaëtan était demeuré impassible; sa main même n'avait pas effleuré la garde de son poignard.

— Vous êtes brave, reprit Catarina en se laissant couler à terre, et les braves sont loyaux. Devant cette image de la Vierge, jurez-vous que vous m'aimez et que votre volonté est de prendre pour femme celle que vous aimez?

— Je le jure.

Catarina lui tendit la main. Gaëtan fit un pas vers le balcon.

— J'ai là, lui dit-elle en le retenant, un coffret tout plein de mes pierreries; il y en a pour un million. Voulez-vous l'emporter?

— Non, répondit Gaëtan, c'est vous que j'aime: laissez vos trésors.

Une flamme divine éclaira le beau visage de Catarina. Elle se jeta dans les bras de Gaëtan.

— Je suis à toi, lui dit-elle, partons.

Bientôt après, les fugitifs avaient franchi les portes de Lima; grâce à l'intervention de Phœbus et de Socrate,

ils se procurèrent des chevaux, et tous les cinq, Gaëtan, Catarina, Léopold et les deux mulâtres, partirent ventre à terre.

Quand ils eurent gagné la côte, un pêcheur les passa au port le plus voisin de la république de Bolivia, où, sûrs qu'on avait perdu leurs traces, ils prirent le chemin de la Colombie à travers la Cordillière des Andes.

Un bon ange, comme ceux que Dieu envoyait jadis aux voyageurs bibliques, semblait guider leur caravane ; l'insouciance et la gaîté, ces deux compagnes du bonheur, cheminaient avec eux. Catarina, nonchalante comme une Indienne, concentrait tous les feux de l'amour dans ses regards et toute l'activité de sa vie dans son cœur. Quand Léopold la raillait sur son indolence américaine, elle répondait :

— Le bonheur est horizontal ! et là-dessus, en souriant, elle fermait ses molles paupières toutes baignées de langueur.

Mais les plus nobles et les plus courageuses vertus se cachaient sous cette enveloppe paresseuse, comme le lait savoureux de la noix de coco sous sa filandreuse écorce.

Un jour que les voyageurs traversaient une vallée crevassée çà et là et toutes semée d'énormes quartiers de rochers, ils arrivèrent dans un méchant village, dont les maisons démantelées étaient ouvertes à l'orage.

Léopold et Gaëtan s'écartèrent un instant pour chercher une posada. Lorsqu'ils revinrent sur leurs pas, Catarina avait disparu. Un des mulâtres leur montra du doigt une mâsure à demi ruinée, à une centaine de toises du village. Ils y coururent.

Catarina était assise auprès d'un foyer presque éteint, berçant dans ses bras un enfant endormi ; deux autres cachaient leurs têtes sur ses genoux.

Au bruit que firent les deux voyageurs en entrant, une femme, étendue sur un peu de paille, souleva son corps amaigri. La pâleur était sur son front.

Catarina se tourna vers elle ; ses yeux rayonnants et tendres étaient comme un foyer où son âme brûlait. — Ne craignez rien, dit-elle, ce sont mes amis. Et la malade rassurée raconta aux deux Français comment un tremblement de terre avait détruit le village ; une troupe de bandits, profitant de la confusion, s'était jetée sur les ruines le lendemain, et le mari de la pauvre femme avait été tué en voulant défendre le peu de bien qui lui restait ; depuis ce jour elle était demeurée seule avec ses enfants ; la fièvre et le désespoir les consumaient, et la faim commençait à se faire sentir lorsque les cris des pauvres petits avaient attiré Catarina de ce côté.

Elle voulut que la caravane s'arrêtât dans le village, et ne consentit à continuer la route que lorsque la famille orpheline fut en état de supporter les fatigues du voyage. Quand ils arrivèrent à la ville prochaine, Catarina conduisit elle-même la femme et les enfants au plus vieux prêtre de l'endroit, les lui recommanda et ne partit qu'après avoir laissé entre leurs mains une bourse pleine d'or.

Une autre fois, un des mulâtres se blessa la jambe en descendant une colline ; mais aussitôt Catarina s'en aperçut, elle sauta à bas de sa monture, pansa le malade, et le contraignit à prendre sa place.

— J'irai fort bien en croupe derrière vous, dit-elle à Gaëtan ; et jusqu'à ce que l'esclave fût guéri, elle ne souffrit pas qu'il prît la moindre peine.

C'étaient tous les jours de nouveaux traits de bonté et de délicate générosité. Tout en elle respirait une simplicité touchante, unie à une élévation de sentiments qui prenait sa source dans une âme pure comme le cristal.

— Enfin, je l'ai donc trouvée cette fiancée que je désespérais d'atteindre ! s'écria Gaëtan. Mon rêve n'était pas une chimère ; la perfection devait être blonde.

Après avoir échappé aux bandits, aux tigres, aux tourbillons, aux ouragans, après avoir traversé le territoire d'une douzaine de républiques mourantes, ils arrivèrent enfin aux environs de Cança, dans la province de ce nom.

La petite troupe s'arrêta, à l'heure où le soleil s'éteint, aux portes d'une hôtellerie, à l'enseigne du *Grand-Bolivar*.

— Cette enseigne me prouve que nous sommes chez un peuple civilisé, dit Léopold ; il n'élève pas encore de Panthéon à ses grands hommes, mais il met leur gloire sur un écriteau.

L'aubergiste, qui était un hidalgo gros, gras et ventru, comme tous les aubergistes, leur servit une collation dans un jardin, sous un berceau d'acacias.

Le jardin longeait la route où passaient en chantant des muletiers et des laboureurs ; deux ou trois voyageurs arrêtaient parfois leurs montures à la porte de l'auberge et se faisaient verser à boire, comme dans ces calmes paysages de Wouwerman, où un cavalier, monté sur un

bon gros cheval blanc, avale gaillardement le coup de l'étrier.

Catarina avait fait étendre une natte sous l'arbre le plus touffu, dans le coin le plus frais ; d'une main paresseuse elle s'éventait avec de larges queues d'aras enchassées dans de l'ivoire.

— Qu'il fait chaud ici et que j'ai soif ! dit elle.

Une source chantait à trois pas sous des touffes de fleurs.

— Plongez vos mains et trempez vos lèvres dans cette eau, lui dit Gaëtan ; c'est du cristal liquide.

— Ce cristal est trop loin, reprit-elle, voyant que sa main ne pouvait atteindre à la source.

— Ne vous dérangez pas, senorita, dit un homme qui passait dans le jardin, èt permettez-moi de vous servir.

Il prit un verre, l'emplit d'eau, et le présenta à la nonchalante Péruvienne.

A peine Catarina eut-elle approché l'eau de ses lèvres, qu'elle rejeta le verre en poussant un cri.

Gëtan la prit dans ses bras. La pauvre enfant était livide, et se débattait contre la mort.

L'homme qui l'avait servie parut sur le bord du chemin.

— C'est de la part de monseigneur don Diego Jao, dit-il, et sautant sur un cheval caché derrière une haie, il partit au galop.

Catarina râlait. Gaëtan jeta un cri de rage ; mais sentant que son amante expirait, il colla ses lèvres aux siennes comme pour aspirer le poison qui la tuait.

Léopold s'élança sur la route ; mais déjà le messager de la vengeance galoppait au loin.

Catarina était déjà morte qu'on voyait encore la poussière soulevée par les pieds de son cheval.

Les mulâtres repartirent le lendemain pour Lima, après avoir baisé les pieds glacés de leur maîtresse ensevelie ; ils avaient, disaient-ils dans leur sombre langage, une mission à remplir. La vendetta péruvienne voulait du sang.

XII

L'AMOUR ET L'EXPÉRIENCE.

Un mois après la mort de Catarina, Léopold et Gaëtan s'embarquèrent à Carthagène sur un navire de commerce qui se rendait au Havre.

Gaëtan sentait, pour la première fois, l'espérance éteinte dans son cœur ; Léopold ne cherchait pas à le consoler. Il savait que Gaëtan avait vingt-huit ans.

— C'était celle que j'avais choisie, disait Gaëtan : plus belle que miss Harriett, plus tendre qu'Antonina, elle était chaste comme la Vierge, et dévouée comme Héloïse.

10.

Au nombre des passagers qui voyageaient sur le *Cacique,* il y avait une femme encore passablement jolie et presque blonde.

Un soir que la mer était calme et le ciel pur, on causait sur le gaillard d'arrière. Gaëtan regardait l'eau s'enfuir sous la poupe en écumant. Sa mélancolie et sa pâleur intéressaient fort la dame qui en était, du reste, pour ses frais de sourires et d'œillades. Tous les passagers faisaient la roue autour d'elle ; mais elle était femme et voulait du fruit défendu. Gaëtan était ce fruit-là.

Or, on causait, et la dame faisait une grande dépense d'esprit sans que Gaëtan y prît garde, lorsqu'en racontant une histoire elle vint à se nommer. Gaëtan releva la tête ; un vague souvenir lui rappelait ce nom.

— Pardon, madame, dit-il, je n'ai pas bien entendu ; veuillez avoir, je vous prie, la complaisance de répéter ce nom.

— Lady Sarah Churchill, répéta la dame enchantée.

— N'étiez-vous pas à Tongatabou, l'an dernier ? madame.

— Oui, monsieur.

— Alors, c'est bien vous que j'ai failli enlever.

— Moi ?

— Vous. Mais vous voyez, madame, que je n'en ai rien fait ; ainsi, laissons-là cette histoire, et parlons d'autre chose.

Mais c'était justement de cette histoire-là que la dame voulait parler.

Elle s'y prit si bien, que Gaëtan lui raconta l'expédition qui avait amené le naufrage à la Nouvelle-Zélande. Comme l'histoire demandait beaucoup de détails, lady

Sarah se jeta hardiment dans un océan de *car*, de *mais* et de *si* qui rendit la conversation infiniment longue. Quand on cause, on est obligé de regarder les gens ; et c'est pourquoi Gaëtan s'aperçut que lady Sarah avait un nez gracieux, quoiqu'il ne fût pas grec ; que ses lèvres étaient fraîches et souriantes, si elles étaient un peu grandes ; que ses yeux reflétaient les teintes les plus azurées du ciel ; que ses dents étaient fines et blanches, ses mains effilées, et ses pieds charmants, quoique longs.

Sans en rien dire à son ami, Léopold avait fait parler une femme de chambre qui lui avait conté que lady Sarah Churchill était maîtresse de quinze à vingt mille livres sterling de rentes, quatre à cinq cent mille francs de notre petite monnaie.

Léopold trouva que c'était un parti raisonnable, et laissa faire la Providence ; il était trop expérimenté pour se mêler de rien.

Malheureusement le vent soufflait d'un si bon coin, que le navire arriva au Havre avant que la Providence eût le temps de s'occuper des affaires dont Léopold lui avait remis le soin.

Lady Sarah Churchill fit tenir à Gaëtan un billet par lequel elle lui indiquait l'hôtel où elle était descendue. Gaëtan, sans penser à mal, allait s'y rendre, lorsqu'il parvint à se rappeler que c'était justement l'anniversaire du jour où il avait vu Catarina pour la première fois.

Il rebroussa chemin, commanda une voiture et des chevaux de poste et partit sur l'heure.

— Cet anniversaire-là te coûte dix millions, lui dit Léopold.

Lorsqu'ils arrivèrent à Paris, il y avait déjà plus de quatre ans que les deux amis l'avaient quitté. Paris n'avait pas changé ; on y comptait seulement cinq ou six rues de plus et deux ou trois grands hommes de moins.

Le père de Gaëtan dînait tête-à-tête avec une jeune dame de ses amies, lorsque le voyageur entra dans la maison de la rue des Amandiers-Popincourt.

Gaëtan connaissait et respectait trop son père, l'honnête fabricant, pour croire qu'il pût être en bonne fortune. La dame était de moyenne taille et pouvait passer pour une assez jolie brune. Le rentier la présenta à son fils sous le nom de madame Servanne.

Il n'y a pas de ville où l'on s'habitue plus vite et plus aisément à vivre qu'à Paris. Quinze jours après son retour, Gaëtan commençait à se demander s'il était vrai qu'il eût jamais quitté la grande cité. Madame Servanne ne lui avait prêté qu'une très-médiocre attention, ce dont, en l'état de son âme, il lui avait su beaucoup de gré ; elle était en quelque sorte la pupille de son père, à qui l'époux défunt l'avait confiée ; et lorsqu'un mois eut passé sur leur connaissance, ils devinrent les meilleurs amis du monde.

Léopold s'était, plus vite encore que Gaëtan, replié aux habitudes de la vie parisienne.

A ceux qui lui demandaient ce qu'il avait gagné à ses longues pérégrinations, il répondait selon l'heure : tout ou rien ; et il laissait à ses interlocuteurs le soin de deviner ce logogriphe.

Sur ces entrefaites, un sien grand-père, qui vivait fort retiré dans une grosse ferme, près de Vendôme, s'avisa

de mourir. Léopold, qui était son unique héritier, partit pour débrouiller la succession.

Il était depuis environ trois ou quatre mois à Gros-Pré, lorsqu'une épître vint le surprendre au coin du feu. Voici ce que disait l'épître :

Paris, ce 6 décembre 1837.

« Mon cher Léopold,

« C'est à peine si j'ose tenir ma plume ; elle tremble dans ma main. Un miroir est là qui me montre ma propre face ; je rougis en me regardant. Il y a au bout de ma plume un mot que j'hésite à tracer ; ce mot est le Rubicon de ma pensée ; ne faut-il pas que je le franchisse enfin? D'ailleurs, si je ne commençais pas par te dire bien vite toute la vérité, cette lettre serait obscure comme un mythe et mystérieuse comme un symbole. Or, tu n'es pas plus un Cousin que je ne suis un Michelet.

« Que ma plume s'arme donc de courage !

« Léopold, je suis marié !...

« Ne jette pas ma lettre au feu, et ne te hâte pas de me condamner avant de m'avoir entendu.

« Je t'ai dit que j'étais marié, mais je ne t'ai pas dit avec qui, et c'est pourtant là le principal ; tout le monde se marie ; le mariage est un prétexte, la femme est la raison, et comment te nommerai-je la raison de mon prétexte? Voilà ce qui doit m'effrayer.

« Tu connais mes principes. Assez longtemps je te les ai développés ; bien plus même, je les ai mis en pratique. Eh bien, faut-il te le dire, j'ai impudemment menti à

toutes mes théories ; j'ai été le Saxon de ma propre cause ; j'ai commencé comme un poëte pour finir comme un clerc d'huissier ; j'ai été lâche après avoir été hardi ; j'ai brisé sous le talon du mariage le doux fantôme de mes illusions, et maintenant je me trouve face à face avec une femme brune !...

« Oui, j'ai épousé une femme brune, Léopold !

« Je veux, du mòins, avoir le courage de mon humiliation et ne pas reculer devant la sombre vérité, Oui, ma femme est brune ; c'est vainement que j'ai cherché à me tromper moi-même. Ma plume voulait écrire châtain ; mes yeux voulaient voir châtain, ma bouche voulait dire châtain ; mais puisque le blond est impossible, qu'importe la nuance ! J'ai forcé ma plume, mes yeux, ma bouche à dire, à voir et à écrire *brun*.

« C'était bien la peine de chercher une fiancée sous tant de latitudes pour la trouver à Paris ! O Léopold ! que la sagesse humaine est une amère plaisanterie ! Serait-il donc vrai que nos pères ont plus de bon sens que nous ? J'en ai peur pour mes enfants.

« Si tu me demandes qui j'ai épousée, je te dirai : Je le sais, mais je ne le crois pas.

« Non, je ne le crois pas, et cependant voilà déjà six semaines que nous sommes unis. Six semaines ! Quel éclair et quelle éternité ! Je ne puis encore m'habituer à cette pensée. Je m'appelle à haute voix pour être bien sûr que je veille. Il y a des heures où je prends ma femme pour un sylphe ; puis je m'abandonne à de bizarres rêveries ; je vois de doux fantômes qui me tendent les bras ; des paroles caressantes chuchotent à mon oreille ; des voix

chéries appellent : Gaëtan ! Alors je tressaille et je me dis, en me prenant la main : Tais-toi, Gaëtan ; prends ton bonnet de nuit et console-toi d'être heureux !

« Car je suis heureux, Léopold ; c'est une honte de plus, mais c'est ici une confession et je dois avaler le calice jusqu'à la lie. Je te dirai tout ; après, si tu veux, tu seras le maître de fouler mon souvenir aux pieds, de me mépriser et de dire *vade retrò* à notre cosmopolite amitié.

« Ma femme joue du piano, ma femme brode, ma femme écrit surtout.

« Or, ces misères font mon bonheur. Éternellement placé entre une lettre, une pantoufle et une sonate, je suis comme ces bienheureux qui trouvent la béatitude à entendre chanter à perpétuité des hymnes par les séraphins. Elle m'a amené tout doucement, avec cet art merveilleux que les femmes possèdent seules, à mettre ma joie dans les choses où jadis je ne trouvais qu'ennui, et, ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'elle m'a persuadé de sa raison et convaincu de ma folie. Oh ! si la chimie pouvait condenser le sourire et le regard d'une femme, quel irrésistible dissolvant n'obtiendrait-elle pas !

« Elle brode des écrans, gazouille des ariettes et griffonne un billet avec de si séduisantes grâces, de si jolis mouvements de tête, de si adorables minauderies, que je la regarderais faire pendant une éternité ; cette éternité dure ordinairement cinq minutes ; un baiser pris et rendu vient toujours l'interrompre.

« Tu l'aimes donc cette femme brune ? me diras-tu. Que sais-je ? il se peut que oui, il se peut que non ; l'amour n'est-il pas un peu comme ces étoiles qu'on voit long-

temps encore après qu'elles sont éteintes, ou qu'on ne voit pas tandis que leur lumière arrive? Est-il venu, est-il parti ? Quel cœur le sait bien ?

« D'ailleurs qu'importe ! Je ne comprends rien à ce que j'éprouve et ne cherche pas à le comprendre ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que ma femme finira par me faire croire que je n'ai jamais aimé qu'elle ; que c'était elle que je cherchais à travers les autres femmes, et que je voyais le brun derrière le blond. Explique, si tu le peux, ce miracle d'optique.

« Je m'aperçois seulement à présent que je ne t'ai pas encore dit le nom de ma femme. Elle s'appelait madame Servanne. Elle était veuve et maîtresse de sa fortune, qui peut bien s'élever à vingt-cinq ou trente mille livres de rentes. Tu aurais mieux fait d'épouser lady Sarah Churchill, vas-tu me dire. Qu'en sais-tu ? Le bon Dieu lui-même, tout savant qu'il est, ne pourrait pas l'affirmer. Ce qui n'a pas été restera éternellement inconnu, par la raison toute simple que ça n'a pas été.

« Nous menons la vie la plus prosaïque qui soit au monde. Je crois, en somme, que c'est la plus amusante de toutes celles qu'on peut ambitionner. Nous allons aux théâtres où va la foule, qui est notre guide ; nous avons une maison à la campagne, près de Morfontaine ; un petit hôtel en ville, rue de la Pépinière ; une calèche et des chevaux pour nous promener ensemble. Nous irons en Italie l'an prochain, ni plus ni moins que des gentils-hommes de clocher ; nous ne manquerons pas de visiter plus tard la Suise et les bords du Rhin, enfin ce que tout le monde va voir. Au besoin, nous prendrons les

eaux quelque part. Il est probable que nous aurons des enfants. Tu vois que nous ne cherchons pas à inventer. Mon père, à qui je ne soupçonnais pas tant d'esprit, m'a dit que le mariage était la prose de la vie, et qu'il fallait agir en prose.

« C'est là un plaisant dénouement au roman de mes amours. Moi qui ai fait des chartes et des traités d'alliance, moi qui ai commandé des flottes, moi qui ai presque été mangé, j'épouse une petite bourgeoise de Paris !

« Et sais-tu ce qu'il y a de plus étrange encore dans ce dernier chapitre de ma vie ? c'est que je me suis marié précisément avec la femme qui a été la cause de mon départ de Paris. Seulement alors elle était jeune fille. Mon père, qui est un grand diplomate méconnu, m'a révélé ce mystère le lendemain de mes noces. J'ai fait le tour du monde pour arriver de la rue des Amandiers-Popincourt à la rue de la Pépinière, et j'ai mis quatre ans à faire un trajet qui demande une heure en omnibus.

« Mon mariage a eu cela de bon qu'il m'a guéri d'un défaut essentiellement français. J'étais quelque peu sceptique avant d'avoir passé par la mairie et l'église ; aujourd'hui je crois à tout. Beaucoup de gens prétendent que c'est la même chose ; tout croire ou tout nier sont les deux extrémités d'une corde qui se touche en se courbant, disent-ils. C'est possible. Quoi qu'il en soit, on viendrait me dire que les Sickes et les Afghans m'ont nommé grand mogol, que je n'en serais point étonné. N'ai-je pas épousé une femme brune ?

« Claire, c'est le nom de madame Gaëtan, a pour amie intime la comtesse Palombicelli, dont le mari a été nommé

chargé d'affaires de Toscane à Paris. J'ai rencontré cette chère Antonia aux Italiens la première fois que j'y suis allé. Elle m'a prié de lui présenter ma femme avec un sourire plein d'une malicieuse bonhomie, et ne s'est vengée que par un mot : « Je la croyais blonde, » m'a-t-elle dit. Quelle satire dans ce mot !

« Rosalinda a tenu la promesse qu'elle m'avait faite à Lima ; elle a fui du palais archiépiscopal, s'est démise de ses fonctions intimes de nièce *in partibus,* et vient d'arriver à Paris où elle se propose de débuter. Tu la verras dans mes salons, cet hiver.

« Qu'ai-je encore à t'apprendre ? rien, ma foi. J'ai trouvé ma chimère ! tu as pu voir qu'elle ne ressemble guère à celle que je poursuivais. As-tu trouvé la tienne ?

« En attendant qu'elle te vienne, je prie Dieu pour qu'il t'ait en sa sainte et digne garde, et te prie, toi, de regarder comme une des seules choses sérieuses, au milieu des fantasmagories de l'existence, la vieille et vagabonde amitié qui nous unit.

« GAETAN. »

Après qu'il eut achevé cette lecture, Léopold prit une feuille de papier, et il répondit à Gaëtan :

« Mon cher mari,

« Je viens de passer demi-dieu ; je n'ose pas dire Dieu tout entier, mais ça viendra, j'espère. Je vais fonder une religion qui sera le Léopoldisme ; je crois en moi. Tu seras mon grand-prêtre.

« Ma divinité m'a coûté quatre décimes de port. C'est

ta lettre qui me l'a portée ; pourquoi n'as-tu pas affranchi ta révélation ? En retour de ton épître, je t'envoie une missive qui est une hostie-Weynen ; prosterne-toi pour la lire, et que désormais ce soit ton Évangile.

« Dans la Jérusalem de Gros-Pré, j'attendais l'expérience comme saint Jean-Baptiste attendait le Messie. Ta lettre est venue, et je n'attends plus rien. Aujourd'hui je suis moi-même l'expérience. Le Verbe s'est fait chair ; c'est la science électeur et éligible.

« Sans t'en douter, tu as écrit un abrégé de l'Encyclopédie ; toute la vérité est là-dedans. Tu as mis la philosophie sous enveloppe, tu es Aristote déguisé, comme je suis Wishnou travesti. D'un sage à un fou, il n'y a qu'une circonstance ; d'un philosophe à un demi-dieu, il y a moins encore. Restons amis.

« Tu as raison de croire à tout : qui doute cherche, et qui cherche se fatigue. Et puis aujourd'hui l'impossible court les rues. Un historien qui est devenu ministre comme un simple journaliste a dit, d'après un autre écrivain : « L'homme s'agite et Dieu le mène. » Si l'axiome est vrai, l'impossible n'est plus impossible.

« Quant à ton mariage en lui-même, je ne saurais rien en dire. Tu es heureux, donc tu as raison. La femme n'est pas le but ; c'est le bonheur ; qu'importe le chemin pourvu qu'on arrive !

« Malheureusement, ton mariage pèche par l'esthétique ; une bourgeoise de Paris, quoi qu'on fasse, ne sera jamais littéraire. Ta vie est une comédie à laquelle il manque un cinquième acte ; mais ta femme te le fournira peut-être, et toi seul ne le liras pas.

« Tâche cependant de mêler un peu d'infortune à ta vie ; l'élément triste lui fait défaut.

« Quand il dure trop longtemps, le bonheur ennuie comme toute chose, et si tu t'ennuyais jamais je ne t'estimerais plus.

« Tu as encore un écueil à éviter. Le mariage a des tendances à l'embonpoint : bonheur est synonyme d'obésité. Souviens-toi qu'un homme d'esprit meurt, mais n'engraisse pas.

« A quoi bon courir le monde ? as-tu dit. Ingrat ! Courir le monde enseigne à ne pas le courir.

« Au fond de mon expérience, une chose m'afflige : maintenant que je sais tout, que vais-je apprendre ? Me conseilles-tu d'oublier ?

« LÉOPOLD. »

Le lendemain, Léopold fit graver en lettres d'or sur la porte de son cabinet, à Gros-Pré, le résumé de son expérience ; ce résumé était condensé en un aphorisme de six mots.

Ces six mots, les voici : LE FOU CHERCHE, LE SAGE ATTEND.

PYRAME ET THISBÉ

Si quelque Almaviva nocturne, chassé brusquement de chez sa Rosine par l'irruption d'un Bartholo parisien, eût passé vers deux heures du matin, le jour de la Sainte-Eulalie, à l'angle où la rue des Jeûneurs rencontre la rue du Sentier, un grand bruit de cornets à piston sonnant à toute outrance n'eût pas manqué de lui faire lever les yeux vers le second étage d'une maison dont la façade portait sur toute sa largeur une enseigne de toile grise le long de laquelle on voyait écrit : « H.-D. Bisterman fils et neveu, de Mulhouse. »

Les fenêtres d'où partaient ces fanfares étincelaient comme des fournaises au milieu de la nuit ; des ombres

noires passaient et repassaient devant leur transparent éclat, emportées au vol par le tourbillon des valses; et rangée en bataille au bord du trottoir, dans toute l'étendue de la rue jusqu'au boulevard, une file de voitures peuplées de cochers endormis attendait la fin du bal, dont la rumeur retentissante tenait tout le quartier en éveil.

En ce moment, un coupé du genre de ceux que les Anglais nomment des Brougham arriva au grand trot du côté du boulevard Poissonnière, et s'arrêta devant la porte béante sous laquelle bâillaient les gens de service. Tandis que le cheval reniflait en secouant sa tête fumante, un jeune homme descendit du coupé, jeta un paletot aux mains d'un groom qui venait de sauter à bas du siége, passa la main dans ses cheveux, monta lestement les deux étages et entra chez MM. H.-D. Bisterman fils et neveu.

La foule des invités commençait à s'écouler, mais on s'étouffait encore suffisamment pour l'amusement d'une maîtresse de maison; il ne fallait pas moins de trois quarts d'heure au voyageur le plus habile pour aller de l'antichambre au boudoir lointain où les joueurs de whist se livraient une bataille acharnée et silencieuse. Les valets, chargés de plateaux, espoir des danseurs épuisés, louvoyaient péniblement au travers de cet océan d'hommes incessamment agité par le vol capricieux de la polka.

Grâce à la confusion bruyante de cette heure où la tarentule de la danse mord les jeunes filles au talon, le nouveau venu put se glisser sans être aperçu jusqu'à la porte d'une galerie où, comme un touriste fatigué, il s'arrêta.

De cette porte il pouvait voir à la fois le salon où la danse était le plus animée et la chambre où se refugiaient les paresseux de tout âge et de tout sexe, les notaires qui n'ont jamais été jeunes et les douairières qui n'ont jamais été femmes. Le bruit des conversations particulières, comme on dit à la Chambre, et la rumeur du bal se confondaient et bourdonnaient à son oreille distraite sans qu'il prêtât la moindre attention aux propos interrompus dont le murmure flottait autour de lui.

Comme il regardait sans voir, les bras croisés sur sa poitrine, le dos contre le mur, le chapeau régulièrement suspendu par l'aile entre la manche et le revers de l'habit, et les jambes repliées l'une sur l'autre, un monsieur qui portait des lunettes d'or, un gilet blanc et une chaîne de montre dont la cornaline antique voltigeait sur un ventre rebondi, le toucha légèrement du doigt.

— Eh! vous voilà, monsieur le baron. Que me disait donc ma fille? s'écria le monsieur à la cornaline.

— Au fait, monsieur, que vous disait mademoiselle votre fille? répondit le baron, tiré de son rêve en sursaut par cette brusque interpellation.

— Eh mais, elle me disait que vous étiez parti sans plus penser à la contredanse qu'elle vous a promise.

— Qu'a donc fait ma mémoire à mademoiselle Bisterman pour l'accuser ainsi?

M. Bisterman se creusa l'esprit un instant pour découvrir ce que la mémoire du jeune baron pouvait avoir fait à sa fille; voulant répondre et ne trouvant rien à dire, il entortilla quelques bouts de phrases et termina ses monosyllabes par un gros éclat de rire.

— Voilà deux heures que je cherche mademoiselle Eulalie, reprit le baron à qui son avantage donnait un nouvel aplomb ; à bout de poursuites, je me suis embusqué à l'entrée de cette galerie, comme un corsaire à l'entrée d'un détroit, pour m'emparer de mademoiselle Eulalie aussitôt qu'elle viendrait à passer.

— Vous pouviez attendre longtemps, répondit cette fois M. Bisterman. Eulalie est dans le salon bleu auprès de sa mère. Courez vite, voilà l'orchestre qui donne le signal.

— Merci, s'écria le baron, et il se dirigea vers le salon bleu, de l'air d'un homme qui se rend à Clichy entre deux gardes du commerce.

— Il paraît, pensait-il, que j'ai demandé une contredanse à mademoiselle Bisterman. Du diable si je m'en souvenais ! J'ai presque aussi bien menti qu'un ministre un jour d'interpellation. Mais aussi, pourquoi m'obliger à me rappeler une chose que j'avais oubliée avec tant de bonne foi ?

Au moment où le jeune homme que M. Bisterman venait d'appeler le baron parut dans le salon bleu, mademoiselle Bisterman commençait à promener ses regards inquiets tout autour d'elle. Sept ou huit jeunes gens, diversement inclinés, sollicitaient l'honneur de remplacer son partner absent. Déjà l'un d'eux avait saisi le bout des doigts de la jeune fille, lorsque, retirant vivement sa main captive, elle s'écria :

— Merci, mon cousin, voici M. Dufrêne.

Le regard, l'accent, le geste de mademoiselle Bisterman donnaient à ses paroles une valeur dont tout autre que M. le baron Dufrêne aurait été flatté, c'était mieux et plus que de la politesse ; mais le baron était dans une de ces

dispositions d'esprit qui ne permettent pas de voir et de comprendre.

Il salua mademoiselle Bisterman, s'excusa en quelques mots d'avoir failli la faire attendre, lui offrit son bras et l'entraîna dans le salon où les danseurs étaient pressés comme des épis mûrs dans un champ.

Cependant le bruit de l'orchestre, l'éclat vibrant des instruments de cuivre, le tumulte et l'animation de la danse arrachèrent enfin le baron Dufrêne à sa préoccupation et ramenèrent sur les lèvres de mademoiselle Bisterman le sourire que la gravité froide de son partner en avait chassé.

Au moment où les derniers accords de la musique s'éteignaient et que les couples enchaînés par la danse dénouaient leurs bras, le bouquet de mademoiselle Bisterman glissa de ses mains et un bouton de rose s'en détacha.

M. Dufrêne se baissa rapidement et le ramassa.

— Je l'ai pris et je le garde, dit-il de cet air fade qu'ont tous les danseurs dans un bal.

— Non pas, reprit vivement Eulalie ; comme je n'entends pas que vous preniez rien, je vous le donne.

Et plus vermeille qu'une fraise des bois, elle disparut comme une biche.

M. Dufrêne regagnait lentement son poste d'observation, tortillant entre ses doigts la fleur qu'il avait prise sans savoir pourquoi, lorsqu'un bras se glissa tout à coup sous le sien.

— Eh bien, mon cher Oscar, que pensez-vous de mademoiselle Bisterman ? lui demanda un grand jeune homme blond en se penchant à son oreille.

— Moi! répondit Oscar de l'air d'un homme à qui l'on demande une chose extravagante.

— Oui, vous?

— Mais, mon cher Léon, que diable voulez-vous que j'en pense?

— Pensez-en ce que vous voudrez, et puis dites-le moi; à voir votre air ébahi, on dirait que vous arrivez de Chine et que je vous parle japonais.

— C'est qu'en vérité je n'en pense rien.

— Tant pis!

— Et pourquoi, s'il vous plaît?

— Parce que rien c'est peu de chose et que mademoiselle Bisterman mérite mieux que cela.

— C'est possible, répondit froidement Oscar.

— Vous parlez comme un empereur romain, à présent, mais tout à l'heure vous parliez comme Tircis.

— Tout à l'heure, je dansais.

— Alors la danse avait raison.

— Ah çà, mon cher Léon, quoique vous soyez attaché au ministère des affaires étrangères en qualité de sous-chef de bureau, je ne crois pas qu'il soit indispensable de parler comme un protocole jusque dans les salons de M. Bisterman, négociant alsacien. Expliquez-vous donc, je vous prie.

— Volontiers.

— J'écoute.

— Permettez-moi d'abord, mon cher Oscar, de commencer mon explication par une nouvelle question. Comment trouvez-vous mademoiselle Bisterman?

— Mais pas mal, répondit Oscar.

— Voilà une réponse qui vous brouillerait avec toute la famille si on vous entendait; aussi n'en dirai-je jamais rien.

— Merci.

— Vous remercierez plus tard ; mais, d'abord, regardez bien mademoiselle Bisterman.

— Je l'ai déjà vue cent fois.

— Deux cents, peut-être; mais à coup sûr vous ne la connaissez pas.

M. Dufrêne obéit à la main de son ami Léon, et tourna ses yeux du côté où était mademoiselle Bisterman.

En ce moment Eulalie, accoudée contre une cheminée, effeuillait doucement son bouquet en écoutant une de ses amies. Sa pose abandonnée faisait valoir la souplesse de sa taille et la grâce de son bras plus blanc que l'anse d'une amphore d'albâtre.

Oscar resta quelques instants à la regarder.

— Je dirai qu'elle est fort jolie si vous voulez, reprit-il sans détourner les yeux.

— Je veux ce qui est.

— Eh bien, soit! Elle est jolie, très-jolie et même quelque chose de plus; après?

— Après, voici. Ces cheveux de soie, ce visage doux et rêveur, ces grands yeux qui font croire au ciel, ce pied timide qui disparaît sous la mousseline, toute cette jeunesse, cette pureté, cette grâce et tous ces charmes innocents, savez-vous sur quel piédestal ils s'appuient? sur un million!

— Voilà un piédestal honnête et qui sonne bien à l'oreille.

— Vous trouvez?

— Il faudrait être bien mal avisé pour penser le contraire.

— Homère lui-même, qui était cependant d'une assez belle force sur les nomenclatures, aurait grand'peine à énumérer la quantité de ballots de toile, de calicot, de madapolam, de guingans, de jaconat, de mousseline, d'indienne, de cotonnade et autres tissus fabriqués en Alsace qui reposent dans sa petite main.

— J'en suis ravi pour les ballots.

— Eh bien, si vous voulez, la petite main et tout ce qu'elle renferme sont à vous. Est-ce clair?

— Si clair, que j'en suis ébloui. A moi tant de choses!

— A vous.

— Des preuves, mon cher, des preuves? comme disent les journaux de l'opposition.

— Je n'en voudrais pas d'autres que le gage que vous tenez encore à la main et les paroles qui l'ont accompagné.

— Ah! vous êtes donc de ceux qui voient une épopée dans un sourire et une tragédie dans un regard. Pour ma part, je vous préviens que je ne vois dans la plupart des phrases qui se disent au bal qu'une enfilade de mots plus ou moins gracieusement combinés, mais des preuves, jamais.

— Vous êtes modeste.

— C'est qu'aussi vous mettez la vanité à trop bas prix.

— Puisque vous voulez d'autres preuves, en voici.

— Voyons.

— Vous êtes baron et vous avez dix bonnes mille livres de rente.

— La première partie de votre proposition est exacte, mais je ne suis pas aussi sûr de l'exactitude de la seconde.

Léon sourit.

— Enfin, vous les avez eues, reprit-il.

— C'est vrai, répondit Oscar en soupirant.

— Vous êtes en outre auditeur au conseil d'État, et de cette bonne pâte d'administrateurs qu'on fait maîtres des requêtes pour avoir le droit de les nommer préfets.

— Je l'espère.

— Et moi j'en suis sûr. Votre oncle le pair de France n'est-il pas de la nouvelle combinaison ministérielle?

— C'est juste.

— Étant votre femme, mademoiselle Eulalie Bisterman sera baronne, ce qui est très-flatteur pour une fille qui a tant de calicot; elle ira aux bals de la cour et y conduira sa maman, ce qui rendra la bonne dame folle de joie; le mariage d'Eulalie avec votre préfecture ouvre à toute cette famille de gros marchands les salons d'un monde ennuyeux qu'elle rêve plus brillant que l'Eldorado, plus fantastique que les jardins d'Armide, plus joyeux que l'île de Calypso; vous êtes prédestiné au *Moniteur*, madame Bisterman pourra dire, en parlant de vous : « Mon gendre le préfet;» votre influence attachera un bout de ruban rouge à la boutonnière de M. Bisterman, sous prétexte qu'il aurait pu manufacturer les tissus qu'il débite; et vous voulez qu'on vous refuse! mais la sottise humaine n'a pas, que je sache, donné sa démission!

— Il est certain, reprit Oscar, qui avait écouté sans rire la tirade de son ami Léon, qu'en spéculant sur cette bonne

et candide sottise qui a tant de part aux actions des hommes, tout cela peut être vrai.

— Et puis encore, continua Léon, qui s'échauffait en parlant, vous avez l'amitié de Bisterman père, qui est le Bisterman fils de la raison sociale; c'est vainement que vous refusez avec obstination les dîners auxquels il vous invite; il vous réinvite perpétuellement. Quant à M. Bisterman cousin, il ne peut plus se passer de vous depuis que vous lui avez appris comment on tombe de cheval au bois de Boulogne en compagnie de gentlemen riders. Si M. Bisterman neveu vivait encore, il aimerait trop sa famille pour avoir un autre sentiment à cet égard; malheureusement le pauvre homme, quoique vivant sur l'enseigne, est défunt depuis dix ans. Madame Bisterman s'extasie amoureusement sur la coupe et la couleur de vos gilets, et on sait ce que veulent dire ces extases en style de belle-mère. Reste donc Eulalie; vous savez là-dessus mon opinion. Décidez-vous promptement, et vous n'aurez plus qu'à choisir le jour de la bénédiction nuptiale.

— Tout cela est bien beau, répondit Oscar après un long soupir, mais tout cela est impossible.

— Pourquoi?

Oscar se pencha vers Léon comme un homme qui a une confidence difficile à faire, et lui parla bas quelques instants à l'oreille.

— Ah, diable! fit Léon.

Oscar se tut et secoua tristement la tête. Son attitude semblait dire : Que voulez-vous que j'y fasse? Tout est fini!

— Voilà, reprit Léon, une histoire dont je ne savais

pas le premier mot. Comment la chose vous est-elle arrivée?

Oscar haussa les épaules.

— Eh! qu'en sais-je! dit-il. Pourquoi la pluie tombe-t-elle et pourquoi le vent souffle-t-il? Je me suis trouvé pris dans cette aventure comme un oiseau dans un filet; elle a commencé je ne sais pourquoi, elle finira je ne sais comment.

— Expliquez-moi du moins comment il se fait que je n'en aie rien appris.

— Il m'a fallu des efforts surprenants de diplomatie ponr dérober ce secret à tous les yeux. Si le ministre des affaires étrangères en savait quelque chose, il me nommerait d'emblée ambassadeur. Mais tout a un terme, même la rouerie; avant trois semaines le boulevard connaîtra cette histoire mieux que moi.

— Vous ne pouvez donc pas rompre? demanda Léon en entraînant Oscar dans un boudoir où ils pouvaient parler plus librement.

— Ah! qu'on voit bien que vous ne la connaissez pas! s'écria Oscar en se laissant aller sur un sofa, Agathe n'a pas un défaut.

— Quelle perfidie!

— Elle est comme le lierre, elle étouffe ce qu'elle enlace; son amour m'empêche de respirer.

— Elle vous aime donc beaucoup?

— Elle m'aime trop; qui l'eût cru? Je l'ai rencontrée un soir de bal masqué aux Variétés; entendez-vous, au théâtre des Variétés!

— Hélas!

— Il y a deux ans de cela, et voilà vingt-quatre mois que nous ne nous sommes pas quittés.

— C'est long.

— Dites donc que c'est éternel !

— L'Académie des sciences cite de ces exemples de longévité, mais je n'y croyais pas.

— Ça tombe dans le ridicule, mais là n'est pas tout le mal... Voilà trois ou quatre mois que le même toit nous abrite.

Léon joignit les mains et leva les yeux au ciel.

— Au commencement, continua Oscar, elle demeurait rue Neuve-Saint-Georges et moi rue du Helder. C'était décent, et le conseil d'État n'avait rien à y voir. Un jour elle oublia d'arrêter un nouvel appartement après avoir donné congé du sien.

— Ah ! mon Dieu !

— Cette étourderie...

— Vous appelez ça de l'étourderie, homme naïf ?

— Cette ruse, si vous voulez, conduisit Agathe rue du Helder.

— Et elle y est restée ?

— Parbleu ! aurait-il fallu que je la misse à la porte !

— Je n'y vois pas d'inconvénient.

— Elle serait rentrée par la fenêtre.

— Pourquoi diable aussi demeurez-vous au rez-de-chaussée ?

— Vous plaisantez, Léon, et je n'en ai guère envie.

— Je parle sérieusement comme un drame... Voyons, mon cher Oscar, il faut vous tirer de là ; si vous vous fâchiez ?

— C'est impossible ; elle a le caractère rond comme une bille d'ivoire ; ma colère glisse dessus. Agathe est d'une douceur inaltérable et d'une prévenance à nulle autre pareille. Je n'ai pas le temps de former un désir ; elle voulait s'en aller, c'est moi, je crois, qui l'ai retenue.

— Imprudent !

— Que voulez-vous ? elle parlait toujours de louer un entresol rue de Vaugirard, à une de ces distances folles que les omnibus connaissent seuls.

— Quand on parle d'aller si loin, c'est qu'on a envie de ne pas s'en aller du tout.

— Vous croyez ?

— Certes !

— Au fait, c'est possible ; et puis je l'aimais encore.

— Quel âge avez-vous, Oscar ?

— Vingt-neuf ans.

— Merci, votre cœur retarde de deux lustres ; il a seize ans.

— Ce n'est pas moi qui l'ai fait, et je n'en suis pas responsable. Agathe s'était mis en tête de faire mon bonheur malgré moi ; elle y réussit à peu près durant les premières semaines ; mais quand je vis que ce bonheur menaçait de devenir perpétuel, j'en fus tout épouvanté.

— Voilà de ces événements qui font comprendre le suicide.

— Sa prétention était de faire de mon rez-de-chaussée un nid pour deux.

— Quel guêpier !

— Que voulez-vous ? Est-ce ma faute à moi si j'attrape une colombe dans une volée d'hirondelles ?

— Pauvre Oscar !

— Tout ce que je veux, elle le fait ; Agathe est tout sucre et tout miel... mais à la longue je ne sais rien de de plus amer que toutes ces sucreries.

— Et de plus cher.

— C'est vrai ! Ce n'est pas qu'Agathe soit prodigue, au contraire ; mais que peut-on refuser a une femme qui ne demande jamais rien ?

— Vos dix mille francs de rente en savent quelque chose !

— C'est le capital qui le sait ; les rentes n'ont pas eu le temps de s'en apercevoir. Et cependant, ai-je rien à lui reprocher ? Si elle se doutait de mon embarras, elle vendrait tous ses bijoux et m'en prêterait l'argent.

Léon hocha la tête.

— Voilà un désintéressement qui m'effraie, dit-il ; un petit vice ferait bien mieux mon affaire.

Oscar soupira.

— Encore six mois de cette vertu, ajouta Léon, et vous ètes un homme perdu.

— Je le crains.

— Voilà ce qu'il faut empêcher à tout prix.

— Je ne demande pas mieux. Pour me séparer d'Agathe il me faudrait un motif et je n'ai pas même un prétexte !

— Si vous la quittiez tout bonnement, un beau matin, laissant le mobilier dans l'appartement, la maîtresse dans son boudoir et la clef sur la porte ?

— Elle saurait bientôt pourquoi.

— Qu'importe !

— On voit tout de suite que vous n'avez jamais passé par les douceurs mystérieuses d'un mariage morganatique. La tendresse d'Agathe est plus indestructible que du bronze ; je ne fais pas un pas sans trouver à mes pieds la chaîne de son amour, et pour si loin que j'aille, elle en tient le bout dans sa main. Tenez, ce soir même, je suis venu à ce bal par lassitude de refuser... elle avait la migraine, des maux de nerfs... ce que nos grand'mères appelaient des vapeurs ; que sais-je ! Elle a pleuré en me voyant partir, et j'ai dû retourner chez elle vers minuit pour lui serrer la main et calmer ses vagues inquiétudes par de vagues paroles !

— C'est égal... à votre place j'essaierais toujours.

— Mais savez-vous bien qu'avec ses yeux couleur du temps et sa physionomie d'ange exilé, Agathe est femme à me poursuivre jusque chez tous les Bisterman de France et d'Alsace, à s'évanouir aux pieds de la mère de famille, et, au besoin même, à s'empoisonner un peu en présence des grands parents !

— Mai c'est un démon que cette ange-là !

— Mariez-vous donc après une tel esclandre ! Les négociants de la rue du Sentier n'ont pas, je crois, un goût très-prononcé pour les gens qui inspirent de si féroces passions. M. Bisterman offrirait des sels à mon Agathe, après quoi il ferait venir une citadine où nous serions enfermés très-courtoisement l'un à côté de l'autre, et il ne me serait plus permis de voir Eulalie autrement qu'en rêve.

Léon tambourinait du bout des doigts sur la tenture en écoutant Oscar; on aurait dit qu'il cherchait, sans la

trouver, une issue à cette position née du hasard et cimenté par l'habitude. Un instant les deux amis gardèrent le silence, après quoi Oscar reprit avec plus de force :

— Tenez, mon cher Léon, la nécessité où je suis d'aimer Agathe me la fait presque détester ; il y a des heures où je la hais ; je lui en veux de s'imposer à moi par ses qualités. Pensez de mon cœur ce que vous voudrez, cela est, et le raisonnement n'y peut rien changer. Est-ce la pensée de mon avenir compromis, de mon présent embarrassé, de ma liberté détruite ? Je ne sais ; me direz-vous que c'est le fruit de l'ingratitude naturelle à l'homme, j'y consens ; mais toujours est-il que j'enrage de me sentir garrotté dans des liens d'autant plus robustes qu'ils sont invisibles. Un prétexte ! un prétexte ! je donnerais tous les débris de ma fortune pour un prétexte ! au moins pourrais-je rompre ! mais rompre avant, c'est impossible ! Pourquoi faut-il qu'elle n'ait pas de tort, pas un seul ! Ce que je vous dis-là, nul ne s'en doute, bien qu'un autre, avant vous, ait pénétré le secret de mon intimité.

— Ah ! fit Léon en relevant la tête, un autre a déchiré le voile de votre bonheur anonyme ?

— Oui... Jules Dervieu, mon ami d'enfance ; tous les jours il vient chez moi, tous les jours il voit Agathe, et il me croit le plus heureux des auditeurs.

— Quoi ! s'écria Léon en pressant de la main le bras d'Oscar, vous avez un ami, et *elle* ne vous trompe pas.

Oscar regarda fixement Léon d'un air pensif, puis un sourire glissa sur ses lèvres.

— Vous avez raison, dit-il, elle me trompera.

Trois jours après cette conversation, un matin, par un clair soleil de février, Oscar, en robe de chambre, lisait un journal au coin du feu. Agathe allait et venait autour de lui, le corps enveloppé d'un grand peignoir en cachemire serré à la taille par une cordelière, les cheveux en bandeaux sous un petit bonnet et les pieds dans des pantoufles turques.

Elle fredonnait du bout des lèvres, vive et leste comme un oiseau, rangeant et dérangeant et payant d'un sourire les regards que le baron lui jetait à la dérobée ; c'était une petite femme mince comme une couleuvre, fine, souple, élégante, d'un aspect coquet et qui plaisait tout naturellement.

— Voyons, dit-elle, aurez-vous bientôt fini de lire votre journal ? voilà dix fois au moins que vous le parcourez du haut en bas.

— Vous croyez ?

— Eh ! tenez ! voilà que vous le déployez encore. Qu'y a-t-il donc dans ce vilain morceau de papier ?

— Il y a la question moldo-valaque.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— C'est une question au maillot que les journaux bercent dans leurs premiers-Paris.

— Pour l'endormir ?

— Précisément.

Oscar posa le journal sur un coin de la cheminée, tisonna le feu, ramena les pans de sa robe de chambre sur ses jambes, allongea ses pieds devant la flamme, et regarda la pendule dont le ressort caché venait de faire entendre ce petit bruit sec qui précède la sonnerie.

— Onze heures déjà ! s'écria-t-il. Jules est en retard.

Agathe remit sur son étagère une porcelaine qu'elle essuyait, et jeta les yeux sur le cadran.

— Onze heures à peine, dit-elle ; il n'est pas si tard !

— Oubliez-vous qu'il devait venir à dix heures et demie ?

— C'est vrai... Serait-il malade ?

— Jules ! il a une santé de fer, une santé à défier le Napoléon de la colonne Vendôme. Je parie qu'il est en train de dormir.

— Peut-être est-il allé en passant chez Madame de F... elle avait un peu de migraine hier à l'Opéra, et Jules la regardait d'une certaine façon.

— De quelle façon ?

— Mais de cet air qu'on a quand on voudrait être l'ami des gens et même quelque chose de mieux.

— Lui ?

— Et pourquoi pas lui aussi bien qu'un autre ?

— Vous ne connaissez donc pas Jules ?

— Comment ça ? Est-il par hasard en bronze comme cette statuette ou en porcelaine comme ce magot ?

— Je l'ignore, mais ce que je sais bien, c'est qu'il n'est pas fait comme la plupart des hommes. Tout ce qu'on dépose dans ce cœur-là y meurt comme dans un bocal.

Agathe se mit à rire.

— Vous croyez qu'il ne rend jamais rien de ce qu'on lui a prêté ? reprit-elle.

— Et que voulez-vous qu'il rende, bon Dieu ! c'est une terre en friche. Je connais une pauvre Madeleine qui a

beaucoup semé sur ce mauvais terrain et qui n'a jamais rien pu récolter.

— Ah! fit Agathe en lissant ses bandeaux.

— Ce n'est pas sa faute, continua Oscar, les femmes sont pour lui comme la musique de Rossini pour un sourd.

— Le malheureux! dit Agathe d'un air de compassion.

— La plus jolie du monde, eût-elle des yeux, des mains, des pieds, des dents et des cheveux comme les vôtres, il n'y prendrait seulement pas garde.

— Le maladroit! reprit Agathe en passant sa langue sur ses lèvres comme un chat qui boit du lait.

— Quant à moi, je maintiens que Jules est plus imprenable que Gibraltar, continua Oscar.

— En êtes-vous bien sûr? Je l'ai vu quelquefois mélancolique et tendre comme un amoureux du Gymnase.

— C'est qu'il rêvait aux gilets de l'an prochain et aux perdreaux de l'an dernier.

— Ah! fi! je plains la première femme qui l'aimera.

— Moi, je plains celle qui le séduira. Dans ses heures de confidences poétiques, Jules se compare assez volontiers à un volcan qui dort sous la neige. Si l'on y met le feu, dit-il, il brûlera toujours.

— Ah! mon Dieu!

— Mais il ajoute que les yeux d'où partiront l'étincelle ne sont pas encore ouverts.

— L'impertinent!

— Pas tant. Savez-vous que tous les ans, à la Saint-Sylvestre, il mange le dîner de garçons qu'il a parié à la Circoncision?

— Quelles mœurs! s'écria Agathe en chiffonnant sa

robe, il mériterait bien qu'une coquette le rendît fou d'amour.

— Bah ! j'en mets toutes les coquettes de Paris au défi.

En ce moment, l'entretien fut interrompu par un coup de sonnette.

— Enfin, voilà Jules ! s'écria Oscar en se levant de son fauteuil.

Agathe se regarda vivement dans la glace, et rajusta les dentelles de son bonnet.

Jules entra, et Oscar ordonna qu'on servît bien vite à déjeuner.

Une heure ou deux après, Oscar se rappela tout à coup qu'une affaire le réclamait du côté des Champs-Elysées, demanda à Agathe la permission de lui enlever Jules, et descendit avec son ami sur le boulevard.

— Tu me vois, mon cher Jules, fort affligé, lui dit Oscar après qu'ils eurent fait une centaine de pas.

— Toi ! et qu'as-tu donc ?

— C'est fort délicat à dire, mais je puis me confier à notre vieille amitié.

— Parle ; tu connais ma discrétion, et quant à mon dévouement...

— Merci, Jules, merci. Mais d'abord, réponds-moi franchement. Pendant le déjeuner n'as-tu rien remarqué, rien du tout ?

— Ma foi, non, répondit Jules.

— Tu n'as pas vu qu'Agathe était triste, rêveuse, morose même ?

— Elle ? je ne l'ai jamais trouvée si vive et si joyeuse. Elle gazouillait comme une hirondelle au printemps.

— Elle dissimulait.

— Alors, mon cher, je connais beaucoup d'actrices en renom qui ne jouent pas aussi bien la comédie.

— Parbleu ! toutes les femmes dans leur boudoir sont des Mars ou des Rachel. Agathe est profondément triste, te dis-je.

— Pourquoi ?

— Voilà justement ce que je ne sais pas.

— A-t-elle eu quelque fantaisie que tu n'aies pas voulu satisfaire ?

— Agathe ? elle n'a jamais de fantaisie ! tu ne connais pas cette femme là ; c'est un trésor. Jamais un caprice, jamais un désir ; un cœur de lait, comme sa peau ; quel nuage a passé sur cette âme, limpide comme un lac italien ?

— Si cette âme est si pure, comment se fait-il que tu ne voies pas jusqu'au fond ?

— Ne sais tu pas que la femme la plus franche a toujours au fond de sa pensée quelque chose qu'elle ne dit pas?

Oscar regarda l'asphalte à ses pieds d'un air rêveur ; Jules regarda les corbeaux qui volaient autour de la Madeleine. L'honnête garçon cherchait à deviner quelle pensée secrète pouvait agiter l'âme d'Agathe.

— J'ai tort de me plaindre, après tout, reprit enfin Oscar, c'est peut-être par tendresse qu'elle se tait.

— Que veux-tu dire ?

— Oui, Agathe, je le crains, aime quelqu'un et n'ose l'avouer; sa tristesse provient des déchirements de son cœur, combattu entre la pensée de mon désespoir et son amour.

— Je n'ai rien vu du tout cela, et ce n'est peut-être qu'un soupçon.

— En pareille matière un soupçon est presque une certitude ; l'instinct du cœur trompe si peu ! Hier encore, Agathe avait les yeux battus et les joues pâles comme une rose blanche ; un roman l'avait agitée toute la nuit, disait-elle ; un roman dont elle est l'héroïne, sans doute ! Ce matin, je l'ai surprise qui essuyait une larme. Pourquoi pleure-t-elle ? Sa gaîté même m'attriste, elle est trop bruyante ; c'est une gaîté nerveuse où le cœur n'est pour rien. Te faut-il encore d'autres preuves ? j'en ai mille. Ses rêveries sans objet, ses éclats de rire sans cause, ses longs silences sans raison, la mobilité de son humeur, que sais-je encore ! les pleurs qu'elle verse tout à coup sans motif, ses regards distraits, les pensées inconnues qui l'attachent au coin du feu, ses mains jointes sur ses genoux et la tête inclinée sur la poitrine ; les langueurs soudaines qui la font pâlir comme un beau lis, ou les irritations violentes qui la font bondir comme un chevreau ; que te dirai-je ! c'est une flamme agitée qui n'apparaît jamais sous le même aspect, mais toujours gracieuse et toujours charmante ; on dirait que la ceinture invisible de Vénus flotte autour de ses flancs ; elle reste adorable quoi qu'elle fasse, et il me semble que je l'aime aujourd'hui plus encore que je ne l'aimais hier.

Oscar paraissait fort ému en achevant ce monologne, fort propre à figurer dans un drame ; Jules lui prit la main et la serra silencieusement.

— Écoute, reprit le baron après un moment de silence donné à son émotion, j'ai un service à te demander ; puis-je compter sur ton amitié ?

— Parle, je suis tout à toi.

— Viens passer la soirée à la maison : je m'absenterai sous un prétexte quelconque ; tu questionneras adroitement Agathe, mais sans rien lui dire de ce dont je t'ai parlé.

— Sois sans crainte.

— Sonde cette âme tourmentée, *mens blanda in corpore blando,* comme dit le poëte ; cherche la blessure et guéris-la si tu peux. Surtout, pas un mot de mes confidences ! elle se replierait sur elle même comme une sensitive.

— Adresse et discrétion, telle sera ma devise.

— Très-bien. Si maintenant tu découvres l'horrible vérité, n'hésite pas à me la révéler. Tu le sais, le mal est quelquefois moins douloureux que la crainte du mal.

— On pourrait bien contester la vérité de cet aphorisme ; mais enfin je me soumettrai à ce que tu désires.

— Merci, répondit Oscar en tendant la main à Jules avec le geste d'un conspirateur de tragédie.

Les choses se passèrent comme les deux amis l'avaient projeté. A l'heure convenue, Jules se présenta rue du Helder. Oscar sortit quelques minutes après, sous prétexte de courir à une affaire pressée, et Jules resta seul avec Agathe.

Au coin du boulevard Oscar alluma un cigare et se dirigea vers Tortoni, où il rencontra Léon qui cherchait des nouvelles dans les journaux du soir.

— Eh bien ! s'écria le sous-chef en interrogeant Oscar du regard, avez-vous pensé à notre conversation de l'autre nuit ?

— Souvent.

— Après?

— Après, j'ai allumé deux charbons : la curiosité dans l'esprit d'Agathe et un tendre intérêt dans le cœur de Jules.

— Vous êtes un habile homme, reprit Léon en s'inclinant devant Oscar.

— Vous trouvez! mon habileté, mon cher, provient de mon indifférence ; l'adresse vient quand l'amour s'en va.

— C'est le moment où le mariage arrive! fumons à votre hymen! s'écria Léon en allumant un cigare au cigare d'Oscar.

A partir de ce jour-là Oscar se montra de plus en plus assidu aux réunions de la famille Bisterman ; ces terribles invitations à dîner, qu'il avait refusées avec tant d'obstination, il les acceptait toutes ; c'était en souriant qu'il écoutait les digressions de tous les Bisterman sur la fabrication et la vente du calicot ; il avait des applaudissements pour toutes les romances que mademoiselle Eulalie chantait au piano, et de longues admirations pour toutes les tapisseries que madame Bisterman brodait d'une main patiente.

Le rez-de-chaussée de la rue du Helder perdait son locataire en titre presque tous les soirs; mais, pour motiver ces absences réitérées, Oscar trouvait d'admirables prétextes. Le conseil d'État était surchargé de travaux, les séances nocturnes se multipliaient à l'infini, les maîtres des requêtes étaient sur les dents, c'était aux auditeurs à les suppléer. Des liasses monstrueuses de dossiers s'entassaient sur le bureau d'Oscar ; le ministre attendait un travail complet sur un projet de loi qu'il voulait présenter

aux chambres. Les conférences se succédaient sans relâche, Oscar n'avait plus un instant à lui.

Mais Oscar n'avait jamais été si prévenant pour Agathe. Il rachetait son absence éternelle par des galanteries de tous les jours. Lorsqu'il ne rentrait pas chez lui, — et Dieu sait s'il en était contrarié! — Agathe recevait un coupon de loge pour le théâtre où se jouait la pièce en vogue. Il était convenu que Jules l'accompagnerait, et qu'Oscar irait les prendre à la fin du spectacle. Quelquefois il arrivait au milieu, quelquefois il n'arrivait pas du tout; d'autres fois, les nuits de conférences, il les conduisait aux Frères-Provençaux ou au Café de Paris, et se sauvait au dessert, en gémissant sur son sort. Mais, le matin, Agathe trouvait dans son baguier un bijou nouveau, et le soir, sur le bras d'un fauteuil, un mantelet ou quelque dentelle. Oscar était charmant, mais Oscar n'était jamais là, tandis que Jules y était presque toujours.

— Eh bien! demandait Léon à Oscar quand par hasard ils se rencontraient, où en sont vos combinaisons?

— Elles marchent, répondait l'auditeur.

— Lentement.

— C'est-à-dire sûrement.

— Ah!

— Les symptômes sont graves. Hier je devais aller rejoindre Agathe au théâtre du Palais-Royal. Je n'y suis pas allé et elle ne m'a pas demandé ce que j'avais fait.

— Voilà un silence qui vaut presque une affirmation.

Oscar secoua la tête.

— Si je me marie, reprit-il, je veux me marier à coup sûr.

— La certitude n'est pas de ce monde !

Oscar jeta un regard profond sur Léon.

— Mon moyen est infaillible, reprit-il, parce qu'il est vieux comme le monde. Je fais comme le roi Candaule ; il faudra bien que Jules fasse comme Gygès.

A quelque temps de là, un jour qu'à déjeuner Oscar était fort soucieux, Agathe finit par s'apercevoir de son silence et l'interrogea.

— Ce que j'ai, répondit Oscar, oh ! pas grand'chose.

— Mais encore ?

— Vous tenez beaucoup à le savoir ?

— Sans doute.

— Eh bien, j'ai que je n'ai plus les cinquante mille francs que j'avais déposés chez mon notaire.

— Les cinquante mille francs que vous destiniez à acheter un châlet à Maisons-Laffite ?

— Ceux-là même.

— Qu'en avez-vous donc fait ?

— Je les avais mis dans une affaire qui devait me rapporter vingt-cinq pour cent, mais, comme toutes les affaires qui doivent donner trop de bénéfices, celle-ci m'a procuré cent pour cent de perte.

— Eh ! mon Dieu ! il nous faudra passer l'été à Paris comme des marchands de la rue Saint-Martin.

— Heureusement que Jules va hériter de cent mille francs qui meurent d'un asthme à Château-Chinon. Il achètera un cottage à Montmorency et nous n'aurons rien perdu.

Agathe tomba dans une rêverie profonde et ne répondit rien.

— Bah! reprit Oscar en baisant la main d'Agathe, ne vas-tu pas te chagriner pour cinquante misérables billets de mille francs! Laissons cela et pensons à autre chose.

— Comme vous voudrez, répondit froidement Agathe en retirant sa main.

— Je vous ai parlé de Jules, tout à l'heure?

— Oui, dit Agathe qui leva les yeux.

— Il paraît que cette année-ci nous ne mangerons pas le fameux dîner.

— Pourquoi donc?

— On assure que Jules a rencontré sa Cléopâtre. Il est vaincu, dit-on.

— Ah! fit Agathe en rougissant.

— On ne m'a pas dit le nom de l'héroïne, continua Oscar sans paraître remarquer l'émotion d'Agathe, on raconte seulement que c'est une chanteuse italienne qui est arrivée à Paris pour débuter à l'Opéra. Jules l'a connue l'an dernier à Florence.

Le petit pied d'Agathe battait le tapis tandis que le baron parlait; mais le baron, ce jour-là, avait des oreilles pour ne pas entendre et des yeux pour ne pas voir. Il continua quelque temps sur ce ton, prit ensuite un volumineux dossier, en parcourut les pages noires, et sortit pour aller au conseil d'État, promenade qui le conduisit tout droit rue du Sentier, chez M. Bisterman.

Jules était un jeune homme d'un esprit timide, ce qui lui valait la réputation d'orgueilleux auprès des personnes qui ne le connaissaient pas beaucoup. Tout d'abord il avait accepté avec empressement la mission dont l'amitié d'Oscar l'avait chargé; mais quand il fallut en venir aux ex-

plications il se trouva fort embarrassé. Cette pensée d'un amour mystérieux qui faisait battre le cœur d'une femme le troublait malgré lui et donnait à toutes ses paroles une émotion dont il n'était pas le maître. Agathe la devina et en fut flattée; il lui sembla que, si elle voulait bien s'en donner la peine, elle trouverait le défaut de cette cuirasse d'indifférence dont l'imagination d'Oscar avait enveloppé son ami; mais, en même temps que l'émotion de Jules chatouillait les fibres délicates de son cœur, la réserve qu'il manifestait en toute occasion irritait la curiosité d'Agathe et augmentait l'envie secrète qu'elle avait de soumettre le farouche Hippolyte.

Durant les premiers jours, le confident rendit à Oscar un compte assez exact de ses impressions, bien qu'Oscar ne parût pas très-pressé de le faire parler, ce que Jules attribuait aux angoisses d'une âme qui craint de voir la lumière. Jules n'avait, disait-il, rien observé qui pût l'autoriser à croire que les soupçons d'Oscar étaient fondés. Certainement Agathe était agitée, inquiète, mais les symptômes n'étaient pas assez graves pour qu'on pût conclure à l'existence d'une passion.

Oscar, à ces discours, secouait la tête comme un hérétique à qui un missionnaire montre l'Évangile, et soupirait.

— Je te remercie, disait-il à Jules, mais tu verras que mes pressentiments ne m'ont pas trompé.

Plus tard Jules abrégea ses rapports; plus tard encore il n'en fit plus. Il est vrai que l'auditeur ne le questionnait guère.

A mesure que les confidences de Jules et les épanche-

ments d'Oscar devenaient plus rares, les visites du baron à la rue du Sentier devenaient de plus en plus fréquentes. Il y dînait régulièrement trois fois la semaine. Vers la fin du mois de mars, il était naturellement de toutes les parties, et M. Bisterman se fâchait quand il restait plus de deux jours sans paraître chez lui.

Au temps où les lilas bourgeonnent, Oscar, en entrant brusquement chez Agathe, s'aperçut qu'elle glissait un papier dans sa poche.

— Ah! mon Dieu! dit-elle, vous m'avez fait peur!

Oscar s'excusa du mieux qu'il put de son étourderie, et se retira discrètement.

— C'est une chose étrange, se disait-il en mettant son chapeau pour aller à l'Opéra où la famille Bisterman l'attendait, que les amoureux, non plus que les conspirateurs, ne puissent se dispenser d'écrire! Il est vrai que, s'il n'y avait pas de ces petits papiers, il n'y aurait ni tragédies ni vaudevilles.

A partir de ce moment-là, Oscar employa toute son habileté à découvrir un de ces petits papiers que son amie cachait si vite. Il y mit la patience du chat et l'astuce du singe. Trois jours après il en volait un dont le bout imprudent saillait hors d'un coffret.

— Voilà qui est clair, murmura-t-il après avoir parcouru le billet. On ne dira pas, du moins, que Jules déguise sa pensée.

— Eh bien! quelles nouvelles? lui demanda Léon, qui le rencontra le soir même au foyer de l'Opéra.

— Eh bien, mon cher, il y a que demain le pair de France que j'ai l'honneur d'avoir pour oncle ira chez

M. Bisterman et lui demandera la main de mademoiselle sa fille pour M. le baron Oscar Dufrêne, auditeur au conseil d'État.

— Vous avez donc le prétexte?

— Complétement.

Léon sourit.

— Vous avez toujours eu du bonheur, dit-il.

Le dimanche d'après, Oscar, Agathe et Jules partirent dans la matinée pour Montmorency, où ils comptaient visiter le cottage que Jules se proposait d'acheter.

La journée était magnifique; quelques hirondelles commençaient à rayer le ciel bleu du bout de leurs ailes noires; les violettes embaumaient l'herbe des bois, et la brise attiédie entr'ouvrait les jeunes bourgeons.

Un dîner commandé par Oscar réunit les trois amis au Cheval-Blanc, chez cet antique Leduc qui a vu passer tant de générations fugitives de Daphnis et de Chloé parisiens.

Le dîner fut d'une gaîté charmante; au dessert, Oscar vida lestement un verre de vin de champagne plein jusqu'au bord, prit dans ses mains les mains de Jules et d'Agathe et les regarda bien en face tous deux sans parler.

Jules pâlit, Agathe rougit jusqu'au blanc des yeux.

— Mes chers amis, s'écria Oscar, je sais tout!

Les deux coupables tressaillirent de la tête aux pieds.

— Je vous demande pardon, reprit Oscar, de me servir d'une formule aussi usée; mais je n'en sais pas de meilleure pour peindre en trois mots notre situation.

— Mais!... s'écria Agathe, qui en sa qualité de femme ne voulait pas s'avouer vaincue avant d'avoir lutté.

Jules fit un geste, mais Oscar l'arrêta avant qu'il pût parler.

— Tu ne chercheras pas à nier, toi, je le sais, reprit-il, tu es un homme, et d'ailleurs j'ai des preuves,

Agathe baissa la tête et pâlit à son tour, ne sachant pas ce qui allait se passer.

— Oscar, s'écria Jules, je suis à tes ordres.

— Eh! mon ami, répondit Oscar en avalant un autre verre de vin de Champagne, si j'avais voulu te tuer, je ne t'aurais pas invité à dîner! Ah! vous m'avez fait bien du mal tous deux! perdre à la fois mon meilleur ami et une maîtresse que j'adorais... c'était trop d'un seul coup! Vous ne saurez jamais tout ce que j'ai souffert! Un instant j'ai pensé au suicide... je voulais, — vous, Agathe, quand je vous voyais si belle, — vous étouffer, comme Desdemone, sous un oreiller; et toi, Jules, j'ai failli, quand une lettre égarée m'a tout révélé, courir chez toi et t'ouvrir la poitrine d'un coup de couteau! je ne sais quelle force m'a retenu..... j'en bénis Dieu à présent! Puissiez-vous n'être jamais trompés l'un par l'autre! je vivais si doucement entre vous deux, la confiance était si facile à mon cœur! vous m'avez ravi tout ensemble les illusions de ma jeunesse et l'espérance de mon âge mûr! Ah! mes amis, que vous avais-je fait? maintenant, je suis seul!

Jules, qui était d'une nature candide, sentit son cœur se briser à ces mots.

— Pardonne-moi! s'écria-t-il, en se jetant dans les bras d'Oscar.

— Que je te pardonne! reprit l'auditeur; mais le plus

coupable, n'est-ce pas moi, qui t'ai conduit à Agathe? pouvais-tu la voir sans l'aimer?

A cette flatterie, qui semblait arrachée au désespoir le plus profond par la force de la vérité, Agathe porta un mouchoir à ses yeux et posa son front sur l'épaule d'Oscar.

— Pendant deux années, elle m'a fait des jours sans nuages, continua Oscar; elle sera heureuse avec toi, comme je l'étais avec elle. Tu me le promets?

A cette prière, Jules serra silencieusement la main d'Oscar.

Agathe elle-même, nerveuse comme presque toutes les femmes, sentit ses yeux se mouiller de larmes.

— Mais vous? dit-elle.

— Oh! moi, je voyagerai..... j'irai à la campagne..... Que sais-je?... j'oublierai...

— Le pourras-tu? s'écria Jules naïvement.

Oscar ne répondit rien; mais prenant à deux mains la tête d'Agathe, il l'embrassa sur le front d'un air si passionné, qu'Agathe, au fond du cœur, désespéra de sa guérison.

A quelques jours de là, Oscar partait pour une terre que M. Bisterman possédait dans le Berri. La demande qu'il avait faite de la main de mademoiselle Bisterman avait été agréée et le mariage devait se célébrer dans six semaines à la campagne.

Quand Oscar retourna à Paris en automne, Jules était de plus en plus épris d'Agathe. Ils s'étaient retirés dans un petit hôtel de la rue des Écuries-d'Artois pour cacher leur amour aux yeux des profanes; mais, les cent mille francs qui se mouraient d'un asthme à Château-

Chinon vivant toujours, Oscar dut prêter sept ou huit mille livres à Jules pour l'aider à payer le tapissier de l'hôtel.

— Vous l'avez échappé belle, dit Léon, à qui Oscar fit part de ce détail de la vie privée de son ami ; quand l'oncle aux cent mille francs expirera, Agathe épousera Jules.

— Allons à la rue du Sentier, et rendons grâces au roi Candaule ! s'écria Oscar.



UN CHAPITRE DE ROMAN.

Un jour d'automne, vers midi, un jeune homme passait le long des bains d'Auguste, dans le jardin de Nîmes; il regardait l'eau limpide où miroitait le soleil, et marchait doucement, les mains cachées au fond des poches d'un large pantalon, et le front penché.

On aurait pu le prendre pour un antiquaire cherchant à résoudre un problème d'archéologie, si, lorsqu'il relevait la tête, on n'eût aperçu deux yeux bleus pleins de flammes voilées et unvisage dont la mélancolique et transparente pâleur révélait une pensée plus douce et de plus tendres préoccupations. Les vieillards qui viennent réchauffer leurs membres engourdis dans les silencieuses allées du jardin, toutes pleines de souvenirs romains, souriaient en le voyant pousser les feuilles sèches d'un pied nonchalant, et plus d'un hochait

la tête et semblait dire en s'éloignant : L'amour a passé par là ! Le jeune homme suivait à l'aventure les sinuosités d'un sentier ombreux. Au détour d'un groupe d'acacias qui faisaient pleuvoir sur la terre leurs petites feuilles dorées, et devant le temple de Diane, il vit, appuyée sur le fût brisé d'une colonne, une femme dont la jeunesse se devinait sous les molles ondulations de la robe qui tombait jusqu'à ses pieds. Au bruit des pas qui criaient sur le sable, elle releva son front incliné et laissa voir un doux visage où brillait une larme tremblante entre des cils noirs. Confuse, elle rougit. — Pauvre femme, dit le jeune homme tout bas, elle souffre donc aussi ! et il passa. Mais, avant de s'éloigner, ils échangèrent un long regard.

Une heure après, sur le Cours, devant la porte des messageries, un conducteur faisait l'appel des voyageurs. Quatre lourds chevaux attelés à la diligence de Clermont-Ferrand reniflaient en s'appuyant amicalement les uns sur les autres.

— Monsieur Léon d'Artigues ? s'écria le conducteur.

— Me voilà, dit le jeune homme aux yeux bleus, en sautant lestement dans le coupé.

— Madame Berthe Juvénal ? reprit le conducteur.

Une dame tout enveloppée d'un grand châle noir s'avança. Léon se retourna et reconnut la jeune femme du temple de Diane.

Berthe et Léon se trouvaient seuls dans le coupé. La jeune femme tenait sa tête penchée sur son sein, mais sans le voir elle comprenait que le jeune homme la regardait du coin de l'œil ; elle n'osait lever les yeux et rou-

gissait sous son voile. Pour échapper à son émotion, elle tourna la tête vers le vasistas, l'ouvrit et regarda la campagne où passaient les vendangeurs. Léon imita ce mouvement et tous deux se trouvèrent dos à dos. Le vent qui venait de la mer calma l'agitation enfantine de Berthe ; les chants des vendangeurs firent perdre le souvenir de sa voisine à Léon. Berthe allongea ses petits pieds sous le manteau du coupé, et se blottit dans un coin avec des façons de chatte paresseuse. Léon croisa ses jambes et laissa sa tête tomber sur les coussins. Cependant, vers le soir, Berthe, lasse de rêver sans doute, rendit un peu de liberté à ses prunelles ; un regard, qu'elle glissa entre les mailles de son voile, tomba sur le visage de son compagnon silencieux.

— Comme il est pâle ! dit-elle. Un second regard suivit le premier.

Cette fois elle pensa qu'il était bien étrange qu'un garçon aussi jeune fût aussi triste. Un troisième regard vint ensuite, et elle ne put s'empêcher de remarquer que ce jeune homme si triste avait de beaux yeux et un beau front.

Deux sentiments s'éveillèrent à la fois et flottèrent dans son esprit comme ces flammes légères qui brillent au milieu des campagnes pendant les chaudes nuits d'été : un peu de dépit et quelque curiosité. D'une main languissante elle souleva le voile qui encadrait son visage, et livra aux vents du soir les boucles de ses cheveux blonds. Léon soupira et cacha sa tête dans ses mains.

Une pensée traversa soudain le cœur de sa voisine. — Pauvre jeune homme, il est amoureux ! murmura-t-elle.

Vers huit heures on s'arrêta dans un village pour dîner. Cette fois Léon, pour l'aider à descendre, prit dans sa main la main mignonne de sa compagne. Elle le remercia par un regard qui avait toute la clarté limpide d'une étoile.

— Mon Dieu ! fit Léon, elle est tout en deuil, si jeune, si jolie, et déjà malheureuse !

A la sortie du village, il y avait une côte ; tous deux la gravirent à pied. La lune élargissait son disque sur l'horizon, et baignait d'une lumière tremblante les premières pentes des Cévennes toutes couvertes de châtaigniers. Léon marchait auprès de Berthe ; ils ne se parlaient pas ; mais un fil invisible conduisait de l'un à l'autre les secrètes pensées qui remplissaient leurs cœurs. Ils se surprenaient tous deux, regardant la mer, et soupirant. Au sommet de la côte ils s'assirent ; quatre pieds de mousse les séparaient.

Léon tourna ses yeux vers le pan d'horizon qui voilait le Languedoc, et ses lèvres s'ouvrirent pour laisser passer un chant plaintif dont la brise chassait dans la vallée les suaves accords. Berthe tressaillit ; elle appuya sa tête sur ses mains, et se prit à écouter avec son cœur, comme Léon chantait avec son âme ; mais elle ne pouvait retenir ses larmes.

— Qu'avez-vous, madame? s'écria Léon en prenant les mains de Berthe.

Elle essaya de sourire, et arrêta ses yeux tout humides sur ceux de Léon.

— Rien, dit-elle ; rien, si ce n'est un souvenir que cette romance m'a rappelé.

— Quoi ! vous aussi ? s'écria Léon.

— Ah ! dit-elle en levant ses paupières où brillait une frange d'argent, ce n'est pas le hasard qui vous a dicté ce chant ?

— Le hasard ? Non ! Bien des fois, je l'ai entendu, quand j'étais heureux.

— Maintenant, comme à moi, il ne vous rappelle que d'amers souvenirs ? reprit Berthe.

— Vous si belle et si jeune ! Mais Dieu, madame, ne voudra pas que vous souffriez toujours, tandis que moi je n'ai plus d'espérance.

— A votre âge ? C'est un blasphème, monsieur, espérez, espérez !

Ils entendirent le roulement de la diligence, et la voix du conducteur rompit leur entretien.

Cette première et courte conversation fut comme le rayon de soleil qui fond la glace au mois de mai ; la dame n'enveloppa plus sa tête sous le voile jaloux, et le jeune homme ne prit point garde au paysage qui se déroulait vaguement sous les molles clartés du ciel semé d'étoiles. Les nuits chaudes et baignées de lumière sont favorables aux douces pensées, et il semble que les rêves tendres flottent dans l'air avec les senteurs balsamiques du thym et du genêt. Un sommeil parfumé passa sur les paupières closes des deux voyageurs, et leurs âmes se perdirent dans le royaume aérien des songes.

Vers le matin, une secousse réveilla Léon ; en ouvrant les yeux, il vit sa voisine qui dormait doucement, la tête appuyée sur son épaule. Un cahot l'avait malicieusement poussée vers lui ; Léon n'osa pas accuser le destin, mais il évoqua le souvenir de l'amie absente et prit courageu-

sement la résolution de regarder les champs où déjà pâturaient de grands troupeaux. Le souffle du matin souleva les boucles dorées qui descendaient sur le cou de Berthe et les poussa sur les joues de Léon, qui abaissa ses paupières sur la belle endormie. Elle avait le visage d'un enfant avec une pâleur rosée répandue sur le front et les joues. Léon aurait voulu fermer les yeux ou détourner la tête ; il ne le put pas.

— *Elle* était blonde aussi dit-il ; et une larme, lentement formée entre ses cils, tomba sur la main nue de Berthe.

Berthe ouvrit les yeux, et son réveil fut un sourire. Mais elle sentit contre son oreille les battements du cœur de Léon ; et, toute confuse, elle se recula dans l'angle du coupé. Cependant, comme le Parthe, en fuyant elle jeta sur le jeune homme un regard qui le troubla malgré lui.

Ni l'un ni l'autre n'osèrent rompre le silence, et jusqu'à midi Berthe resta dans son petit coin, immobile comme une madone dans sa châsse.

Vers midi, on prit une tasse de lait chaud à Florac, méchante sous-préfecture assise sur un ruisseau entre deux pans de collines. Vers le soir, on aperçut Mende avec son clocher pointu tout au fond d'une plaine, nid d'hommes dans un creux de montagnes. Tout à la sortie de cette humble capitale de la Lozère, Léon et Berthe suivirent le chemin à pied, laissant la lourde diligence gravir lentement les côtes après eux. On entendait le bêlement des troupeaux qui regagnaient les fermes, et le chant des alouettes qui volaient au-dessus des bruyères.

Berthe poussait les petits cailloux du bout de son om-

brelle, Léon sifflait entre ses dents. Berthe trébucha par hasard sur une pierre ; un petit cri d'oiseau effarouché sortit de ses lèvres. Léon s'élança et lui saisit le bras ; elle se laissa faire complaisamment, et ils prirent un sentier fleuri qui coupait à travers champs.

Quand ils furent arrivés sur la crête d'un rocher au sommet du plateau, ils se retournèrent et regardèrent à leurs pieds ; comme une fourmi, la diligence rampait sur la montagne.

— Là-bas est le Languedoc, dit Léon en inclinant sa tête vers la droite.

— Et là-bas la Provence, dit Berthe en étendant son joli doigt vers la gauche plus sombre.

— *Elle* est donc en Languedoc ? reprit-elle bientôt avec une indéfinissable expression dans la voix et le regard.

— Oui, soupira Léon, dans un petit château près de Narbonne.

— Est-elle jolie ? demanda son indiscrète compagne, qui, ainsi que le font toujours les femmes, s'enquérait tout d'abord de la figure ; hommage involontaire qui explique la souveraine puissance de la beauté.

— Jolie ! s'écria Léon ; dites radieuse comme les anges.

— Ah ! fit Berthe en brisant une marguerite du bout de son ombrelle.

— Jolie ! reprit l'enthousiaste jeune homme : c'était une enfant ; dix-sept ans à peine ; de beaux cheveux dorés comme les vôtres…

Berthe sourit.

— De grands yeux pleins de tendres flammes et doux

comme les vôtres, continua-t-il ; des mains plus blanches que le lis et mignonnes comme vous les avez, et cet attrait charmant qui vous rend si belle !... Et vous demandez si mon Henriette était jolie !

Berthe baissait la tête et rougissait ; mais elle ne brisait plus de marguerite.

— Hélas ! ce trésor, je l'ai perdu ! reprit-il.

Berthe se rapprocha et arrêta ses yeux sur les siens.

— Vous le retrouverez, dit-elle.

Leurs mains se rencontrèrent et ne se séparèrent pas.

— *Il* est donc en Provence ? demanda Léon à son tour, en empruntant le regard et la voix de Berthe.

— Il y était, répondit Berthe. Et une larme filtra entre ses paupières.

— Vous l'aimiez donc bien ?

— Si je l'aimais ! Ah ! monsieur, comme vous aimiez Henriette.

— Ah ! dit Léon.

— J'avais dix-huit ans quand Edouard m'a épousée. Mais Dieu ne veut pas que le bonheur habite sur la terre, afin qu'on n'oublie pas le ciel. Il me l'a repris et mon cœur s'est envolé avec lui.

Léon se rapprocha de sa compagne ; un brin de mousse n'aurait pu glisser entre eux.

— Vous me disiez d'espérer ; espérez donc aussi. Dieu vous réserve de beaux jours.

— A moi ? dit-elle. Non pas à moi, mais à vous, puisqu'elle vit.

— Elle est mariée.

— Mariée !...

— Son père l'a donnée à un propriétaire du pays. Elle a bien pleuré ; mais à dix-sept ans on oublie bien vite ; et déjà elle souriait quand sa mère l'a conduite à l'autel. Moi, j'étais malade, et mon père m'a fait partir, croyant qu'un voyage me guérirait.

— Et où allez-vous ?

— A Paris.

— Comme moi.

— Vous me parlerez *de lui*.

— Vous me parlerez *d'elle*...

— En voiture ! en voiture ! cria le postillon, qui faisait souffler ses chevaux au sommet de la côte.

— Déjà ! dit naïvement Léon. Berthe ne dit rien, mais soupira.

Les ombres de la nuit descendirent sur les vallées. Les chouettes poussaient leurs notes mélancoliques dans les vieux troncs des noyers ; un vent froid passait dans l'air ; ce n'était déjà plus le ciel tiède du Languedoc. Berthe frissonna et ramena sur ses épaules le grand châle qui la couvrait ; un instant après elle ferma le vasistas et croisa ses petites mains sur son cœur.

— Oh ! qu'il fait froid, dit-elle.

— Prenez mon manteau, s'écria Léon en déroulant le chaud vêtement ployé derrière lui.

— Mais vous ?

— Je m'en passerai bien.

— Avec cette petite redingote et lorsque vous êtes presque malade ?

— Oh ! je me sens mieux.

— N'importe ; ce serait une folie et je ne veux pas.

— Vous refusez ?

— Sans doute.

— Eh bien ! je ne m'en servirai pas non plus.

Les deux voyageurs se tournèrent le dos. Une heure se passa, ni l'un ni l'autre ne remuaient. Le manteau gisait entre eux deux. Lorsqu'il crut Berthe assoupie, Léon souleva doucement le manteau et le glissa sur le dos de sa voisine ; un pan de drap tomba sur ses jambes, elle allait être enveloppée quand dégageant ses bras elle repoussa Léon et fit tomber le manteau.

— Je ne veux pas ! dit-elle d'une petite voix impérieuse que le froid faisait trembler.

— Mais vous souffrez !

— Q'importe ; je ne suis pas égoïste et ne veux pas que vous vous fassiez du mal à cause de moi.

— Prenez toujours et nous verrons après.

— Eh bien ! dit-elle en se courbant à demi-vaincue, j'y consens, mais à condition...

Léon la comprit avant qu'elle osât achever sa phrase à demi balbutiée ; il la remercia d'un regard ; et une minute ne s'était pas écoulée que déjà Berthe et Léon reposaient sous le même manteau, comme Paul et Virginie sous la même robe. Mais ils n'étaient pas calmes et souriants comme Paul et Virginie. Berthe sentait son cœur battre ; de confuses images passaient devant les yeux de Léon dans l'indécise clarté du coupé. La main de sa voisine était restée prisonnière dans la sienne ; elle n'osait la retirer, et des courants électriques chassés de son épiderme tiède et blanc passaient dans les veines de Léon. Il souleva cette main et la plaça sur son cœur. Berthe tressaillit, et ils restè-

rent ainsi tous deux immobiles et muets, attendant le jour sans peut-être le désirer. Ombre d'Édouard, souvenir d'Henriette, où étiez-vous alors !

La diligence de Clermont-Ferrand s'arrête quelques heures à Saint-Flour, petite ville d'Auvergne qui coiffe en pain de sucre une montagne. C'était un dimanche et toute la population des campagnes menait à la fois les affaires du monde et les affaires de la religion, allant de la cathédrale où toute sorte de pâtres en manteaux blancs faisaient sonner le parvis sous leurs sabots de bois, à la place du Marché, sous le porche, où les fermiers vendaient leurs grains et leurs toisons.

En courant les rues de Saint-Flour, Berthe s'appuyait sur le bras de Léon, et Léon écartait les pierres qui pouvaient blesser les pieds de Berthe.

Or, comme ils marchaient tous deux, se parlant bas et la pensée unie par le regard, deux bonnes gens de la campagne dirent dans le patois du pays en passant près d'eux :

— Oh ! les gentils petits amoureux !

Berthe et Léon rougirent jusqu'au cou, et, comme deux oiseaux effrayés, ils cessèrent leur babil.

De Saint-Flour à Clermont-Ferrand, le pays, pittoresquement accidenté, est propice aux promenades ; aussi dans ces lieux-là voit-on sans cesse grimpant les côtes, tendrement penchées aux bras des touristes, de charmantes voyageuses qui regardent le paysage en parlant de Paris.

Ainsi faisaient Berthe et Léon qui pérégrinaient, laissant trotter le coche après eux. On buvait du lait chaud dans les chaumières, on mangeait des noix le long du

chemin, on cueillait des fleurs dans la mousse, et quand on était bien las, on remontait dans le coupé où l'amour entrait après eux.

Quand on descendit à Clermont, le premier soin de Léon fut de courir au bureau des Messageries arrêter les trois places du coupé de la voiture de Paris, et il revint plus joyeux de sa conquête qu'un roi d'une province gagnée, à l'auberge où l'attendait Berthe.

Berthe ne le gronda pas trop fort, et on partit.

Deux jours après ce départ, le courrier emporta les deux lettres que voici, l'une vers Paris, l'autre vers Narbonne :

Fontainebleau, ce 30 septembre 1840.

« Ma bonne mère,

» Il ne faut point vous inquiéter si je ne suis pas encore rendue à Paris. Si j'avais pu aller au gré de mes désirs, votre fille vous presserait depuis longtemps dans ses bras ; mais on ne fait pas toujours ce qu'on veut, en voyage surtout. Vous me comprendrez mieux quand vous saurez qu'un horrible accident a failli nous faire tous périr en entrant à Nevers. Grâce au ciel, je n'y ai perdu qu'un carton à chapeau qui a roulé dans la rivière, un charmant chapeau que vous m'aviez envoyé pour mon deuil. Nous avons dû passer la nuit dans une méchante auberge du pays. Je suis repartie le lendemain, me croyant assez forte pour arriver directement à Paris; mais cet accident avait si fort agité mes nerfs, déjà ébranlés par tant de

chagrins, qu'il m'a été impossible de dépasser Fontainebleau. J'ai dû m'y arrêter pensant que deux ou trois jours de repos me remettraient. Déjà je me sens beaucoup mieux ; l'exercice et le grand air m'ont rendu un peu de la santé que j'avais perdue. A bientôt donc. Votre seule présence, bonne mère, peut adoucir les chagrins de ma vie

» Je vous embrasse mille fois.

» Votre fille chérie,

» BERTHE JUVÉNAL. »

Fontainebleau, ce 30 septembre 1840.

« Mon cher père,

» Vous apprendrez sans doute avec plaisir que mon voyage s'est effectué le plus heureusement du monde, sauf un accident comique survenu aux environs de Nevers : nous avons versé le plus gentiment possible, et dans la bagarre j'ai perdu un gant. Je serais déjà à Paris, si, en traversant Fontainebleau, je n'avais été séduit par la beauté de sa vieille forêt. Comme peut-être je ne trouverai jamais une meilleure occasion de faire connaissance avec les curiosités du pays, je m'y suis arrêté. Rien ne me presse, et je m'aperçois déjà que vorte expérience avait raison quand elle me conseillait un voyage comme le meilleur remède à mes maux. J'en souffre beaucoup encore, j'en souffrirai longtemps ; mais je sens du moins que le mouvement a calmé l'irritation de mon cœur. Je partirai dans deux ou trois

jours, et vous écrirai plus longuement de Paris. Je vous embrasse tendrement.

» Votre fils dévoué,

» Léon d'Artigues. »

Il faut croire que le séjour de Fontainebleau était plein de charmes, car Léon et Berthe n'arrivèrent à Paris que le 5 ou le 6 octobre, un peu plus tard qu'ils ne l'avaient annoncé.

Tout allait pour le mieux dans la meilleure des villes, et les deux amants étaient arrivés à ce point suprême où le bonheur du présent absorbe la pensée de l'avenir et le souvenir du passé, lorsqu'une lettre de M. d'Artigues vint détruire tous les enchantements de ce bonheur.

M. d'Artigues était un homme prudent, qui avait compris tout d'abord que la douleur s'était envolée du cœur de son fils ; il l'avait laissé nager un temps dans les délices de l'indépendance et de l'amour, se réservant de le rappeler à lui quand le jour serait venu où le jeune étourdi, égaré dans les grandes eaux de Paris, aurait la fantaise de s'aventurer trop loin.

Ce jour-là était venu.

Léon courut chez Berthe, pâle, effaré, anéanti. La jeune femme était seule.

— Qu'avez-vous? lui dit-elle.

— Regardez, s'écria-t-il en lui tendant la lettre.

— Ah ! mon Dieu ! dit-elle après avoir lu, et elle se laissa couler sur un divan.

A dix-neuf ans, on ne reste pas long-temps évanouie ;

les syncopes demandent l'expérience des femmes de trente ans.

— Il ne faut pas obéir, dit-elle, quand elle rouvrit les yeux.

— Je resterai ! répondit énergiquement Léon.

— Tous les pères sont des tyrans, reprit Berthe, en fronçant le sourcil comme une impératrice.

— Le mien surtout, continua Léon ; il me renvoie de Narbonne quand je ne veux pas partir, et m'y rappelle quand je veux rester à Paris. Mais je me révolte enfin.

Une fois lancés dans cette carrière, les deux amants ne tardèrent pas à comprendre toutes les théories sur la légitimité de l'insurrection, et il fut décidé à l'unanimité de deux voix qu'on opposerait la résistance à l'abus du pouvoir.

Mais lorsqu'il s'agit de rédiger la lettre de protestation, Léon sentit toutes les difficultés de sa position ; il n'avait aucune bonne raison à alléguer, et M. d'Artigues lui en avait au contraire déduit une grosse demi-douzaine d'excellentes que Berthe ne s'était pas donné la peine de lire.

Au lieu de protester contre l'autorité, Léon chercha à la tromper ; il épuisa tout l'arsenal des maladies, des voyages, des affaires pour retarder son départ. Cela dura six semaines ou deux mois. M. d'Artigues, qui comprenait les choses à demi-mot, ne se pressait pas ; il savait que le temps use la résistance.

Quand l'esprit de Léon fut à bout de prétextes, un jour enfin, il se décida à prendre sa place aux Messageries. Ce fut un jour plein de larmes et de désespoir ; il partit, et le moins que Berthe et lui se promirent ce fut de s'aimer tou-

jours. D'ailleurs, ne devaient-ils pas se rejoindre bientôt?

Il n'y avait pas de ville où pour si peu que s'arrêtât la diligence, Léon ne trouvât le temps d'écrire une lettre ; il n'y avait pas un bureau de poste où il ne reçût un billet. On devine ce que disaient ces lettres et ces billets.

Pendant trois mois, on s'adora par la poste à raison de 90 centimes par serment d'amour. — C'est une flamme qui me coûte 27 francs par mois, disait M. d'Artigues ; en conscience, je n'ai pas le droit de me fâcher.

Mais un jour vint où aucune lettre n'arriva. Le soir de ce jour-là, en causant avec son fils, M. d'Artigues lui demanda s'il serait en humeur de se marier.

— Moi ! fit le jeune homme avec effroi.

— Oh ! je ne veux pas te contraindre, tu feras ce que tu voudras...J'avais pensé à Mlle Eulalie D...

— Cette jeune personne qui a de si beaux yeux noirs ?

— Elle-même ; et qui a cent mille écus de fortune. Tu la verras et tu décideras. Si elle te plaît, je te marie ; si elle te déplaît, nous n'en parlerons plus.

Or à Narbonne on ne s'amuse guère. Comme dans toutes les petites villes du Languedoc, quand on a dansé deux fois en hiver, chez le maire et le sous-préfet, tué quatre ou cinq perdreaux en automne, fumé trois cigares dans la journée, on a clos le registre des plaisirs et vidé la coupe des distractions. En province on se marie beaucoup par ennui. L'ennui c'est dans les quatre-vingt-six départements le pourvoyeur patenté de l'hymen.

Berthe avait été faire un voyage à Dieppe, et n'écrivait plus guère. Léon avait été pour affaire à Marseille, et n'avait pas beaucoup répondu.

— Oh ! que j'irais volontiers en Italie, cet été ! dit un soir mademoiselle Eulalie en regardant Léon du coin de l'œil.

— Il ne tiendrait qu'à toi de l'y accompager, reprit M. d'Artigues à l'oreille de son fils.

Narbonne disparut dans un horizon vermeil où foisonnaient des villes merveilleuses et des paysages enchantés, et le regard de Léon se noya dans les yeux d'Eulalie.

Deux mois après, deux lettres se croisaient sur la route de Paris. Léon nouait sa cravate blanche quand il reçut celle qui lui était destinée.

« Madame B… a l'honneur de vous faire part du mariage de sa petite-fille, madame Berthe Juvénal avec M. C….. »

L'autre arriva entre les mains de Berthe, à son retour de l'église ; elle l'ouvrit et lut :

« M. d'Artigues a l'honneur de vous faire part du mariage de M. Léon d'Artigues, son fils, avec mademoiselle Eulalie D….. »

Léon sourit tristement. Un long soupir, dernier adieu donné à un amour éteint, souleva sa poitrine, une larme humecta ses paupières, et tout bas il dit : — C'était un excellent cœur ! Qu'elle soit heureuse !

Berthe froissa la lettre avec dépit, et ses jolis sourcils se rapprochèrent un instant ; puis un doux sourire effleura ses lèvres et rendit à son charmant visage toute sa gracieuse et tendre expression. Elle déplia la lettre, la relut, et, comme un écho de la pensée de Léon, sa bouche murmura tout bas : C'était un charmant garçon ! qu'il soit heureux !

LE ROI DE CŒUR

I

Un jour du mois d'avril, vers midi, on était alors en 1837, un jeune homme, qui tournait brusquement l'angle de la rue du Helder, heurta un autre jeune homme qui descendait le boulevard des Italiens. Ce furent tout de suite deux exclamations et deux poignées de mains.

— Parbleu ! c'est le ciel qui t'envoie, mon cher Victor, dit l'un à l'autre, j'allais justement chez toi.

— C'est que tu as quelque chose à me demander, mon cher Georges.

— Précisément.

— J'en remercie Dieu ! Te voir est une bonne fortune que tes vieux amis du collége de Charlemagne savourent une fois par trimestre ; dans les temps de mystères où tu vis, que peux-tu me vouloir ?

— C'est ce que tu sauras quand tu m'auras laissé le loisir de te le dire.

— Parle, je t'écoute.

— Il s'agit d'abord de m'accompagner.

— C'est impossible.

— J'en étais sûr. Un service demandé est le prétexte d'un service refusé. Mais, pour cette fois, mon cher, tu ne t'en tireras pas si facilement.

— Eh ! que diable ! on m'attend.

— Eh bien ! c'est justement ce qu'il faut ; on t'attendra.

— Mais quand je dis *on*...

— Tu veux dire *elle*, je le sais ; à Paris, *on* est du féminin. *On* est chez lui, au coin du feu, en robe de chambre, dans son boudoir ; *on* a un roman, ce qui vaut bien un rendez-vous, et si tu te fais attendre, *on* te désirera, ce qui est un bénéfice pour tous deux. Viens !

Vaincu par l'éloquence de Georges, Victor passa son bras sous le sien, et prit en boudant un peu le trottoir de la rue du Helder.

— Marche donc ! lui dit-il ; mais, en somme, de quoi s'agit-il ?

— Il s'agit d'un duel, et je t'ai choisi tout exprès pour me servir de témoin.

— C'est un soin dont je te suis fort reconnaissant.

— Il faut bien que notre amitié te rapporte au moins une aventure.

— Avec qui ce duel ?

— Avec le marquis de Seilhes.

— Et pourquoi ?

— Je n'en sais rien.

Victor regarda Georges croyant qu'il plaisantait ; mais Georges avait la figure la plus sérieuse du monde.

— Cela t'étonne, mon cher, reprit celui-ci, rien n'est plus vrai cependant. Le duel est inévitable ; l'heure, le lieu, les armes sont désignés. Au train dont va le marquis, il est à croire que l'un de nous restera sur le carreau, mais du diable si je sais pourquoi !...

— C'est un feuilleton que tu fais là ?

— Non, c'est un récit.

— Et tu n'as pas demandé une explication ?

— Quelle explication veux-tu qu'on ait avec un homme qui tient tout particulièrement à me perforer d'un grand coup d'épée ? Les caprices ont droit de bourgeoisie en France ; mon cher marquis a le sien, il m'en coûtera peut-être la vie, mais je ne puis pas l'empêcher de le satisfaire.

Les réponses de Georges et l'air avec lequel elles étaient faites produisaient sur Victor l'effet d'une musique fantastique qu'on aurait appliquée sur des paroles funèbres.

— Au moins, reprit-il avec impatience, y a-t-il un prétexte ?

— Tu soupçonnes un prétexte et tu demandes la cause ? fit Georges avec un sourire. Oui, mon cher, le prétexte existe, et son extravagance le rend excellent.

— Voyons-le.

— Le marquis de Seilhes prétend que je fais la cour à sa femme.

— N'en est-il rien ?

— Rien, que je sache ; mais le marquis est Breton, il n'en veut pas démordre, et me voilà atteint et convaincu d'un crime charmant que je n'ai pas commis. Monsieur de Seilhes, avec cet air doux que tu lui connais, a l'humeur féroce à l'endroit de sa femme ; j'ai vainement protesté de notre innocence à tous deux ; mes serments n'ont fait que l'exaspérer, et j'ai dû me taire, voyant que si je continuais il était homme à me tuer sur place.

— Il y a quelque chose là-dessous, dit Victor en secouant la tête.

— Eh ! mon cher, il y a toujours quelque chose sous quelque chose ! fit Georges en riant ; mais ce qu'il y a de plus clair dans tout ceci, c'est que je vais me battre, que je me bats pour une faute à laquelle je regrette tout au moins de n'avoir pas rêvé, et que je te prie d'assister à ce duel, sans t'ingénier à trouver un accommodement désormais impossible ; me le promets-tu ?

A l'air de Georges, Victor comprit que l'affaire était sérieuse, et qu'il n'y avait à répliquer que par une acceptation.

— Je te le promets, dit-il.

— Ce n'est pas tout, reprit Georges ; j'ai dû prendre quelques arrangements particuliers, et je t'ai choisi pour exécuteur testamentaire.

Un instant après, les deux amis entraient ensemble dans un hôtel de la rue Saint-Lazare, où Georges avait son appartement.

Sur une table où l'on voyait toutes sortes de papiers épars près d'un secrétaire ouvert et tout bouleversé, Victor remarqua un pli cacheté assez volumineux et sans adresse. Georges le prit.

— Si je suis tué, lui dit-il, tu briseras la première enveloppe et tu porteras le paquet à la personne dont le nom est écrit sur la seconde.

— C'est bien, répondit Victor.

— Mais ne va pas t'imaginer de l'expédier si je ne suis que blessé.

— Ne crains rien.

— Attends que je sois mort, et bien mort.

— C'est convenu.

— Et si j'en reviens, tu me rendras le pli sans m'en parler jamais.

— Je t'en donne ma parole, reprit Victor à qui la gravité de Georges avait ôté toute envie de rire.

— Allons, maintenant ; il est deux heures, et c'est à trois que monsieur de Seilhes m'attend à Bougival, dans une certaine petite île qui semble avoir été inventée tout exprès pour ces sortes d'affaires. Il y a un rideau de peupliers tout autour, un taillis au beau milieu et un charmant tapis de gazon dans le taillis. C'est l'endroit du monde le mieux fait pour se tuer proprement sans crainte d'être dérangé.

Victor et Georges descendirent ; ils n'étaient pas encore au bas de l'escalier lorsque Georges s'arrêta brusquement.

— Au diable, l'étourdi ! s'écria-t-il. J'envoyais le paquet et je n'envoyais pas le reste ! Viens avec moi, Victor.

Et ils remontèrent.

Quant ils furent rentrés dans la chambre de Georges, le jeune homme s'approcha du secrétaire, poussa le ressort d'un tiroir à secret, plongea la main dans l'ouverture, et en tira une carte à jouer.

C'était un roi de cœur.

— Tiens, mon cher, dit Georges à Victor en lui tendant la carte, tu remettras ceci avec le pli.

— Cette carte ?

— Oui.

— Ah ! fit l'autre, qui se prit à considérer d'un air ébahi la face burlesque du roi de cœur.

Georges sourit, mais il y avait de la tristesse dans son sourire.

— C'est un talisman, reprit-il, une sorte de *Sésame, ouvre-toi,* dont la vue m'est plus douce que celle de la plus fraîche rose. Où tu ne vois que la grotesque tournure du bon roi Charles dans son accoutrement bizarre, moi je vois le plus charmant visage de femme qui se puisse rêver.

Georges étouffa un soupir, et pressant fortement la main de Victor, il reprit : — En aucun temps et en aucune circonstance ne prononce le nom de la personne que tu connaîtras peut-être.

Victor répondit à cette demande en serrant la main de son ami, et ils partirent.

Trois quarts d'heure après, ils arrivaient à Bougival, où le marquis de Seilhes les attendait avec ses témoins. Georges avait pris un de ses amis en chemin, et tous les six, montant en batelet, se rendirent à l'île par des côtés opposés.

Quand ils furent arrivés sur le pré, monsieur de Seilhes mit son habit bas, et l'un des témoins tira deux épées d'égale longueur qu'il avait cachées sous son paletot.

— Avant de croiser l'épée avec vous, monsieur, dit

Georges, permettez-moi d'affirmer hautement, en présence de mes témoins et des vôtres, la vérité de ce que je vous ai dit. J'en donne ma parole d'honneur.

— Vous savez bien, monsieur, qu'un nom seul peut empêcher ce duel, s'écria le marquis.

— Et vous savez aussi que ce nom je ne saurais le dire.

— En garde, alors !

Georges se tourna vers Victor et lui jeta un regard comme pour lui dire : J'ai fait ce que j'ai pu, il faut en passer par là.

Une minute après, les deux adversaires étaient en face l'un de l'autre, l'épée à la main.

Le combat fut assez long, quoique vif. Il était évident que Georges cherchait à parer les coups de M. de Seilhes bien plus qu'à le frapper ; le marquis, au contraire, maniait son arme en homme qui veut tuer au risque d'être tué. Ils étaient à peu près d'égale force, cependant la supériorité, s'il y en avait, appartenait au marquis.

C'était un homme à qui la colère n'ôtait rien de sa présence d'esprit ; l'œil sur l'œil de Georges, il épiait tous ses mouvements, cherchant l'occasion de lui prendre sa vie en exposant la sienne. Le froissement du fer, la promptitude des coups et la chaleur de la jeunesse animèrent bientôt Georges lui-même, et il finit par se battre en duelliste qui a une vieille querelle à vider.

En voyant le jeu des lames qui se tordaient comme deux couleuvres irritées, Victor hocha la tête.

— Il va y avoir du sang, dit-il à son partner, grand jeune homme brun qui s'appelait Jules Noireau, du nom

de son père, et le vicomte de Saint-Gilles, du nom de son village natal.

Il n'était pas au dernier mot de sa phrase que l'épée de M. de Seilhes, passant comme une flamme sous le bras de Georges, le frappa en pleine poitrine. La violence du coup fit sauter l'épée des mains de Georges ; il voulut se baisser pour la saisir, il chancela et tomba sur ses genoux. La douleur lui fit porter la main au côté : le sang tachait la chemise.

— Ma foi, monsieur, dit-il en essayant de se relever, vous m'avez puni par où je n'ai pas péché.

Il roula sur l'herbe et s'évanouit.

Le marquis de Seilhes, qui tenait encore son épée rouge à la main, frémit à ces mots ; il fit un pas en avant pour interroger Georges, mais Georges n'était plus qu'un corps immobile qui avait la pâleur des cadavres.

Un médecin, qui avait assisté au duel, examina la plaie et déclara que, tout en n'étant pas mortelle, elle avait quelque gravité. Le fer avait rencontré une côte qui l'avait heureusement détourné de la ligne droite. On porta Georges dans un batelet et du batelet dans une voiture. Au bout de cinq minutes, le mouvement, qui avivait la douleur, lui fit ouvrir les yeux. Son premier geste fut de tendre la main à Victor.

— Attends encore un peu, lui dit-il avec un sourire dont son ami comprit la signification.

On arriva à l'hôtel de la rue Saint-Lazare, et un nouvel appareil fut posé sur la blessure, après quoi Georges tomba assoupi sur l'oreiller.

Il reposait depuis une heure ou deux lorsque tout à

coup le bruit d'une violente discussion le tira de son assoupissement.

— Qu'est-ce donc ? demanda-t-il.

A sa voix, la porte s'ouvrit, et Georges vit entrer Victor que suivait monsieur de Seilhes.

— Eh parbleu ! dit Victor, c'est monsieur le marquis qui veut à toute force te parler. L'amitié m'a fait garde-malade, et j'allais proposer à monsieur de nous couper la gorge ensemble pour le contraindre à te laisser guérir en repos, lorsque ta voix m'a interrompu.

— Oui, monsieur, c'est moi, reprit le marquis de Seilhes, et, si j'ai tant insisté auprès de monsieur de Nayral pour pénétrer jusqu'à vous, c'est qu'en vérité les choses que j'ai à vous dire sont de la dernière importance.

— C'est donc fort pressé ? demanda Georges.

— Elles ne souffrent aucun retard : mon honneur y est engagé.

— Diable ! monsieur, savez-vous que, si j'étais un homme vindicatif, je pourrais me hâter de mourir pour vous apprendre à tuer les gens, dit Georges en se soulevant sur le coude ; mais je n'ai point de rancune, et ne veux point vous faire cette peine-là. Parlez je suis tout oreilles.

— C'est que d'abord, monsieur, reprit le marquis, il serait bon que nos quatre témoins assistassent à cet entretien. Voici monsieur de Nayral qui est ici, j'ai amené les trois autres avec moi, si vous voulez bien le permettre, ils entreront aussi.

— Qu'ils entrent donc ! dit Georges, à qui la curiosité rendit une partie de ses forces.

Quand les cinq personnes furent réunies autour du lit de Georges, monsieur de Seilhes reprit la parole :

— Je suis venu, monsieur, dit-il, pour vous adresser mes excuses en présence de nos témoins. Tous les torts sont de mon côté, et je vous prie de recevoir ici l'expression de mes sincères regrets.

A ce discours inattendu, les quatre témoins s'entre-regardèrent tout étonnés. Georges semblait ému plus qu'il n'aurait voulu le faire paraître. Il tendit la main au marquis et l'interrompit :

— Qu'il ne soit plus question d'excuses et de regrets, lui dit-il ; je suis heureux seulement de vous entendre proclamer à vous-même la vérité de la parole que je vous ai donnée.

— Morbleu ! monsieur, s'écria le marquis en secouant la main que Georges venait de lui offrir, si je vous eusse tué, je me serais brûlé la cervelle de désespoir.

— Voilà une preuve de loyauté dont je suis heureux de vous dispenser, reprit Georges en riant.

A la physionomie du blessé, Victor comprit qu'il devait y avoir une explication entre le marquis et lui. Il se retira, et les autres témoins le suivirent, les laissant seuls tête à tête.

A peine furent-ils sortis, que Georges jeta sur le marquis un coup d'œil dont l'expression fit sourire celui-ci. Il tira de sa poche une lettre qu'il tendit au blessé. A la vue de l'écriture, Georges rougit jusqu'aux cheveux.

— Vous voyez que je sais tout, dit alors monsieur de Seilhes ; cette lettre m'a poursuivi depuis ce matin ; madame de Seilhes, qui ne savait où j'étais allé, n'a pu

donner aucun renseignement au valet chargé de me la remettre, et c'est il y a une heure seulement qu'elle m'est parvenue.

— Noble femme ! murmura Georges, qui pressa le papier sur ses lèvres avec un élan de jeunesse qui toucha le marquis. Puis il ajouta plus haut : Qui donc a pu l'instruire de ce duel ? Je ne lui en avais rien dit.

— Les femmes ont un instinct sublime pour deviner les choses qui intéressent le cœur, reprit le marquis. A mon air, peut-être à mon silence, madame de Seilhes avait compris qu'un danger sérieux menaçait notre bonheur à tous deux ; elle m'avait vu vous entretenir, vous savez avec quelle vivacité, hier au soir chez la duchesse de B.... Une lettre, la vôtre, avait été ramassée par moi chez elle, elle ne l'ignorait pas. Il n'en fallait pas davantage pour troubler cette âme candide et lui donner le pressentiment d'un malheur ! Ce matin, après mon départ, elle a couru chez celle qui voulait prévenir une catastrophe, et qui n'a pu faire qu'une généreuse action ; elle lui a tout raconté, et l'autre a tout compris, continua monsieur de Seilhes en s'abstenant avec un tact parfait de nommer l'héroïne de l'aventure. Une fatale conformité de prénom avait tout fait.

— Et c'est alors, s'écria Georges, qu'au risque de se perdre, elle s'est jetée hardiment entre nous et qu'elle a tout bravé, même ce que les femmes n'affrontent jamais, la rougeur d'un aveu !

— La lecture de cette lettre a ramené la sérénité dans ma vie, alors que je venais porter la crainte et le malheur dans la vôtre, dans la sienne, continua le marquis. Me le

pardonnerez-vous jamais? Tenez, monsieur, gardez cette lettre, qui a augmenté mon respect et mon estime pour une femme qui n'a pas hésité, aussitôt qu'il s'est agi de vous, à confier le secret de sa réputation à l'honneur d'un étranger, et maintenant laissez-moi vous demander votre amitié, à vous qui savez aimer si bien, que vous braviez la mort en cachant dans votre cœur comme un trésor un nom qui seul aurait eu la puissance de m'arrêter.

Georges était profondément ému; il appuya la lettre comme une panacée sur sa blessure, et envoya toute son âme à l'inconnue dans un soupir.

— Elle a perdu une lettre qui l'a forcée à parler, dit-il; celle-ci ne me quittera qu'avec la vie!

Un instant après, M. de Seilhes se retira; comme il traversait l'antichambre, une femme couverte d'un grand châle et d'un voile épais passa près de lui et disparut dans l'appartement de Georges.

Le cœur de Georges la devina avant même d'avoir pu la reconnaître dans le clair-obscur où sa silhouette se dessinait..

— Diane! s'écria-t-il, les bras tendus vers cette ombre adorée.

Diane vint tomber à genoux près du lit, et Georges, levant le voile qui la couvrait, colla ses lèvres sur le beau front incliné près de lui.

— Mon Dieu! quelle folie! lui dit-il doucement en attirant les deux mains de Diane sur son cœur. Vous voulez donc vous perdre!

— Oh! repondit-elle avec un sourire mouillé de larmes, je serais morte si je n'étais pas venue!

Le soir du même jour, Victor de Nayral, le vicomte de Saint-Gilles et deux ou trois autres jeunes gens dînaient ensemble au Café de Paris, en attendant l'heure où l'on peut se présenter décemment à l'Opéra. Le bruit du duel de M. Georges de Pons avec le marquis de Seilhes avait déjà circulé dans Paris, et l'on en parlait diversement. Les curieux questionnaient Victor et le vicomte ; le vicomte ne savait rien ; Victor ne savait pas grand'chose, mais ce qu'il savait il le racontait volontiers, jugeant avec raison qu'il n'y avait pas dans le tout ensemble de quoi compromettre un papillon.

On l'écoutait et on commentait comme il arrive toujours en pareille occasion. La démarche de M. de Seilhes, qui faisait un épilogue au roman de ce duel, paraissait fort originale, mais n'expliquait rien, sinon qu'il y avait eu erreur de la part du marquis. Quant à l'épisode du roi de cœur, il donnait matière à interprétations dans ce petit groupe des intimes de M. de Pons.

— Cette carte est un sphinx dont je ne serai pas l'Œdipe ! dit le vicomte de Saint-Gilles en se levant.

— Oui, reprit Victor, qui méditait, c'est une charade à deux syllabes ; j'ai bien l'une d'elles, mais il manque sa dame à mon roi de cœur,

— S'il manque Judith à Charles, c'est comme si tu avais le violon sans l'archet. C'est une énigme sourde et muette, dit le vicomte en riant, si bien qu'en ayant l'air de savoir quelque chose, je ne sais rien du tout.

— Vous voilà tout à fait dans votre rôle de confident ! s'écria gaiement le marquis de Seilhes, qui venait d'entrer, et dont la présence mit fin à la conversation.

— Je crois que je tiens Judith, dit finement le vicomte de Saint-Gilles à l'oreille de Victor. Le marquis croit tout savoir, et le voilà réconcilié avec Georges.

— Quel diplomate! fit M. de Nayral, frappé de la profondeur de cette observation. Au fait, j'aurais dû le comprendre. Georges jurait trop bien que ce n'était pas madame de Seilhes pour que ce pût être une autre.

II.

M. de Pons guérit assez promptement du coup d'épée que M. de Seilhes se reprochait de lui avoir si maladroitement donné. Le bonheur est le meilleur des médecins; et bientôt il ne resta plus d'autre trace du duel qu'un peu de pâleur sur le visage du jeune homme. Au bout d'un mois ou six semaines, il reprit son train de vie ordinaire, et il ne fut plus question ni de paquet de lettres à renvoyer ni de roi de cœur à rendre. Durant un certain temps, M. de Nayral songea bien, à ses heures perdues, à la charade dont la dernière syllabe lui échappait; mais comme c'était un garçon fort plongé dans le tourbillon de la vie parisienne, il avait si peu de ces heures-là qu'il ne tarda pas à tout oublier.

Sept ou huit mois après cette aventure, un soir, vers cinq heures, Victor rencontra Georges au moment où celui-ci sautait dans un cabriolet de remise, à l'angle de la rue Laffitte et de la rue de la Victoire. Il l'arrêta par le pan de son habit; Georges tourna la tête, reconnut son ami et descendit sur le trottoir.

— Eh parbleu! dit-il, c'est la Providence qui t'envoie.

— S'agit-il encore d'un duel? repartit Victor, qui tout à coup se souvint de leur précédente rencontre.

— Non pas, mais il s'agit d'un voyage, et il m'est doux de te serrer la main avant de partir.

— Tu pars?

— Sur-le-champ.

— Et où vas-tu?

— Je l'ignore.

— Mon cher, tu as contracté la déplorable habitude de t'exprimer par énigmes; me prends-tu pour un membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, de cette académie qui devine les rébus hiéroglyphiques à vue de granit, et ne saurais-tu t'énoncer clairement comme il convient à un honnête Français? s'écria Victor dans un beau mouvement d'éloquence et d'indignation.

— Il est clair que tu ne pouvais pas me croire : je t'ai dit la vérité. C'est une imprudence que je vais réparer en te faisant bien vite un petit conte : je pars pour découvrir le fameux passage du Nord-Ouest.

— Eh que diable! je te demande sérieusement où tu vas?

— Je te réponds sérieusement que je n'en sais rien.

— Si bien que je puis te rencontrer demain?

— Parfaitement, à moins que tu ne me revoies que dans quatre ou cinq ans; si je ne m'arrête à Maisons-Laffitte, bien certainement je pousserai jusqu'au Pérou. Donne-moi tes commissions pour Lima.

— Est-ce qu'il y a un roi de cœur là-dessous? dit Victor.

— Non, mais il y a peut-être une dame de carreau, répondit Georges en riant.

— Tu avais raison, mon ami, reprit Victor, ces dames vous mènent si loin, qu'on ne sait jamais où l'on va. Bon voyage, alors. Nous écriras-tu?

— Qu'en sais-je? le hasard qui guide mes pas peut aussi bien conduire ma plume. Cependant permets-moi d'appliquer à ce propos le raisonnement d'Omar, qui me paraît l'une des choses les plus sages dont le monde ait conservé la mémoire : Si je glane le bonheur en chemin, je ne pourrai guère vous écrire, n'ayant pas trop de tout mon temps pour être heureux; si au contraire je moissonne l'infortune, je ne suis pas assez égoïste pour vous fatiguer de mon ennui.

— De façon que tu traites notre correspondance comme le sage Omar traita la bibliothèque d'Alexandrie?

— Absolument.

— Adieu donc!

— Adieu.

Georges serra la main de Victor, sauta dans le cabriolet, se fit conduire à l'embarcadère de la rue Saint-Lazare, monta dans un wagon du chemin de fer de Saint-Germain, et partit.

Trois heures après, Victor porta cette nouvelle au foyer de l'Opéra. Le marquis de Seilhes l'entendit.

— Il vous a parlé d'une dame de carreau! s'écria-t-il.

— Oui, et comme il m'a dit *peut-être*, j'en ai conclu que c'était certain.

M. de Seilhes quitta le groupe des causeurs, courut à l'amphithéâtre et dirigea sa lorgnette sur l'une des loges

de la galerie. On y voyait une femme qui portait une couronne de roses rouges sur de magnifiques cheveux noirs lissés en bandeaux.

— C'est étrange! pensa-t-il. La dame au roi de cœur est pourtant là.

Dix jours se passèrent, puis six mois, puis un an, sans qu'on reçût aucune nouvelle de M. de Pons. Son père, vieux général de l'empire, qui vivait fort retiré dans son hôtel du faubourg du Roule, se bornait à répondre, quand on le questionnait, que Georges voyageait pour son plaisir. Si l'on insistait pour savoir à quelle époque il reviendrait, il répondait brusquement qu'il l'ignorait, prenait sa canne et s'en allait.

Un jour on apprit, par un attaché de légation qui arrivait de Washington, que M. de Pons était en train de descendre le Mississipi au moment du départ de l'attaché.

— Était-il seul? demanda Victor.

— Non, il était avec un cigare.

— Et que faisait-il?

— Il fumait.

— Et où allait-il?

— A la Vera-Cruz, par la Nouvelle-Orléans.

— Vous verrez, s'écria Victor, que Georges aura été chargé de quelque mission extraordinaire!..

— Il me l'a dit, mais je ne l'ai pas cru.

— Pourquoi?

— Parce qu'il y avait à bord du steamboat un chapeau de paille avec un voile vert, et sous ce chapeau de paille une charmante jeune fille qui avait les plus beaux yeux du monde. Georges ne la regardait pas, d'où je conclus

qu'il la voyait, et lorsqu'il se tourna, il parut si surpris de la rencontre que je me demandai tout bas : Quel Bartholo trompe-t-on ici ? Un moment après, je vis un gros bonhomme qui avait un pantalon de nankin et des bas de coton blanc. M. de Pons tira de sa poche des cigares de Maryland et les lui offrit : c'était le Bartholo demandé. Quand le signal du départ fut donné, je m'approchai de Georges et lui serrai la main en lui disant pour toute réponse à son mensonge : Votre mission extraordinaire a de bien beaux cheveux blonds !

Trois ans après cette conversation, M. de Nayral, qui commençait à oublier M. de Pons, reçut une lettre timbrée de Londres. Elle était de Georges et contenait ces quelques lignes :

« De retour d'une assez longue odyssée qui m'a fait aborder au jardin des Hespérides après m'avoir montré les rives du Styx, l'heure est enfin venue où je vais revoir le boulevard des Italiens, mon cher Victor. J'ai l'illusion de croire que mon nom, depuis quatre ans que tu ne l'as pas entendu prononcer, ne sera pas tout à fait étranger à ton cœur. Cette bonne foi te dit assez que je ne suis plus du tout Parisien. Dans quatre jours je serai à Paris, n'ayant plus que peu d'affaires à terminer dans le pays du brouillard et du houblon. A ma main de sauvage tu tendras ta main de civilisé, et nous ferons ensemble un sacrifice aux dieux protecteurs qui m'ont ramené sain et sauf au foyer paternel. J'ai parlé si longtemps une foule d'idiomes dont le collége de France lui-même ne connaît pas la grammaire, que j'ignore si tu me comprendras ; et d'ailleurs ne suis-je pas un peu fou de joie à la pensée que

je vais de nouveau fouler cet asphalte du boulevard que j'ai si souvent usé du talon de mes bottes! Je voudrais que la ville entière ne fût qu'une jolie femme, afin de pouvoir l'embrasser d'un seul coup! Adieu, Victor... Si je voulais te raconter cette vérité vraie dont parle Figaro, tu recevrais un volume au lieu de recevoir une lettre; remercie mon amitié qui t'épargne cet ennui.

» GEORGES DE PONS. »

Victor glissa cette épître dans sa poche, convoqua quatre ou cinq de leurs amis communs au café Foy pour le samedi suivant à sept heures, visita quatre ou cinq boudoirs où le souvenir de Georges pouvait n'être pas tout à fait éteint, et attendit le voyageur de pied ferme, sûr qu'il était d'avoir rempli son devoir en honnête camarade. On était alors au mois de février 1843, en plein carnaval. C'est une époque de l'année où tout est prétexte à dîner, et durant laquelle quiconque dîne soupe. Victor avait à un trop haut degré le respect des traditions parisiennes pour manquer une aussi belle occasion de festoyer.

Georges arriva dans la matinée, et deux ou trois de ses plus intimes amis, qui l'attendaient chez lui, l'embrassèrent les premiers. Son air calme et réfléchi frappa M. de Seilhes.

— Il a l'air d'un homme qui a trouvé le bonheur aux antipodes, dit-il aux autres.

Mais, au moment de partir pour se rendre au dîner, l'homme heureux reçut un tout petit billet dont la lecture lui fit monter le rouge au visage.

— Déjà! s'écria Victor.

— Il n'y a qu'une ligne, répondit Georges : *Quelqu'un qui se rappelle veut savoir si vous vous souvenez; à ce soir.* L'écriture de ce billet est évidemment contrefaite, mais il me semble voir la main qui l'a signé... A ce soir, dit-elle ; où et comment?

— Eh! ne sais-tu pas que tu es l'homme aux énigmes? Te voilà de retour et elles recommencent. Viens!

Or, ce samedi-là vers sept heures, huit ou neuf personnes se trouvaient réunies dans un petit salon du café Foy. On reconnaissait parmi elles Georges, Victor, le vicomte de Saint-Gilles et le marquis de Seilhes. Quatre filles d'Eve étaient avec eux, toutes quatre souriantes et gaies, avec des mains blanches et des visages pâles, aspirant le plaisir par tous les pores et laissant l'insouciance rayonner dans leurs yeux : folles créatures qui prodiguent leur jeunesse et leur esprit, leur grâce et leur beauté entre le boudoir de la veille et l'alcôve du lendemain ; quatre fleurs charmantes de cette guirlande amoureuse dont Paris se couronne, et qui se flétrissent sans qu'on s'en souvienne.Où vont les violettes après le printemps?

Lorsque Georges et Victor entrèrent dans le cabinet particulier du café Foy, ce furent dix exclamations ensemble. Georges n'avait pas assez de ses deux mains pour répondre à toutes celles qui cherchaient les siennes, et de toutes ses oreilles pour entendre les questions qui partaient de ce groupe babillard :

— D'où viens-tu?

— Tu as sans doute fait le tour du monde?

— As-tu découvert un archipel?

— Serais-tu marié ?

— Es-tu général au service d'un Inca ?

— Tu es peut-être roi sauvage ?

— Mes chers amis, répondit Georges, il faut avoir pitié de moi; je ne suis pas encore tout à fait cheik ou sagamore, mais je ne suis presque plus Parisien. J'ai pris, dans mes lointains voyages, la très-mauvaise habitude de ne m'exprimer qu'après avoir compris. Vous parlez à voussept ou huit comme trente-deux députés ensemble. Procédons avec méthode. Que me demandez-vous?

— Tout.

— Ça nous conduirait jusqu'à demain midi. Vous êtes bien imprudents!

— Bah! l'imprudence est la mère du plaisir, s'écria l'une des interlocutrices qui s'appelait Lucrèce comme une tragédie.

— Elle serait cette fois la mère de l'enrouement : j'aime mieux commencer par le dernier chapitre.

— Il y a donc un dernier chapitre? demanda M. de Saint-Gilles.

— Il est clair, reprit Victor, qu'on ne met pas trois ans à revenir des bords du Mississipi à la Chaussée-d'Antin sans rencontrer quelque Atala sur son chemin. Faut-il, Georges, que nous t'appellions Chactas?

Georges rougit légèrement.

— O naïve émotion des forêts vierges! s'écria M. de Nayral. Eh quoi! tu as commencé comme Faublas et tu finis comme Chérubin!

— Tant d'autres finissent comme Louis XIV !

— C'est vrai, reprit Victor plus sérieusement. J'ai trente-quatre ans, et je pourrais bien finir comme cela.

Il n'y avait pas une heure qu'on était assis, que déjà la conversation feuilletait le chapitre aux mille pages de la galanterie, qui est le vin de Champagne de l'esprit. C'était un feu d'artifice où toutes choses, l'amour et la trahison, la perfidie et le dévouement, se résumaient par un éclat de rire. Dans ce tohu-bohu de propos qui pétillaient au bord des lèvres comme la mousse au bord des verres, Georges restait silencieux.

— Mon Dieu ! que tu es triste ! s'écria Victor.

— Non pas, je suis heureux, répondit Georges.

— Que le ciel me préserve d'un pareil bonheur ! il porte un bonnet de nuit !

— C'est parfois sa livrée, dit Lucrèce en riant.

— Parbleu ! reprit Victor, cette livrée sera peut-être la tienne, ce soir, à minuit.

Georges sourit et se pencha sur son verre, qu'il vida d'un trait.

— Qui se tait avcue ! s'écria Lucrèce.

— Vous allez me contraindre à parler, dit Georges.

— Silence ! reprit Lucrèce, qui commençait à danser sur sa chaise. Je demande la parole pour une indiscrétion, et la cède à M. de Pons.

— Bah ! dit Georges, mon histoire est un roman : le premier chapitre est vieux de six ans ; le dernier commencera peut-être cette nuit, et je l'oublierai demain matin.

— Si vous l'oubliez demain matin, c'est qu'alors vous

aurez fantaisie de vous le rappeler demain soir, dit gaiement sa voisine, petite femme nerveuse et blonde qu'on avait, un soir de bal, surnommée Lénor, à cause de son air mélancolique et de ses longs cheveux.

— Non, j'aurai fait un rêve qui ne doit pas avoir de lendemain.

— Êtes-vous donc de ceux, s'écria Lénor, qui emportent leur cœur avec leur paletot ?

— Non pas, reprit Victor; il est de ceux qui se consolent d'une passion par un caprice.

Georges rougit et jeta un regard rapide sur M. de Nayral.

— Amoureux ? s'écria Lucrèce, qui saisit ce regard au vol.

— Oui, mes chères bohémiennes, amoureux comme Almaviva de Suzanne après l'avoir été de Rosine, interrompit Victor.

— Quelle folie ! dit Georges,

— Vous l'entendez ! s'il me l'avait pas dit, je ne l'aurais pas cru ; il le nie, donc c'est vrai. Homme heureux qui a trouvé le bonheur dans l'amour, alors que tant d'autres, dont je suis, n'y ont trouvé que la migraine après l'insomnie !

— Ingrat ! dit Lénor en levant à la fois ses regards au ciel et son verre à sa bouche.

— Le bonheur ! reprit Lucrèce, c'est un mot ; je l'ai connu, que m'en reste-il?

— Un mobilier, rue Blanche, répondit M. de Saint-Gilles.

— Bah ! dit Victor, c'est un mot que l'on épèle toujours

avec plaisir ; bien fous sont ceux qui ne l'ont pas bégayé ! On en garde souvent quelque chose, un souvenir au fond du cœur, ou un nom sur la page indiscrète d'un calepin. Qui, dans les heures solitaires que traînent après eux les regrets, n'a pas lu et relu vingt fois ces noms charmants écrits entre deux baisers ? mais toi, Georges, tu as déchiré cette page !

— C'est parce qu'il veut en étrenner une autre, dit Lénor ; mieux vaut une étoile qui se lève que dix soleils qui se couchent.

— Ainsi tu aimes ? reprit Victor, qui puisait l'éloquence dans son verre.

— Qui te l'a dit ? demanda Georges avec un sourire de bonne humeur.

— Certes, pas toi, homme plus impénétrable qu'une médaille fruste. Mais ignores-tu donc que tout se sait ? N'a-t-on pas raconté partout que tu as rencontré quelque part une femme, une inconnue si parfaite que tu l'as aimée tout de suite ; mais elle était d'une pauvreté pareille à sa roture, et le marquis de Pons, trois fois millionnaire, n'a point voulu d'une mésalliance à laquelle ses ancêtres et son intendant répugnaient également ! Alors, toi, Tancrède en bottes vernies, tu as suivi ta Clorinde loin de ta patrie, et tu as juré que ta race périrait si ton père inflexible n'immolait pas son orgueil nobiliaire sur l'autel de l'amour ! Est-ce vrai ?

— C'est vrai, dit Georges gravement.

A cet aveu Lénor lui sauta au cou.

— Il aime et il l'avoue, s'écria-t-elle, et nous sommes dans un cabinet particulier du café Foy, à deux pas du

boulevard des Italiens, en plein carnaval ! Georges, vous êtes brave comme un lion. N'ai-je pas lu quelque part qu'il y avait un homme appelé Murat qui s'en allait en chantant contre les batteries? Il affrontait la mitraille, celui-là ; plaisante affaire, vraiment! vous affrontez le ridicule, vous! Embrassez-moi.

— Eh mais! dit le comte de Saint-Gilles, voilà un baiser pour lequel bien d'autres auraient volontiers ce courage-là.

— Oh! répondit la folle créature avec un sourire plein de tristesse, c'est une vaillance qui n'est pas à la portée de tout le monde. Mais, reprit-elle en secouant à la fois sa mélancolie et ses longs cheveux bouclés, vous aimez et vous courez la nuit à des aventures de carnaval?.. Imprudent! qui lâchez le cœur et cherchez le satin !

— Eh ! précisément, reprit le vicomte, le bonheur rend fou.

— Au train dont il y va, j'imagine alors qu'il ne tardera pas à faire quelque jour ce que je vais faire moi-même, interrompit Victor.

— Une extravagance ? dit Georges.

— Ou un acte de haute raison, ce qui revient au même. Je vais me marier.

A ces mots, ce fut un cri général.

— Il n'y a plus de jeunes gens ! s'écria Lénor.

— C'est une confidence que je vous devais, reprit Victor. Après-demain, je signerai le contrat ; dans une heure, je vous ferai mes adieux. En me quittant, vous pourrez dire : Il a vécu ! C'est mon fantôme qui vous parle : que sa dernière nuit lui soit propice ! Voilà six semaines que je

connais mon sort, et voilà six semaines que je le subis sans fléchir et sans murmurer. Que parliez-vous du courage de Georges ! Comme une victime couronnée de fleurs, je marche en riant vers l'autel du sacrifice. Je regarde ma belle jeunesse, et, tel que les gladiateurs du Cirque, je m'écrie : *Morituri te salutant !*

— Que dit-il ? demanda Lucrèce.

— Il parle latin, répondit M. de Saint-Gilles, c'est l'effet du dessert. Victor a le vin savant.

— Oui, mes amis, reprit M. de Nayral, j'étais tranquillement à déjeuner, lorsque mon domestique me remit une lettre timbrée de Bar-le-Duc. Elle était de mon père. Je la conserverai toute ma vie : c'est un modèle d'éloquence paternelle et laconique. — « Mon fils, me disait-il, je te donne chaque année vingt mille livres pour ton entretien, tu en dépenses quarante et je paie le solde. A ton âge, j'en mangeais le double, je te dois donc encore des éloges. Cette belle conduite m'a prouvé que tu ferais le bonheur d'une femme ; cette femme, je l'ai trouvée. Dans un mois, je partirai pour Paris, et je vous présenterai l'un à l'autre. C'est une affaire conclue. Adieu. Ci-joints cinquante mille francs que je t'envoie pour acquitter tes dettes inconnues. » Que vouliez-vous que je fisse contre une pareille épître ? Je cédai. Un mois après, mon père arriva. Je lui parlai de ma fiancée, il me répondit qu'il serait temps de faire sa connaissance une semaine avant notre engagement. — Elle est jeune, jolie et riche ; sa famille tient un rang considérable à Paris. Que t'importe le reste ? — Le reste m'était égal. Mon père s'occupa de monter ma maison, et je retournai à mes affaires.

— Du côté de Saint-Cloud? dit M. de Seilhes en souriant.

— Là et ailleurs! mais là surtout.

— *Elle* ne sait donc pas que tu vas te marier? reprit le marquis en appuyant sur le mot.

— Elle ne sait rien.

— Ah! il y a une *elle?* dit Lénor.

— Parbleu! s'écria le vicomte de Saint-Gilles, il y en a toujours une... quand il n'y en a pas deux.

— Comment la nommez-vous? reprit Lénor.

— Son nom?.. fit M. de Nayral en hésitant. Ma foi! maintenant que je ne suis plus que la moitié d'un célibataire, je ne puis me permettre que la moitié d'une indiscrétion. Son nom a quatre lettres seulement. Devinez.

— Anna! fit Lucrèce.

— Ou Lucy, reprit gaiement Victor, à moins que ce ne soit Emma ou Mary ou Lise!

— Ah! du mystère, dit Lucrèce, que la gaieté de Victor intriguait.

— Un charmant mystère blond comme les épis, blanc comme la neige, frais comme le matin, jeune comme le printemps, des lèvres qui sourient et des yeux qui caressent!

— C'est bien la peine d'être aussi jolie pour être ainsi trompée! s'écria Lénor.

— Mais tu ne m'avais point parlé de cette merveille? dit M. de Saint-Gilles.

— Tu es mon ami, j'ai dû me taire. Cette chère inconnue a bien des fois arrêté l'aveu de mon mariage sur mes lèvres par un sourire. Pouvais-je appeler des larmes dans ses yeux de la couleur du ciel?

— Ah ! elle a les yeux bleus, dit M. de Pons.

— Doux et bleus comme des pervenches. C'est à Saint-Germain que je l'ai rencontrée ; cela ressemblait à une scène de vaudeville...

— A Saint-Germain, dis-tu ? interrompit Georges d'une voix émue.

— Dans la forêt, ma foi ! Mais qu'as-tu donc ? Voilà que tu pâlis comme la pâle statue du Commandeur.

— C'est qu'il ne boit pas, dit M. de Seilhes ; c'est très-mauvais de ne rien prendre après dîner.

M. de Pons trempa ses lèvres dans le verre que son voisin lui tendait.

— Continue, Victor, reprit-il.

— C'était dans la forêt, à un mille de la terrasse. Tout à coup j'entends un cri et vois déboucher par un sentier un cheval qui caracolait. Une femme était dessus, s'efforçant de le retenir. J'accours et saisis l'animal terrible par la bride. Sa victime saute et tombe assise sur le gazon.— Ah ! monsieur, vous m'avez sauvée !—Je ne m'en serais jamais douté, tant le fougueux coursier paraissait inoffensif ; il broutait l'herbe avec le calme de l'innocence. La dame ne voulut pas remonter sur le dos d'un cheval capable d'aller au galop, et prit mon bras pour retourner chez elle. Elle me pria d'entrer un instant pour me reposer. J'acceptai, et il était un peu tard quand je m'en allai. Que vous dirai-je ? Je la revis une fois, deux fois, dix fois : elle était seule, sans autre protecteur qu'un vieux bonhomme. Ce qui devait arriver arriva. Si je n'avais pas été surpris par le mariage au beau milieu de cette aventure, je crois que je l'aurais aimée.

— Etait-ce une demoiselle ? demanda Lénor.

— Je ne l'ai jamais pensé... Je soupçonne plutôt que c'est quelque veuve.

— Une veuve de naissance peut-être, fit Lucrèce.

En ce moment, une femme masquée poussa la porte du cabinet où les convives étaient réunis.

Un tonnerre de voitures roulait dans la rue, et l'on entendait les cris des pierrots et des débardeurs qui commençaient à se diriger vers l'Opéra.

On ne voyait de cette femme que les yeux, qui brillaient par les trous du masque... Elle se dirigea sans parler vers monsieur de Pons, et lui remit une lettre cachetée sous enveloppe.

Les convives étonnés la regardaient en silence. Lucrèce elle-même se taisait.

Monsieur de Pons prit la lettre et déchira l'enveloppe, qui contenait seulement une carte à jouer. A sa vue, il ne put contenir une surprise.

— Le roi de cœur ! fit monsieur de Nayral.

Georges répondit par un regard joyeux, et se tourna vers le domino... Il avait disparu.

III.

Une heure après, vers minuit, un jeune homme longeait à pas furtifs un mur tapissé de lierre, dont les verdoyants contours cachaient un jardin situé dans la cam-

pagne, à un quart de lieue de Ville-d'Avray. Sous un massif d'arbustes épineux dépouillés par l'hiver, à l'un des angles du mur, Georges, car c'était lui, souleva le loquet d'une porte près de laquelle on aurait pu passer vingt fois sans la reconnaître, tant sa couleur se confondait avec les teintes brunes de la pierre ; mais Georges paraissait connaître à merveille les localités. La porte céda sous l'effort de sa main, et tourna en criant sur ses gonds rouillés. Un sentier s'enfonçait dans le jardin, où l'on voyait, entre les branches des grands arbres, s'élever la façade blanche d'une petite maison. Derrière une persienne entr'ouverte brillait une lueur indécise devant laquelle se dessinait la sombre silhouette d'une femme penchée sur le rebord de la fenêtre. Au craquement du gravier qui criait sous les pas de Georges, la femme se leva et poussa la persienne. Georges posa ses mains sur l'appui de la fenêtre et sauta dans l'appartement.

— Bonjour, Niobé, dit-il à cette femme, dont le noir visage semblait éclairé par deux yeux pleins de lueurs fauves.

La fille du Sénégal posa un doigt d'ébène sur ses lèvres, et de son autre main étendue montra un escalier au fond de la salle... Georges y courut, le monta lestement, et, sans hésiter, malgré les ténèbres qui l'entouraient, s'engagea dans un corridor dont sont pied semblait avoir bien d'autres fois foulé le tapis discret. Un pâle rayon tremblait dans l'épaisse nuit ; guidé par lui, Georges saisit un bouton de cristal, poussa la porte, et chassant une lourde et silencieuse draperie, aspira tout à la fois des flots de lumière et de parfums.

Dans une chambre où flamboyait un feu clair, une femme était couchée sur un sopha ; un peignoir de mousseline blanc enveloppait son corps souple et mollement renversé ; ses petits pieds, chaussés d'un bas de soie rose, disparaissaient dans des mules de velours ; son cou, ses épaules, ses bras étaient nus ; leurs contours purs et brunis par les caresses du soleil se dessinaient en lignes harmonieuses sur l'éclat vaporeux de la mousseline et les reflets pourpres du sofa. Les ondes de ses cheveux noirs simplement tordus encadraient un visage pâle et doré, où, dans le repos du sommeil, deux lèvres rouges souriaient aux doux songes de la nuit.

Georges appuya ses deux mains sur son cœur, qui battait à coups pressés. Mille souvenirs s'y réveillaient à la fois. Ces vases de porcelaine où s'épanouissaient des gerbes de fleurs, ces tentures de soie chatoyantes sous les éclairs du feu, ces lustres d'albâtre, ces flambeaux où grimaçaient des faunes, ces girandoles aux bras tordus, et cette alcôve mystérieuse où la clarté se mourait, ne les avait-il pas vus dans un autre temps ? Georges s'approcha lentement, frôlant à peine le tapis de la pointe du pied, et mettant toute son âme dans ses yeux. Il s'agenouilla tout auprès de la belle dormeuse, et, se penchant vers elle, il dit tout bas un nom trahi peut-être, mais jamais oublié.

La créole ouvrit ses yeux tendres et lumineux comme des étoiles, noua ses bras autour du cou de son amant, et le nom de Diane mêlé au nom de Georges s'éteignit dans un long baiser.

Presque au même instant, un autre jeune homme, celui-

là était Victor, suivait un sentier grimpant au flanc d'un coteau, non loin de Saint-Cloud. A mi-hauteur de ce coteau apparaissait, dans les douteuses clartés d'une nuit d'hiver, une de ces maisons honnêtes, blanches, avec des volets verts, qui sont l'espérance et la joie des bourgeois de Paris. Un petit parc tonrnait autour de la maison, à laquelle une haie vive de sureaux, d'aubépines et de coudriers, faisait une ceinture, verdoyante et fleurie en été, où chantait le rouge-gorge en hiver. Derrière la maison, du côté où la haie regardait la campagne, une porte à claire-voie s'ouvrait entre deux touffes de buissons. A cette porte, et malgré le froid piquant de la nuit, se tenait une femme dont la taille disparaissait sous les plis soyeux d'une pelisse. Autour de son front, que protégeait mal un capuchon rabattu, flottaient les boucles éparses de ses cheveux. Tour à tour elle regardait la campagne où serpentait le sentier, et la maison où tout semblait dormir. Un beau chien d'arrêt, de race anglaise, à poil ras, jouait sous sa main. Quand il grondait, la jeune femme tressaillait, et serrant son vigoureux museau de ses doigts délicats, murmurait quelques paroles à demi-voix ; le chien se taisait et frottait sa tête intelligente aux genoux de sa maîtresse. Il y avait à la fois dans l'attitude de cette jeune femme de l'inquiétude et de l'espérance ; le vent soufflait, mais elle ne semblait pas sentir ses atteintes glacées ; le bruit sec et lugubre des branches qui se heurtaient la faisait seul frisonner. Quand l'air sonore frémit tout à coup sous la cloche de Saint-Cloud, qui sonnait minuit, la jeune femme à la pelisse se pencha sur la porte en se haussant sur la pointe du pied. Un léger bruit

monta du sentier, et ses regards, qui interrogeaient la pâle obscurité du soir, devinèrent bien plus qu'ils ne virent le jeune homme perdu dans la brume. Le chien piétinait sous la main qui le domptait, et la femme, prête à s'élancer, entr'ouvrait la porte en tournant les yeux vers la maison... D'un élan Victor passa du sentier dans le jardin, et reçut la sentinelle craintive dans ses bras.

— Mon Dieu! que vous venez tard! lui dit-elle.

Un baiser étouffa sa plainte, et Victor l'entraîna vers la maison, asile silencieux et sombre, où pas une lueur ne scintillait. Le chien gambadait autour d'eux et jappait. A ce joyeux aboiement, la femme, se dégageant des bras de Victor, sauta sur le pauvre animal, et le faisant ramper sous son joli doigt blanc, agrafa une chaîne à son collier. La chaîne était scellée par l'un des bouts à une des niches adossées au mur de la maison.

— *Be queit, Caleb!* lui dit-elle.

Caleb soupira et se tut... Sa maîtresse, prenant alors Victor par la main, fit avec lui le tour de la maison; une porte qu'elle entr'ouvrit doucement leur livra passage, et tous deux disparurent ensemble... Une minute après, un rayon de lumière filtra par les rainures d'une fenêtre percée au premier étage de la maison. Cette lumière venait tout à coup d'éclairer une chambre où les deux amants étaient entrés aux bras l'un de l'autre, tremblants, mais heureux.

La pelisse coula sur le tapis, et la femme apparut dans toute sa grâce rayonnante. C'était une blonde enfant, blanche et rougissante comme la neige sous les baisers du matin; des flots de cheveux dorés ruisselaient autour de sa tête virginale, où souriaient des yeux bleus plus purs

et plus doux que l'aurore; les mains jointes sur son cœur, elle écoutait et palpitait. Une larme tremblait au bord de ses paupières.

— Vous pleurez, Lina ! s'écria Victor.

— Oh! Victor, m'aimez-vous? lui dit-elle; et toute en pleurs elle cacha sa tête échevelée entre les bras du jeune homme.

La nuit silencieuse s'effaça, et quand le brillant matin écarta son rideau de pourpre à l'horizon, on vit descendre des coteaux de Ville-d'Avray et de Saint-Cloud deux jeunes gens qui faisaient claquer le givre sous leurs pieds légers.

Le soir même, aux premières clartés du gaz, deux jeunes gens se rencontraient devant le passage de l'Opéra. C'étaient Georges de Pons et Victor de Nayral. Tous deux tiraient leurs montres au moment où ils se trouvèrent nez à nez.

— Eh bien! dit Victor, tes espérances sont-elles mortes en fleurs?

— Mon Dieu, non, à leur rameau verdoyant un fruit d'or était suspendu.

— Un fruit d'or au pays des fleurs artificielles! Si l'Amérique n'était pas si loin, je m'y rendrais tout de suite, afin qu'à mon retour pareille aventure m'arrivât. Ton fruit d'or est-il blond ou brun ?

— Le plaisir n'a pas de couleur, répondit Georges éludant la question.

— Si je pouvais dîner avec toi, je te forcerais bien à parler ; de la confiance à l'indiscrétion il n'y a qu'une bouteille de vin de Champagne !

— Je ne saurais guère te raconter ce que je vais oublier tout à l'heure. Cette nuit était au plaisir ; le reste de ma vie appartient au bonheur.

— Voilà de ces choses que l'on dit quelquefois, mais auxquelles on ne croit jamais ; tes félicités anonymes te rendent fat.

— Bah ! j'ai réalisé l'impossible ; j'ai dompté la chimère. Demain je te la ferai connaître. Victor, il n'y a plus qu'une nuit entre une éternité de joie et moi !

— Attendons demain pour en parler. J'ai beaucoup voyagé, mon cher ami, bien que je n'aie jamais quitté Paris, excepté pour aller à Bade, qui est le parc de la Chaussée-d'Antin ; mais il y a dix mille lieues du boulevart des Italiens à la place Royale : or, en faisant ce tour du monde, j'ai trouvé trois fois le bonheur éternel et trois fois caressé la coupe frémissante de la chimère. Une première fois, cet impérissable bonheur a duré presque un an ; beaucoup de vieillards n'ont pas tant vécu ; une seconde fois, il a duré six mois ; quant à la dernière, mon immortelle félicité s'est évanouie au bout de trois semaines. Toutes les chimères sont sœurs.

Tandis que Victor parlait, Georges allumait un cigare au cigare d'un passant.

— Adieu, Victor, lui dit-il ; là-bas, derrière le brouillard parisien, luit déjà l'étoile de Vénus.

— Très bien, je faisais de la philosophie, et tu ne m'as pas écouté. C'est d'un homme d'esprit.

— Non, c'est d'un amoureux.

— Adieu donc ; j'ai encore deux heures de liberté ; demain on signe le contrat. Je t'invite à l'enterrement

de Victor et à la résurrection de M. le baron de Nayral.

Les deux amis se serrèrent la main et se séparèrent.

Une heure après, le chemin de fer de Saint-Germain déposait M. de Pons à la station du Pecq. Il gravit la côte lestement, s'enfonça dans la ville, où tout dormait, et s'arrêta derrière la rue des Ursulines, à la porte d'une maison de modeste apparence.

Une incroyable émotion faisait battre le cœur de Georges. Il heurta à la porte et attendit. Rien ne bougea dans la maison. Georges souleva le marteau et frappa plus fort ; au troisième coup, une fenêtre du premier étage s'ouvrit lentement.

— Qui frappe? demanda une bonne vieille femme dont la main ridée protégeait contre le vent la flamme d'un bougeoir.

La voix de la vieille était inconnue à Georges.

— Madame Walker n'est-elle pas chez elle? reprit-il.

— Madame Walker, dit la bonne femme; une dame anglaise qui est descendue ici il y a trois mois?

— Précisément.

— Elle est partie, et l'on m'a dit qu'elle était allée à Saint-Cloud.

La vieille referma sa fenêtre. Georges courut à la poste, fit seller un cheval et partit.

Tandis qu'il galopait au clair de la lune, les propos de Victor lui revinrent à l'esprit. Quelle était cette maîtresse inconnue, rencontrée à Saint-Germain et maintenant établie à Saint-Cloud? Georges chassa ces pensées, elles revinrent plus pressantes. Victor avait dit plusieurs noms, et ce n'était aucun de ceux-là qui remplissait le cœur de

Georges, mais cette inconnue cependant était blonde avec des yeux bleus. Les pieds du cavalier pressèrent les flancs du cheval, qui partit comme un trait. A mesure qu'il avançait sur la route, une étrange frayeur s'emparait de lui; mais, comme les hommes d'un esprit ferme, il courait droit au but hardiment et vivement.

Tour à tour la crainte faisait place à l'espoir, puis un instant après de nouvelles et vagues inquiétudes l'agitaient; alors il labourait le cou de sa monture à coups de cravache et précipitait sa course.

Bientôt Georges vit trembler quelques étincelles au bord de l'eau, sur le penchant d'une colline : c'était Saint-Cloud. Quand le cheval écumant eut franchi le pont, Georges heurta à la porte de l'auberge de la *Tête-Noire*. Un garçon descendit, grelottant de froid et bâillant de sommeil.

— Connais-tu la maison qu'habite madame Walker? lui dit M. de Pons.

— Madame Walker? Parfaitement. C'est du côté de Bellevue.

— Si tu veux m'y conduire, voilà deux louis pour toi.

Le garçon d'auberge jeta une limousine sur ses épaules et partit. Il faisait une nuit claire et glacée. L'air sonore répercutait le moindre bruit.

Georges suivait son guide sans parler; à mi-côte, il ouvrit son habit : il étouffait.

— C'est ici, lui dit le garçon en s'arrêtant devant une petite maison entourée d'une haie.

— Bien, dit Georges, laisse-moi, et, tirant encore deux louis de sa poche, il renvoya le guide.

D'un bond vigoureux, M. de Pons sauta par-dessus la porte à claire-voie et tomba dans le jardin. Le chien secoua la tête et s'élança hors de sa niche. Georges marcha vers lui.

— Ici, Caleb! dit-il à demi-voix.

Caleb se précipita en avant, et, brisant sa chaîne, vint se rouler aux pieds de M. de Pons. Le jardin retentissait d'aboiements. Une lumière glissa entre les rainures d'une fenêtre au rez-de-chaussée, et la porte d'une salle basse s'entr'ouvrit.

— Qui va là? dit un domestique en paraissant sur le seuil.

Georges lui jeta le bout de la chaîne de Caleb, qu'il avait ramassée. A la vue de M. de Pons, le domestique salua.

— Tais-toi, lui cria Georges dans l'oreille; elle ne m'attend pas, et je veux la surprendre.

Caleb, retenu par le domestique, se plaignait doucement.

En ce moment, les volets d'une fenêtre située au premier étage s'entr'ouvrirent timidement. Une vive lumière inonda un petit balcon, et, sur ce balcon, comme un gracieux fantôme, parut une femme dont la tête blonde s'inclinait sous les rayons de la lune.

Georges la reconnut. — C'est elle! dit-il à demi-voix; et, traversant la salle, il grimpa l'escalier, leste comme un oiseau, muet comme une ombre.

Au fond d'un corridor, une clarté indécise filtrait par la baie d'une porte. M. de Pons s'appuya contre le mur comme un homme ivre, son cœur était plein de joie;

toute terreur avait disparu ; le calme et le silence du jardin, le domestique qui l'avait accueilli au seuil de la maison, et par-dessus tout l'image radieuse de Lina, qui veillait dans la nuit, inquiète et troublée, tout rassurait son cœur.

Le silence était si profond, qu'on entendait les craquements légers des boiseries. Georges s'approcha doucement. Tout à coup, et comme il cherchait le bouton de la porte dans l'ombre, le bruit d'un baiser s'entendit dans la chambre voisine. Ce baiser mordit Georges au cœur ; il bondit et d'un coup fit sauter la serrure.

Victor était debout dans la chambre, et, près de lui, une jeune femme ramenait un châle sur son épaule nue, pâle, attentive et tremblante.

A la vue de Georges, elle ne poussa qu'un cri :

-- Mon mari ! dit-elle.

Et elle roula sur le tapis comme une morte.

IV.

A l'arrivée de Georges, Victor s'était jeté en avant, mais, au cri de Lina, dont le corps immobile séparait les deux amis il s'arrêta. Le regard de Georges allait de sa femme à Victor ; son visage était comme du marbre. Cinq minutes passèrent sans qu'aucun d'eux fît un geste ou dit une parole, cinq minutes longues comme un siècle.

Enfin Georges passa ses deux mains ensemble dans ses

cheveux et secoua la tête ; ses yeux s'attachèrent sur ceux de Victor, qui frissonna comme si deux éclairs avaient brûlé ses paupières. Le cri de Lina sonnait encore dans ses oreilles.

M. de Pons salua M. de Nayral.

— Je suis chez moi partout où est ma femme ; veuillez, monsieur, nous laisser seuls, dit-il.

Victor s'attendait à un éclat terrible, et se tenait prêt à le soutenir en homme qui a du courage ; le calme et le sang-froid de M. de Pons firent courir un frisson dans ses veines. Il eut peur.

— Je l'ai perdue, j'ai le droit de la défendre ! s'écria-t-il.

— Personne ici n'a de droit que moi, monsieur, reprit Georges. Il vous souvient sans doute du chemin que vous avez pris pour entrer, vous allez donc le suivre pour sortir.

M. de Nayral voulut répliquer, mais Georges lui imposa silence d'un geste.

— C'est une conversation, lui dit-il avec hauteur, que nous reprendrons plus tard, monsieur, et chez vous, s'il vous plaît. Ce n'est point l'heure ni le lieu de la continuer ; mon domestique est là-bas, et la porte est brisée.

Victor, écrasé par ce calme, s'inclina devant M. de Pons, et, poussant la porte d'un cabinet, il s'éloigna.

On entendit craquer les marches d'un escalier dérobé ; Caleb aboya deux ou trois fois, Georges frappa le parquet du pied, et tout se tut.

Quand il se trouva seul avec sa femme, M. de Pons

releva la porte pendante sur ses gonds et la rajusta. Cette action mécanique, accomplie avec patience et régularité, avait quelque chose d'effrayant à voir ; les tortures morales de l'ouvrier se trahissaient à peine par les mouvements nerveux de ses mains. Lorsque le verrou joua dans la gâche, M. de Pons vint s'agenouiller près de Lina. Se penchant sur elle, il souleva sa tête, et l'offrant aux vives clartés d'un flambeau, il la regarda longtemps : le visage était blanc comme un suaire, les lèvres immobiles, les paupières à demi closes ; on aurait dit d'une vierge morte. Ses longs cheveux dorés lui faisaient une auréole.

— Elle ! c'est bien elle ! s'écria-t-il.

M. de Pons laissa retomber le corps de sa femme, qui battit le parquet comme un cadavre.

Il se leva, fit quelques pas au hasard dans la chambre, et s'affaissa sur un canapé. Deux larmes glissèrent lentement entre ses paupières et roulèrent le long de ses joues. Il ne les sentit pas et resta silencieux, le regard attaché sur les yeux éteints de Lina. Il n'éprouvait pas d'autre sensation qu'un froid mortel ; ses tempes étaient serrées comme par des pinces de fer et ses dents claquaient.

En se promenant çà et là, ses mains égarées rencontrèrent un poignard, charmante bagatelle en acier bruni perdue entre des fleurs et des dentelles. Il le saisit convulsivement.

— Si je la tuais ! s'écria-t-il.

Un éclair sinistre jaillit du poignard un instant levé sur le corps de Lina, mais la violence de ce geste

fit glisser une carte de la poche de l'époux outragé. Cette carte tomba sur le corsage de Lina.

A la vue du roi de cœur, dont la figure bariolée grimaçait sur la mousseline, Georges se redressa comme frappé d'un coup de foudre, et le fer s'échappa de ses mains.

Un silence lugubre succéda à cette explosion de colère ; le regard de Georges, morne et désespéré, allait du roi de cœur, étrange et burlesque figure où se montrait le doigt de Dieu, au visage de Lina, dont le corps gisait à ses pieds.

Quand ses yeux se rouvrirent, Georges était assis, les mains pendantes, abîmé dans la douleur ; elle le vit comme dans un rêve, et, se traînant sur ses genoux, elle vint s'accroupir à ses pieds.

M. de Pons étendit sa main sur ce front incliné.

— Vous souvient-il, madame, lui dit-il, de ce que nous étions, vous et moi, il y a un an ? Deux amants cachés dans les solitudes de l'Amérique. Les grandes forêts, les prairies sans bornes, les fleuves voyaient nos amours, et la voix de Dieu semblait les bénir. Pour vous suivre, j'abandonnai un cœur innocent qui m'aimait... Si la peine du talion est la justice de Dieu, était-ce vous qui deviez me punir ? Je mis l'Océan entre la France et moi, et voyant que mon père ne voulait pas de notre union, pendant quatre années j'ai vécu loin de sa présence. Vous savez cependant si le vieillard m'appelait ! mais je vivais en vous et par vous. Vous m'avez aimé, vous aviez seize ans, vous m'avez fait croire au bien, à toutes ce choses saintes et pures, l'espérance, l'amour, la vertu

dont les noms même sont presque oubliés parmi nous autres jeunes gens qui vivons au jour le jour. Vous m'étiez sacrée, et je vous donnai mon nom. Vous vous en souvenez, madame !

Lina cacha son visage entre ses mains et pleura.

— Un prêtre a béni notre mariage, et ce mariage, saint devant Dieu, les hommes ne l'ont pas connu ! Rappelez-vous ce jour radieux où le prêtre espagnol, devant un autel de pierre, entre les murs chétifs d'une pauvre chapelle, au fond d'un village mexicain, échangea nos anneaux ! Que manquait-il à cette union consentie par votre oncle, votre seul protecteur avant moi ? quelques formalités légales. Encore dix jours, et vous étiez ma femme devant mon père comme vous l'étiez devant Dieu?

Lina releva la tête et regarda Georges.

— Ne vous avais-je pas ramenée en France ? reprit-il avec plus de violence ; ne vous avais-je pas cachée à Saint-Germain sous le nom de Walker, le vôtre ? et mon père, fléchi par mon amour et plus encore par sa tendresse, n'avait-il pas consenti à vous nommer sa fille ? Il vous attend demain, et je ne voulais vous revoir que pour vous conduire dans ses bras. Oserez-vous bien aller à lui maintenant ? Et que voulez-vous que je lui réponde s'il me demande où est ma femme ? Faut-il donc que je lui dise que vous êtes perdue pour lui, perdue pour moi ?

— Oh ! pitié, mon Dieu ! murmura Lina.

— Tenez, madame, j'aurais mieux aimé vous trouver morte ; mais quel démon vous a si vite et si bien per-

vertie? Vous étiez chaste et sincère, vous étiez pleine de pureté, fidèle et dévouée, cependant! et vous m'aimiez!

— Oh! oui, s'écria la pauvre femme d'une voix brisée.

— Comment se fait-il alors que vous l'ayez aimé, lui? reprit M. de Pons en broyant dans ses mains la main de sa femme. Dites-moi, madame, pourquoi, vous quittant pleine d'amour il y a deux mois à peine, vous retrouvé-je pleine de honte aujourd'hui? Pourquoi l'aimez-vous?

— Je ne sais!... je deviens folle, dit-elle en sanglotant.

— Oh! je le tuerai! reprit Georges, et, repoussant Lina, il la jeta mourante à ses pieds.

La nuit s'écoula au milieu d'une agitation frébile qui faisait passer M. de Pons du plus morne désespoir au plus terrible emportement; mais quand les pâles clartés de l'aube teignirent de lueurs nacrées le sommet des collines, Georges, épuisé par de si longues et si violentes secousses, descendit dans son cœur, et assit ses résolutions.

Une petite table était dans un coin de la chambre; on y voyait des plumes et du papier; M. de Pons s'y plaça et passa toute la matinée à écrire des lettres qu'il cachetait soigneusement après les avoir signées. Lina, couchée sur le lit où son mari l'avait portée, le regardait faire sans comprendre, mais presque heureuse du silence et du repos qui l'entouraient; son esprit abattu y trouvait presque le sommeil.

La première lettre était à l'adresse de M. de Nayral, et M. de Pons la fit partir vers neuf heures. Le commissionnaire avait ordre de s'assurer de la présence de M. de Nayral à son hôtel, et de lui faire tenir ce billet sur-le-

champ. Maître de lui, Georges eut soin de parler assez bas pour que sa femme ne pût rien entendre. Un peu après midi, quand le dernier pli fut fermé, il se leva et s'approcha du lit où Lina semblait rêver. Un regard éteint se jouait sous ses paupières ouvertes. Au mouvement de son mari, elle essaya de se lever, et attendit, les mains croisées sur son cœur.

— Madame, lui dit Georges, je vais partir pour Paris, où quelques affaires réclament ma présence et où mon père m'attend. Je serai probablement de retour ce soir, à l'entrée de la nuit; veuillez, je vous prie, ne pas sortir d'ici avant de m'avoir revu ; si cependant vous n'aviez pas reçu de mes nouvelles demain avant le point du jour, je vous confie le soin d'expédier ces différentes lettres. Ce n'est point un ordre que je vous donne, madame, c'est une grâce que je vous demande; y consentez-vous?

— Oui, monsieur, répondit Lina.

M. de Pons s'inclina et sortit. Un cheval était tout sellé à la porte du jardin. Une seconde après, il prenait au galop la route de Paris.

Il était à peu près trois heures quand M. de Pons descendit de cheval dans la cour de l'hôtel de M. de Nayral. Un domestique auquel il s'adressa d'abord lui répondit que son maître était en affaires, et que l'ordre avait été donné de ne point le déranger.

— N'importe, reprit M. de Pons, ma visite est attendue, voici ma carte, prévenez votre maître.

Le domestique n'osa pas insister, Georges ayant le ton et le regard d'un homme qui veut être obéi; il prit la carte et s'éloigna.

Le salon dans lequel le domestique entra après avoir quitté Georges était occupé par plusieurs personnes vêtues de noir ; l'une d'elles écrivait devant une table couverte de papiers. M. de Nayral s'entretenait au coin de la cheminée avec une dame mise avec une simplicité pleine d'élégance.

— Monsieur, dit le domestique à voix basse, il y a dans la pièce voisine une personne qui veut absolument vous parler.

— Mais je ne puis pas, vous le savez.

— C'est ce que j'ai fait observer à ce monsieur, mais il prétend que vous l'attendez, et il m'a remis sa carte.

— Donnez, reprit Victor, qui se souvint tout à coup de ce que M. de Pons lui avait dit la nuit précédente.

La dame qui était assise sur le canapé jeta les yeux sur la carte et lut le nom de Georges de Pons en même temps que Victor. Elle fronça légèrement les sourcils.

— Pardonnez-moi, madame, dit M. de Nayral, si je vous quitte un instant ; cette visite m'était en effet annoncée : je cours et je reviens.

Il se leva et disparut.

Aussitôt qu'il eut aperçu M. de Nayral, Georges le salua.

— Etes-vous prêt, monsieur ? lui dit-il.

— Certainement, monsieur, bien que votre visite me surprenne un peu à l'improviste.

— Ma lettre a dû pourtant vous prévenir de cette visite.

— Votre lettre ?... Ma foi, monsieur, je n'ai rien reçu, et quand votre carte m'est parvenue, je venais de signer

mon contrat de mariage. Madame de Fribourg est là qui m'attend.

Georges allait répondre, lorsque madame de Fribourg elle-même parut.

— Diane! murmura M. de Pons effaré...

— Eh! quoi, monsieur, s'écria vivement madame de Fribourg en tendant la main au jeune homme, vous n'entreriez donc pas si l'on ne venait soi-même vous chercher! c'est mal, et je vous en veux de n'être pas venu plus tôt, et je prétends, puisque vous voilà, vous faire assister à la signature de notre contrat.

— Madame, pardonnez, mais je ne puis... balbutia M. de Pons, qui regardait tour à tour Diane et Victor.

Mais déjà madame de Fribourg avait passé son bras sous celui de Georges.

— Venez, je le veux, lui dit-elle rapidement et tout bas.

Au signe qu'elle lui fit, le domestique ouvrit la porte du salon, et Georges entraîné suivit madame de Fribourg. Victor entra derrière eux.

M. de Pons marchait comme un homme ébloui; mais madame de Fribourg, avec cette aisance merveilleuse dont les femmes du monde ont l'instinct et l'habitude, le présenta à tous ses grands parents comme l'un de ses meilleurs amis et de ceux de M. de Nayral.

—C'est une surprise qu'il nous a faite, disait-elle, nous ne l'attendions pas, et il est arrivé tout à coup comme une bonne nouvelle.

Le vieux général, père de Victor, serra la main de Georges:

— Je reconnais en vous M. le marquis de Pons, lui dit-il, c'était un loyal gentilhomme ; comme il a été mon ami quand nous avions tous deux vingt ans, j'aime à vous voir celui de mon fils.

Georges ne trouvait pas un mot pour répondre ; chaque pas qu'il faisait, chaque parole qu'il entendait le plongeait plus avant dans l'intimité de cette famille. C'étaient mille barrières qui s'interposaient entre Victor et lui ; mais toutes ces barrières, il se promettait sourdement de les briser d'un coup.

Madame de Fribourg semblait ne pas prendre garde à son trouble. Elle lui parlait gaiement et le sourire aux lèvres, prolongeant avec mille attentions coquettes leur promenade et leur conversation.

Tout à coup elle s'arrêta devant une pendule.

— Eh ! mon Dieu ! dit-elle, quatre heures vont sonner et je n'ai point encore reçu mes parures !... C'est moi-même qui les ai choisies ; je suis curieuse de savoir si elles vous plairont, à vous qui avez un excellent goût, reprit-elle en se retournant vers M. de Pons ; mais arriveront-elles seulement à l'heure du bal ?...

— Je cours moi-même chez le bijoutier, madame, dit Georges, qui voulait à toute force s'éloigner.

— Vous ? reprit Diane en retenant son bras doucement. Non pas vous, mais M. de Nayral... c'est son devoir à présent, dans quelques jours ce sera son droit. Le voulez-vous, monsieur ? ajouta-t-elle en jetant un regard et un sourire à son fiancé. Songez-y, j'y tiens beaucoup.

— Dans un quart d'heure tous vos écrins seront ici, madame, dit M. de Nayral en baisant la main de madame

de Fribourg... Vraiment, reprit-il en sautant dans son cabriolet, il y a des heures où l'on ne sait trop ce que les femmes font de leur finesse tant vantée. Madame de Fribourg, une femme d'esprit cependant, nous parle de ses bijoux et de son bal avec une magnifique étourderie, et elle ne s'aperçoit même pas de l'embarras de Georges et du mien.

Tandis que M. de Nayral fouettait son cheval, Diane entraînait M. de Pons dans une pièce voisine, sous prétexte de lui faire admirer sa corbeille de mariage.

A peine eurent-ils passé la porte, que Diane, se dégageant du bras de M. de Pons, lui prit les deux mains :

— Georges, dit-elle, vous ne vous battrez pas !

— Madame ! s'écria Georges, quoi ! vous savez !...

— Eh ! mon Dieu ! interrompit-elle, je sais que vous devez vous battre avec M. de Nayral, et je veux, je dois empêcher ce duel. J'étais ici cette après-midi lorsque votre lettre a été apportée, j'ai reconnu votre écriture, je suis femme, je suis curieuse, une volonté plus forte que ma raison a guidé ma main ; j'ai brisé le cachet... Oh ! que je bénis à présent le caprice, d'autres diraient le pressentiment qui ma poussée ! Vous annonciez votre visite... je me tus et j'attendis, me promettant bien de vous voir. Quand un domestique est venu présenter votre carte à M. de Nayral, je me suis sentie pâlir. Il n'a rien vu, lui ; les hommes ne voient jamais rien ! Il s'est levé tout de suite; je l'ai suivi... vous savez le reste... Dites-moi, Georges, que vous ne vous battrez pas !

— Mais le puis-je? savez-vous quelle mortelle injure il m'a faite ? Dites, madame, le savez-vous?

— Eh ! ce n'est point une explication que je vous demande, c'est une promesse !... Oh ! vous avez beau secouer la tête, cette promesse, il me la faut, et je l'aurai. Écoutez-moi, mon ami, est-ce bien avec M. de Nayral que vous allez croiser l'épée ? Le pouvez-vous ? Victor est mon fiancé... vous le savez ; si j'ai quelque droit sur vous, si cet amour si brûlant autrefois, un instant réveillé, me donne la puissance de parler à votre cœur, irez-vous donc, pour prix de tant de souvenirs, tuer celui à qui je viens de consacrer ma vie ? Georges, je vous aimai, et vous m'avez aimée, finirez-vous par effacer dans le sang la trace de notre amour ?... Laissez-moi vous parler comme une amante qui est restée votre amie.... J'étais veuve à dix-neuf ans, vous m'avez rencontrée, et durant trois belles années ai-je eu d'autres soins que celui de votre bonheur ? Est-ce vrai ?

— Oui, Diane, c'est vrai, dit Georges les mains emprisonnées dans celles de madame de Fribourg.

— Un jour vint où je me trouvai seule.... Vous étiez parti, vous ne m'aimiez plus !... Vous ai-je dit toutes les larmes que j'ai versées dans la solitude ? Cependant vous revenez à Paris, je vous revois, et je ne sais quelle folle idée traverse mon cœur ; elle s'en empare, le domine, l'enivre... Je veux résister, je lutte, je succombe !... Vous n'êtes pas femme, et vous ne comprenez rien à ces choses-là... Je veux encore une fois revivre de ma vie passée, épuiser les dernières gouttes d'un amour désormais impossible, je vous écris un billet sans signature, et le *roi de cœur*, ce signe mystérieux que du doigt je vous montrais jadis, vous rappelle tout à la fois le passé, notre

amour, votre bonheur... Cette pauvre carte qui tant de fois vous a dit : *Venez, on vous attend*, vous ne l'aviez pas oubliée !... Et maintenant voudriez-vous me faire repentir d'une faute que vous seul n'avez pas le droit de me reprocher?.... Si je suis coupable, est-ce à vous de me punir?... J'ai confié le soin de mon bonheur à venir à M. de Nayral ; il est honnête, jeune, bon... notre mariage est la joie de son père, et tout à coup, pour je ne sais quelle rivalité de jeunes gens, vous iriez briser nos espérances à tous ! Vous, Georges, vous me feriez ce mal, à moi !... Mais c'est impossible !...

— Impossible ? répéta M. de Pons... Demandez-le-lui donc, et qu'il réponde !

— Je ne veux rien savoir, je vous l'ai dit... mais quoi qu'il ait fait, vous ne pouvez pas, vous, répéta madame de Fribourg avec un indicible accent de tendresse et de reproche, tuer Victor, car enfin Victor est mon mari !

Georges tressaillit à ce mot ; mille pensées confuses agitaient son âme à la fois. Il se souvenait de Lina, il regardait Diane, il pensait à Victor ; le désespoir lui venait de tous côtés.

— Mais que voulez-vous donc que je fasse ? s'écria-t-il.

— Tout oublier, répondit Diane en pressant de ses lèvres le front de M. de Pons. Autrefois, en échange de mon amour, je ne vous ai demandé que de l'amour ; s'il est vrai que je vous ai donné un peu de bonheur, en retour n'ai-je pas le droit de vous demander un sacrifice ? Vous ne reverrez plus M. de Nayral, me le promettez-vous ?

Georges se leva, sa résolution était prise.

— Seule vous avez le droit de m'imposer ce que je

n'aurais accordé à personne, à mon père lui-même s'il me l'avait demandé; vous m'êtes sacrée, Diane; je ne me vengerai donc pas de l'homme que vous allez nommer votre époux; mais quel que soit le bonheur que vous m'ayez donné, croyez-le, maintenant nous sommes quittes.

M. de Pons et madame de Fribourg rentrèrent ensemble au salon au moment où M. de Nayral lui-même y revenait.

— Voici vos écrins, madame, lui dit-il; ils y sont tous.

— Merci, monsieur, répondit Diane; et prenant les écrins les uns après les autres, elle les posa sur un guéridon sans les ouvrir.

— C'est clair, dit Victor en lui-même, elle les désirait alors qu'elle ne les avait pas; maintenant qu'ils sont là, elle n'y pense plus.

Il sourit, et ne vit pas les larmes qui roulaient dans les yeux de sa fiancée.

— Monsieur de Pons, reprit madame de Fribourg, vient de m'apprendre qu'il ne pouvait pas assister à notre réunion. Une affaire pressée l'oblige, à mon grand regret, de nous quitter sur-le-champ.

— Je pars dans une heure et quitte Paris, dit Georges.

— Vous y reverra-t-on bientôt, monsieur? demanda Victor avec une intention que Georges et Diane devinèrent.

Georges rougit légèrement, et l'on vit ses narines se gonfler, mais il se remit presque aussitôt.

— Jamais, peut-être, dit-il.

Madame de Fribourg lui pressa le bras doucement, et M. de Nayral le salua.

Quand M. de Pons sortit du salon, Diane l'accompagna jusque dans l'antichambre.

— Puisse une femme vous rendre heureux ! lui dit-elle avec des yeux tout humides. Vous méritez de l'être ; mais quoi qu'il vous arrive, vous avez une amie, et celle-là ne vous oubliera jamais !

Il y a des instants dans la vie où les mots les plus simples produisent un effet extraordinaire. M. de Pons était resté maître de lui durant tout son entretien avec madame de Fribourg ; mais aux dernières paroles qu'elle prononça avec toute l'exaltation d'une femme touchée jusqu'au fond de l'âme, son cœur se brisa, et fou de douleur, il s'échappa des mains de Diane avec un sanglot pour adieu.....

Georges reprit la route de Paris à Saint-Cloud au galop; mais l'agitation furieuse de sa course, loin de l'apaiser, semblait augmenter le trouble de son cœur.

Lorsqu'il entra dans la chambre où Lina attendait devant ces lettres cachetées dont la vue seule la faisait frémir, il était si livide, et son visage bouleversé avait pris un aspect si terrible, que la pauvre femme épouvantée tomba sur ses genoux et s'écria folle de peur :

— Ne me tuez pas, je suis mère !

V.

Six semaines ou deux mois après l'événement que nous venons de raconter, deux jeunes mariés allèrent s'établir dans un château voisin de Loches, en Touraine : c'étaient M. de Pons et Lina Walker, que des nœuds indissolubles avaient unis.

Le départ de M. de Pons n'avait pas laissé d'intriguer vivement ce petit monde parisien qui vit du faubourg Saint-Honoré à la Chaussée-d'Antin, entre la place Beauvau et la rue Laffitte. On en avait causé au Jockey-Club, au foyer de l'Opéra, au café de Paris et dans vingt bals. C'était, dans ce monde amoureux de caquets et de médisances, à qui bâtirait une conjecture nouvelle sur ce départ et sur le mariage qui l'avait précédé. Jamais on n'avait vu un jeune homme, appartenant par sa naissance et sa fortune à la société la plus aristocratique, faire plus mince figure un jour de noces. Personne n'avait assisté à la signature du contrat, personne n'avait accompagné les époux à l'église. M. de Nayral aurait seul pu donner une satisfaisante explication aux mille suppositions qui couraient ; mais il n'avait garde de parler. Diane aurait pu l'entendre.

Les formalités légales qui restaient à remplir pour rendre valable et indestructible le mariage contracté en

Amérique n'avaient pas demandé plus de trois semaines; Georges employa le reste du temps à liquider ses affaires, et se retira bientôt après à Loches, où sa présence éveilla l'attention de tout le pays.

Au bout d'un mois de l'existence la plus paisible, on ne mit plus en doute dans l'arrondissement tout entier le projet qu'avait M. de Pons d'arriver à la députation par le conseil général; le bruit, colporté jusqu'à Paris, y fut adopté d'emblée. — Où diable la politique va-t-elle se nicher? dit à ce sujet M. le vicomte de Saint-Gilles.

Le fait est que jamais en aucune circonstance M. de Pons n'avait pensé à l'élection ; mais ce qu'on disait, il ne l'entendait guère, et s'il l'avait entendu il ne s'en serait point occupé.

Depuis la fatale soirée où le cri arraché à Lina par la terreur maternelle avait frappé sur son cœur comme un coup de marteau, Georges avait bravement pris son parti en homme qui ne sait point faiblir devant l'accomplissement d'un devoir. Lina l'avait trahi, mais Lina s'était donnée tout entière à lui, et la veille du jour où il était parti pour Londres, celle qu'il s'était habitué à nommer sa femme avait bégayé de saintes espérances à son oreille. Un instant il avait pu penser à rompre les liens qui l'attachaient à elle ; quelques feuilles de papier jetées au feu les auraient tous les deux rendus libres ; mais la maternité, qui sanctifie la plus misérable créature, était descendue sur elle : M. de Pons épousa Lina.

Mais une triste vie attendait la jeune mariée dans le château où Georges la conduisit. Si quelque jour elle s'é-

tait reprise à l'espérance en le voyant la mener à son père et lui rendre le nom de sa femme, elle tomba bien vite des hauteurs de ce rêve dans la réalité froide et désespérée. Ils étaient unis tous deux, mais tous deux étrangers l'un à l'autre.

Aussitôt qu'ils furent seuls entre les murs du vieux manoir, ils vécurent ainsi que deux ermites, ensemble, mais solitaires. Ils se voyaient aux heures des repas et les jours de réception ; dans ces moments-là, Georges souriait à Lina, et à voir leur air calme et doux, on les pouvait croire heureux ; mais si la sérénité brillait sur leur visage, le deuil était dans leur cœur. Après ces heures où tous deux se devaient au nom qu'ils portaient et au monde, le mari s'inclinait devant la femme et ils se séparaient. Alors, l'un courait dans la campagne, l'âme rongée par un souvenir, et l'autre allait cacher dans sa chambre silencieuse le désespoir et le remords. Il y avait des jours où d'indispensables devoirs les conduisaient au chef-lieu du département ou dans quelque château du voisinage. Lina, plus belle et plus pâle qu'un lis, parée de sa jeunesse et de sa grâce, traversait le monde comme une étoile, et mille regards jaloux suivaient l'époux qui l'accompagnait avec le sourire joyeux d'un amant. Ils vivaient une nuit, échangeant aux clartés des lustres de caressantes paroles ; puis, quand l'heure du départ sonnait, ils montaient ensemble dans une voiture, et les chevaux ne s'étaient pas encore élancés, que, déjà muets et froids, ils dénouaient leurs mains et se réfugiaient dans leur solitude. Leurs vêtements se touchaient et l'abîme les séparait. Quelquefois on entendait un sanglot éclater dans

le silence de la nuit : c'était une femme qui pleurait.

Ils étaient tous deux jeunes et beaux, libres et forts, sous le ciel enchanté de la Touraine ; l'haleine du matin, tout humide de rosée, soulevait le voile blanc sous lequel frissonnait l'épaule de Lina ; l'azur lointain semé d'étincelles était moins pur et moins doux que ses yeux ; les fleurs du pommier moins blanches que ses mains ; autour d'eux tout était silence et parfums ; les enchantements de la nuit remplissaient l'air de bruits mystérieux et caressants ; ils s'aimaient, et tous deux se mouraient de désespoir.

Car c'était là une des misères de leur vie. Georges avait bien pu, l'espace d'une nuit, oublier Lina, mais il n'aimait qu'elle. Lina, elle aussi, livrée quelque temps aux dangereuses sollicitations de l'isolement, avait bien pu, dans une heure de fièvre et de délire, trahir tous ses devoirs ; mais revenue de cet entraînement fatal, elle avait bien vite compris que Georges seul était le maître de sa vie. Combien de fois, folle de douleur, agenouillée dans sa chambre, la tête perdue dans ses mains trempées de larmes, n'avait-elle pas appelé Georges ! mais alors, au lieu de cet époux qu'elle sollicitait par toutes les voix de sa jeunesse, de son amour, de son désespoir, une femme de chambre entrait discrètement, et lui disait : Monsieur de Pons prie madame de descendre au salon.

Lina se réveillait en sursaut, essuyait ses larmes et descendait.

Depuis le soir où le cri de la mère épouvantée avait décidé du sort des deux jeunes gens, jamais Georges n'était

revenu sur le passé. Aucune parole offensante ne tombait de ses lèvres, aucun reproche, pas un retour sur l'outrage fait à l'époux. Ce jour fatal était entre eux comme un cercueil dont l'aspect effraye et qu'on ne touche pas. Toutes les actions du mari étaient pleines de respect, prévenantes et polies ; mais on sentait que cette conduite était un rôle qu'il s'imposait. S'il se fût abandonné à sa nature, à sa tendresse, à ses ressentiments, Georges aurait peut-être tué sa femme ; mais sans doute aussi, la manquant du premier coup, il l'aurait emportée dans ses bras, ivre d'amour.

Quand venait la nuit, après que le monde s'était retiré, Georges quittait son fauteuil et saluait Lina ; sa gaieté tombait comme un masque, et il sortait sombre et muet. La porte qui servait de communication entre leurs appartements se fermait ; le bruit de la clef tournant dans la serrure retentissait au cœur de Lina, et la lourde draperie tremblait encore sur ses anneaux qu'elle était tombée à genoux priant et pleurant.

Souvent tous deux se levaient au milieu de la nuit et venaient, le cœur saignant, se coller à cette porte, épiant leur souffle. Combien de sanglots ne s'éteignirent pas dans les plis soyeux de la draperie, combien de larmes ne mouillèrent pas le tapis que pressaient leurs genoux !

Un soir, tous deux ensemble se jetèrent hors du lit solitaire où ils ne trouvaient que l'insomnie. Ils vinrent s'agenouiller devant cette porte que l'époux implacable fermait chaque jour, et leurs fronts s'y reposèrent ;

le silence était profond, la nuit sereine, par les balcons ouverts montaient le chant du rossignol et les senteurs de la campagne ; leurs poitrines à tous deux se gonflèrent, et deux noms, les noms de Georges et de Lina, moururent entre des soupirs embrasés. L'un et l'autre entendirent cet appel que la nuit arrachait à leur cœur, et tous deux se reculèrent épouvantés, mais heureux d'un bonheur âpre et cruel. Lina croisa ses mains tremblantes sur sa poitrine, et, haletante, fixa ses yeux sur cette porte qui la séparait de Georges. Elle attendait, ouvant son âme à l'espoir, mais Georges se retira lentement, et le matin trouva Lina roide et glacée, étendue devant la draperie qu'il n'avait pas voulu soulever.

Cette existence devenait chaque jour à tous deux plus lourde et plus douloureuse. D'un naturel ardent, expansif et tendre, Lina se mourait dans cette atmosphère morne et lugubre. La menace, la haine, l'insulte, lui eussent semblé préférables à ce silence qui l'enveloppait comme un linceul. — Qu'il se venge, mon Dieu, disait-elle, mais qu'il parle !

Deux ou trois fois, brisée par ce long supplice, elle tomba à genoux, les mains jointes, avec des sanglots pour prière. Georges, dans ces instants suprêmes, pâlissait horriblement ; mais, plus froid que le marbre, il la soulevait, la reconduisait à sa place et s'éloignait, toujours impénétrable et silencieux.

Un jour, lasse de cette torture, elle s'arracha des bras de Georges, et, se jetant à ses pieds, elle s'écria :

— Mais tuez-moi, monsieur, par pitié, tuez-moi !

— Vous êtes mère, madame, lui répondit Georges ; et agitant le cordon d'une sonnette, il reprit en se tournant vers une servante : — Madame de Pons demande à voir sa fille.

C'est qu'au milieu de ces tortures sans nom un enfant leur était né. Cette naissance, que tant de joie aurait accueillie dans d'autres circonstances, n'avait pu rapprocher les deux époux ; l'un y puisait sa seule consolation, l'autre y goûtait une ivresse amère, tantôt couvrant la chère créature de baisers et tantôt la repoussant, mais jamais leurs bouches ne se rencontrèrent sur les joues de l'enfant au berceau.

Madame de Pons était d'une constitution trop délicate pour résister longtemps à une pareille existence : sa santé s'altéra, une pâleur transparente effaça le frais coloris de son teint ; autour de ses yeux, où la fièvre allumait un éclair, un cercle bleuâtre s'arrondit, ses joues se creusèrent et sa taille s'inclina comme un roseau. L'insomnie dévorait ses nuits, la fièvre ses jours, et sa seule joie était d'embrasser sa fille en pleurant.

Tandis que la vie de Lina se consumait lentement, Georges allait et venait dans une agitation inexprimable, Souvent il s'échappait du château, sautait sur un cheval, et courait par les champs à bride abattue. Les paysans qui le voyaient passer le suivaient du regard, bondissant à travers les halliers. « Un rendez-vous l'appelle, il chasse, il essaye un nouveau cheval, disait-on. Il est heureux ! »

Hélas ! M. de Pons espérait que, renversé dans sa

course insensée, il se casserait la tête contre un caillou.

Sur ces entrefaites, un riche propriétaire du voisinage réunit dans son château la meilleure société de l'arrondissement pour fêter l'arrivée d'un nouveau sous-préfet. M. et Madame de Pons comptaient au premier rang des invités, et tous deux se rendirent au bal champêtre qui devait donner au premier magistrat du lieu une merveilleuse idée de la population qu'il était appelé à administrer. Or, ce nouveau sous-préfet n'était autre que M. le vicomte de Saint-Gilles, chassé, par les hasards de la vie parisienne, du boulevard des Italiens au clocher d'une sous-préfecture.

La vue de M. de Saint-Gilles, en lui rappelant les souvenirs d'un dîner où le premier éclair de la vérité avait brillé, contrista M. de Pons ; il voulut s'éloigner, mais le vicomte l'avait aperçu, et déjà courait à lui les deux mains tendues.

— Oh ! parbleu! je ne vous quitte pas, lui dit-il ; je n'ai rien vu que des contribuables, permettez-moi d'accaparer un homme. Quoique Tourangeau, vous êtes resté Parisien, ajouta-t-il en riant ; c'est une consolation que le ciel me devait dans mon exil.

— Je ne réussirai guère à vous égayer, mon cher, répondit M. de Pons, deux ans de province m'ont bien vieilli.

— Bah ! vous serez toujours plus jeune, fussiez-vous centenaire, que tous ces gens-là à vingt ans. Ne tentez pas de m'échapper, vous seriez cause de la mort d'un

sous-préfet. C'est grave, mon cher ; je suis tombé d'un maire à un juge de paix, et d'un conseiller d'arrondissement au vice-président du tribunal civil. Un substitut du procureur du roi m'attend à gauche, et là-bas me guette le lieutenant de gendarmerie. Vous êtes mon bouclier, protégez-moi !

— Avant un quart d'heure vous serez las de ma protection.

— Ah çà ! mais l'air de cet arrondissement est donc pernicieux ?... on y respire la mélancolie. Vous êtes plus triste que le mercredi des Cendres !

— Pardonnez-moi, mon cher, ma femme est malade.

— Vous êtes marié ?... Et moi qui l'avais oublié... Vous allez me présenter bien vite à madame de Pons. Ce doit être la seule femme de ma sous-préfecture.

— Elle est dans une salle voisine, vous la verrez bientôt.

— Et souvent, j'espère. Je vous nomme ma providence en service ordinaire, et vous répondrez de mes jours à mes administrés. D'abord vous dînez tous deux chez moi demain.

Georges voulut s'excuser, mais M. de Saint-Gilles lui coupa la parole.

— Oh ! je n'admets pas de refus, dit-il ; d'un ami à un sous-préfet, c'est illégal ; quand je donne à dîner, je suis dans l'exercice de mes fonctions, et ce serait insulter à la majesté du gouvernement constitutionnel que de ne pas se rendre à mon invitation. Vous acceptez, c'est entendu.

Georges, acculé dans ses derniers retranchements, inclina la tête en signe d'adhésion.

— J'imagine, reprit M. de Saint-Gilles, qui éprouvait comme un jeune député le besoin de parler beaucoup, j'imagine que c'est dans votre ménage comme dans la la charte : votre femme règne et vous gouvernez. Elle régnera sur tous mes dîners, et nous gouvernerons l'arrondissement à nous deux. Par exemple, j'ai grand'peur que nos festins ne soient pas aussi gais que le dernier que nous avons fait ensemble à Paris. Vous en souvenez-vous ?

— Oui, répondit Georges avec un sourire amer.

— Quel dîner ! il y avait là, si je me le rappelle bien, Lénor la blonde et Lucrèce la brune, et M. de Nayral, ce bon Victor, qui lui aussi s'est marié. On dit qu'il est fort heureux en ménage.

— Ah ! fit Georges, qui ne put s'empêcher de songer à Diane.

— Mon Dieu, oui ! Victor était né pour les doux liens de l'hymen, comme disent les opéras comiques. Il est d'un naturel fort paisible, et je crois, entre nous, que chez lui ce n'est plus comme dans la charte, il règne...

— Et madame de Nayral gouverne, reprit Georges.

— Précisément. Mais, bah ! il n'en est pas moins content ; je voudrais seulement savoir si notre ami Victor a oublié ses bonnes fortunes de garçon, sa dernière surtout.

— Sa dernière ? dit Georges, qui pâlit.

— Eh oui !... ne vous en souvient-il pas ? une mystérieuse inconnue qui demeurait quelque part. Parbleu ! il

nous en fit une description assez poétique... Et tenez, je crois même qu'il m'a dit son nom.

— A vous? son nom! s'écria Georges. dont le cœur brûlait.

— Attendez, je le tiens... c'est quelque chose comme Lina... Et parbleu! c'est bien cela... oui, Lina!

En ce moment, M. de Pons saisit le bras de M. de Saint-Gilles avec violence; mais ses yeux rencontrèrent le visage effaré de Lina dont une glace réfléchissait les traits livides. Il se tut, mais les yeux de madame de Pons, qui avait tout entendu, se fermèrent tout à coup, et elle tomba comme une morte.

Georges s'élança vers elle. M. de Saint- Gilles la vit, et, du premier regard, il comprit tout.

— L'Américaine, c'était donc *elle!* dit-il.

Cette fois, le coup avait porté trop profondément pour que Lina pût y resister. Aussitôt que M. de Pons l'eut ramenée chez elle, elle se coucha et ne se releva plus. Les médecins, appelés dans la nuit, déclarèrent qu'elle était perdue.

M. de Pons se sentit froid au cœur en écoutant cette condamnation.

— Aucun remède, aucun? dit-il.

— Une fièvre lente et continue a usé la vie de madame de Pons, répondit le plus âgé des docteurs; il ne fallait plus qu'une secousse, un accident, pour l'achever. Cet accident est survenu sans doute. Elle est presque morte.

Les médecins prescrivirent quelques potions calmantes

et se retirèrent. M. de Pons s'assit au chevet de la mourante.

Les tempes de Lina étaient mouillées d'une sueur glacée ; le cercle bleuâtre creusé sous ses paupières se plombait de tons terreux. Des spasmes violents l'agitaient par instant. Ses mains froides et humides tremblaient dans les mains de Georges.

La nuit se passa sans que Lina eût repris connaissance; mais vers le matin elle ouvrit les yeux et jeta autour d'elle un regard vague et flottant. Un jour incertain donnait aux objets des formes et des couleurs indécises. Elle ne reconnut pas d'abord son mari, et l'examina curieusement comme fait un enfant craintif; mais au moment où le sentiment de la réalité lui revint, elle se rejeta en arrière avec un cri d'effroi, et ses joues, tout à l'heure livides, devinrent pourpres.

Georges eut peur de la voir mourir. Il se pencha vers elle les mains tendues.

— Lina ! s'écria-t-il.

Émue à l'accent de cette voix, Lina se tourna vers Georges les yeux pleins de larmes et le visage frémissant d'espérance.

— Pitié ! mon Dieu, pitié ! me pardonnez-vous ? s'écria-t-elle.

— Te pardonner ! dit Georges le cœur tout bondissant de tendresse et de désespoir. Te pardonner ! mais je t'aime !

Lina poussa un cri, et levant les yeux vers le ciel, elle jeta ses bras autour du cou de Georges.

Ils restèrent ainsi une minute les yeux éteints; mais tout à coup les bras de Lina coulèrent sur l'épaule de Georges, le souffle s'arrêta sur ses lèvres, et sa tête alourdie tomba sur l'oreiller. Elle était morte.

Si quelqu'un avait jamais pu douter de l'amour du mari pour la femme, tous les soupçons se seraient évanouis devant le désespoir de M. de Pons. Pendant plus d'un mois il demeura enfermé dans son château, ne voulant voir personne et rôdant comme un fou de l'alcôve où Lina était morte au berceau où sa fille dormait. Quelquefois il s'échappait la nuit, et on le trouvait le matin gisant sur le tombeau de sa femme.

M. de Saint-Gilles, à qui on en parlait, haussait les épaules avec un geste de suprême philosophie.

— Que voulez-vous? disait-il; moi, qui l'ai connu, je n'y comprends rien!... Il paraît qu'il y a des maris comme ça.

Le reste de son oraison se perdait dans un sourire énigmatique.

Au bout d'un an de la vie la plus solitaire, M. de Pons partit un beau matin pour Paris avec sa fille. La veille de son départ, il avait eu avec son notaire une longue conférence, à la suite de laquelle tous les baux de ferme avaient été renouvelés et toutes ses affaires réglées. On en conclut dans l'arrondissement que M. de Pons quittait la Touraine pour un temps considérable.

Sur ces entrefaites, un certain jour que M. de Nayral causait avec sa femme, après déjeuner, un domestique vint le prévenir qu'une petite fille en deuil, conduite par

un valet vêtu de noir, était dans l'antichambre demandant à lui parler.

— A moi? dit M. de Nayral un peu surpris; et que m veut-elle?

— Je l'ignore; mais il paraît qu'elle a une lettre à remettre à monsieur, reprit le domestique.

— Eh bien, qu'elle entre; nous verrons ce que c'est, dit madame de Nayral avec un joli sourire.

Victor n'était plus le jeune homme fringant d'autrefois. Il avait rompu avec le café de Paris, le bal masqué et les courses de Chantilly. Conseiller référendaire à la cour des comptes, Victor suivait d'un pas prudent et mesuré la carrière administrative.

En ce moment la petite fille parut. C'était une charmante enfant qui pouvait avoir trois ou quatre ans; autour de sa tête pleuvait une cascade de cheveux blonds et bouclés; souriante et craintive à la fois, elle s'avança vers M. de Nayral, et lui tendit timidement sa main rose où reposait une lettre.

M. de Nayral prit la lettre, tandis que Diane tout émue embrassait sans savoir pourquoi cette petite fille qui balbutiait tout effarouchée.

— Mais c'est de Georges! s'écria Victor en reconnaissant le cachet et l'écriture.

— Ah! fit madame de Nayral en rougissant un peu.

Mais tandis que Diane inclinait sa tête sur l'enfant pour cacher sa rougeur, M. de Nayral parcourait rapidement la lettre de Georges.

— C'est étrange! s'écria-t-il, M. de Pons nous confie sa fille.

— Cette enfant, à nous? reprit Diane; mais lui?

— Il m'annonce son départ pour l'Amérique, peut-être ne reviendra-t-il jamais, ajoute-t-il. En cas de mort, il nous prie de servir de tuteurs à sa fille, de l'aimer et de la protéger.

— Certes, nous l'aimerons! s'écria madame de Nayral en serrant la petite fille sur son cœur..... Pauvre Georges!

— Oui, sa lettre est une preuve nouvelle de ce que notre ami, M. de Saint-Gilles, nous écrivait encore dernièrement. La mort de madame de Pons a presque troublé la raison de son mari... Il y a des choses singulières dans cette lettre!... Et tenez, après m'avoir demandé ma protection pour sa fille, déjà orpheline, comme une preuve de dévouement et de souvenir, il y a aussi un paragraphe pour vous.

— Pour moi! dit madame de Nayral.

— Eh! mon Dieu, oui; écoutez-le : « La vue de cette chère créature me rappelle de trop cruels souvenirs; chaque fois que je l'embrasse, mon cœur se brise. Vous me comprendrez, Victor...»

En lisant ces mots, la voix de M. de Nayral s'altéra légèrement. Diane le regarda, mais il reprit :

« Elle n'a plus de mère; priez madame de Nayral d'être la sienne et de l'aimer; je la lui confie, bien sûr qu'elle exaucera le dernier vœu d'un ami qui s'éloigne pour toujours de tout ce qu'il a aimé. Vous lui remettrez vous-même le souvenir que je lui envoie. »

— Un souvenir, à moi! dit madame de Nayral émue.

— A vous, reprit Victor en interrompant sa lecture ; la douleur a décidément égaré l'esprit de ce pauvre Georges ; savez-vous ce qu'il vous envoie comme une chose qui doit l'assurer de votre amour pour sa fille ?

— Non, vraiment.

— Une carte à jouer toute froissée.

— Une carte ! s'écria Diane, qui, toute rouge, embrassa l'enfant.

— Oui, *le roi de cœur*.

LE CHALE VERT.

Vers le commencement du mois de septembre 1852, un jeune homme descendait la Saône de Châlon à Lyon sur le bateau à vapeur *l'Eole*. Il était alors à peu près six heures du matin. Le fleuve, un peu grossi par des pluies récentes, couvrait ses deux rives, où l'on apercevait çà et là des bouquets d'arbres et des maisons à demi submergées ; un petit vent humide et frais qui s'élevait avec le matin chassait de légers flocons de brume, qui semblaient glisser sur l'eau et fuir devant les roues bruyantes du bateau comme des fantômes surpris par le jour.

La plupart des passagers, peu curieux d'un paysage

gris et monotone, étaient descendus dans le salon, où, assis au hasard, ils dormaient bravement en attendant l'heure du déjeuner ; quelques autres, mais en plus petit nombre, se promenaient sur le pont, dans l'étroit espace réservé entre les colis amoncelés par douzaines et les bords du bateau. Ceux-là fumaient, ceux-ci rêvaient.

Une jeune femme parut alors à l'entrée de l'escalier qui conduit du pont au salon intérieur, fit quelques pas sur le tillac, regarda gaiement autour d'elle, et se mit en devoir de chercher une place sur les banquettes à claires-voies disposées le long des bastingages pour la commodité des passagers ; mais les banquettes étaient mouillées, comme si toute l'eau du fleuve eût passé sur le bateau ; et, après avoir touché le bois çà et là du bout de sa main gantée, la voyageuse s'arrêta en faisant une petite moue de mauvaise humeur.

Elle était alors à l'arrière de *l'Eole*, tout auprès de la barre du gouvernail ; le jeune homme dont il a été question au commencement de ce récit s'y trouvait aussi ; il souleva sa casquette en souriant, et s'approchant de la jeune femme :

— Vous n'avez donc pas trouvé à vous loger là-bas ? lui dit-il.

— A me loger, oui, dit-elle ; mais à m'égayer, non ; et puis les braves gens qui dorment dans ce trou ont des figures si drôles, que j'ai failli, à plusieurs reprises, éclater de rire au nez de la compagnie. Il m'a paru que je ferais bien de monter, et me voici.

Le jeune homme, que nous appellerons Gustave de C..., regarda autour de lui rapidement.

— Vous voilà, j'en suis fort aise, reprit-il, mais il fait un peu froid ici.

— Et là-bas il fait trop chaud ; c'est une compensation, et tout irait pour le mieux dans le plus vilain bateau de la Saône si les banquettes m'offraient une hospitalité moins humides.

— N'est-ce que cela? Attendez.

Gustave ramassa un gros caban jeté sur une malle, l'étendit sur la banquette et le montra à sa compagne.

— Bon ! dit-elle, vous êtes un homme charmant. Que serais-je devenue sans vous?

Elle s'assit, tira de sa poche une petite bourse orientale pleine de tabac turc, en prit deux ou trois pincées, les roula dans une feuille de papier et confectionna une cigarette avec une dextérité qui eût fait honneur à un étudiant.

— En usez-vous? reprit-elle en offrant la cigarette à Gustave.

— J'ai mieux que cela ; des cigares planteurs !

— Bien ! alors il ne nous manque plus que des allumettes.

— Il ne nous manque rien ; j'en ai là dans une boîte.

Une seconde après, cigare et cigarette fumaient de compagnie.

— Ah ! dit la jeune voyageuse en chassant les bouffées bleues du tabac turc, voilà qui commence à me réconcilier avec cette matinée !

Et voyant que son voisin la regardait d'un air surpris :

— Cela vous étonne, ce que je fais là? ajouta-t-elle.

— Pas beaucoup.

— Mais un peu ?

— Dame ! j'ai vu des grisettes, des actrices, de grandes dames aussi quelquefois, fumer, chez elles, mais sur le pont d'un bateau à vapeur, c'est la première fois, je l'avoue, que cette bonne fortune m'arrive.

— Vos grandes dames et vos grisettes n'allaient pas, comme moi, à Rome.

— A Rome ?

— Eh ! mon Dieu ! oui, et seule encore. Mais si la chose vous contrarie, j'éteindrai ma cigarette.

— Non pas.

— Tant mieux !

Comme elle achevait ces mots, Berthe — c'est le nom de la voyageuse — frissonna et toussa légèrement.

— Hum ! dit-elle, il fait un peu froid ici ; de l'eau sous les pieds, du vent sur la tête et du brouillard partout, c'est trop.

— Voulez-vous redescendre ?

— Pas du tout... à cause de ces figures, vous savez...

— Ces bonnes figures de dormeurs qui vous font rire ?

— Justement.

— Alors, restez.

— C'est à quoi je me décide volontiers, et le froid ne serait rien si j'avais mon valaque... Attendez seulement que j'aille le chercher.

— Si votre valaque est une espèce de Turc qui porte un bonnet fourré sur les oreilles et une vieille houppelande sur le dos, vous le trouverez en train de boire une tasse de café au lait dans la salle à manger.

— Mon valaque ?

— Je ne sais pas si ce Turc est valaque ou non... il a un bonnet fourré en peau d'agneau noire... Voulez-vous que j'aille le prévenir ?

— Mais, monsieur, vous confondez ! mon valaque n'est pas un homme.

— Ah !

— C'est un châle.

— Diable ! il faut s'entendre ; je vais vous l'apporter.

— Un châle vert ; je l'ai laissé dans la cabine entre un monsieur trop gras et une Anglaise trop maigre qui dorment conjugalement dans leur pelisse et leur boa... Allez.

Gustave se leva et revint un moment après avec le châle vert.

Le châle était fort beau et en véritable cachemire des Indes.

— Voilà le valaque, dit Gustave, il reposait bien tranquille, mais un peu froissé, entre les deux insulaires que vous savez ; je crois même que l'un d'eux avait emprunté un bout de ses franges pour envelopper un king'charles qui est du voyage.

— Pauvre ami ! répondit la dame d'un air câlin ; et, déployant le châle, elle en chercha les plis pour l'ajuster et s'en enveloppa.

Le soleil commençait à percer le rideau de brume répandu sur la campagne ; cet air vif et frais qui accompagne le réveil du matin soufflait sur le pont ; Berthe battit du pied et fit quelques pas au hasard, fredonnant un bout de chanson.

Gustave regardait au loin devant lui ; le paysage n'of-

frait rien aux regards que les coteaux chargés de vignes et les plaines monotones de la Bourgogne; de petits groupes de maisons ombragées de grands arbres égayaient seuls la vue et le distrayaient du spectacle des eaux livides et bourbeuses de la Saône qui filait en clapotant entre ses rives inondées.

Berthe vint à lui en roulant une cigarette entre ses jolis doigts blancs.

— Vous paraissiez rêveur, dit-elle; à quoi pensez-vous? Regrettez-vous quelqu'un que vous aimez?

— Non, dit-il, je pense à ce châle auquel vous avez donné le nom d'un pays.

Berthe sourit.

— C'est qu'il vient d'un hospodar de la Valachie, reprit-elle; un capitaine de dragons me l'a donné, et c'est à lui que se rattachent les plus doux souvenirs de ma vie.

Ce fut au tour de Gustave de sourire.

— Ah! dit-il, ce valaque a donc connu la cavalerie française.

Berthe fit un petit signe de tête affirmatif.

— Bon! dit Gustave, il est venu à cheval, il s'en ira à pied.

Et, sifflant un air de chasse, il fouetta l'air d'une petite canne qu'il tenait à la main.

Berthe le regarda.

— Vous me dites cela d'un air singulier, reprit-elle, je vois bien que je vous ai parlé trop librement et que vous me jugez mal. Je ne me donne pas pour meilleure que je ne suis, mais enfin si vous me connaissiez mieux, vous sauriez que je ne suis ni fausse ni méchante, et que je dis

volontiers ce que je pense. Je porte un châle vert et j'aime la personne qui me l'a donné. Est-ce ma faute à moi si cette personne est capitaine de dragons, et où est le mal ? Je ne suis pas mariée et je n'ai ni père ni mère ; mon cœur est donc bien libre, et je le laisse à qui l'a pris.

Ayant ainsi parlé rapidement et d'un petit air délibéré, Berthe détourna la tête, et Gustave vit qu'elle essuyait une larme qui grossissait entre ses cils.

Gustave était un de ces jeunes gens qui se font de l'ironie une parure ou un bouclier, comme on voudra, et qui, sous des dehors moqueurs, cachent un naturel bon et ouvert ; race assez nombreuse qui croit devoir ce vêtement à la mode du temps, et qui recèle un peu de naïveté même, et de la plus délicate, dans des coins ignorés du cœur où elle vit là, comme une fleur dans un buisson. L'accent de Berthe le toucha, et, par un mouvement rapide, il lui tendit la main.

— Ne m'en veuillez pas, lui dit-il ; je parle quelquefois un peu brusquement, mais je n'ai pas eu l'intention de vous offenser.

— Voilà qui est oublié, reprit-elle, n'y pensez pas plus que moi.

— Ainsi vous allez à la rencontre du capitaine ? reprit Gustave.

— Vous l'ai-je dit?

— Non pas, mais je l'ai deviné.

— Eh bien ! c'est presque vrai ; c'est-à-dire qu'au lieu d'aller à sa rencontre, je vais à sa recherche.

— Bien loin ?

— A Rome, où son régiment tient garnison.

— Et vous y allez toute seule?

— Voulez-vous pas que je me fasse accompagner par quelque hussard de ses amis ? C'est une escorte à laquelle il ne se fierait pas.

— Ainsi il vous attend ?

— C'est lui qui m'a écrit de partir. J'étais fort tranquillement à Lunéville, auprès de ma sœur, lorsqu'une lettre m'arrive ; elle était de mon dragon et me cherchait depuis Paris. « Je m'ennuie à périr, me disait-il, viens me rejoindre au plus vite ; si tu n'as pas d'argent, vends tout et ne perds pas une minute pour te mettre en route. »

— Et là-dessus vous êtes partie ?

— Tout de suite. Prendre mon passe-port, vendre mon mobilier, empaqueter mon linge et mes effets, arrêter ma place et dire adieu à ma sœur, tout cela ne m'a pas pris plus de quarante-huit heures. Pauvre Albert ! sera-t-il content de me voir !

— Ah ! il s'appelle Albert.

— Oui, Albert de Meulan. Le connaissez-vous?

— Non.

— C'est un très-bon garçon, brun, avec des moustaches et une cicatrice sur le front. Vous l'aimeriez si vous le connaissiez ; toujours gai et en belle humeur, et le cœur sur la main.

— Comme vous.

— Oh ! moi, c'est différent. Dans le commencement, j'ai eu beaucoup de peine à m'habituer à lui. Il avait une manière de mettre sa cravate qui me déplaisait. Un jour, une pauvre fille chez laquelle je l'avais rencontré tomba

malade. Il s'y montra si bon, que cela me toucha. Tout ce qu'il avait, son temps, son argent, ses soins, mille attentions, il lui prodiguait tout ; une sœur n'eût pas fait mieux. Quand elle mourut, il pleura comme un enfant. Voilà comment je l'ai aimé.

Comme elle achevait ces mots, Berthe toussa légèrement.

— Est-ce que vous êtes enrhumée ? lui demanda Gustave.

— Non, mais il m'arrive assez souvent de tousser comme je viens de le faire. On dit que j'ai la poitrine délicate... Mais, bah ! on vit toujours assez.

Berthe ramena le valaque sur sa poitrine et frissonna.

— Hum ! dit-elle, il fait froid, ici.

— Vous aurez plus chaud à Rome.

Elle se mit à rire et toussa plus fort.

— Qui m'eût dit, quand je dînais avec Albert au petit Moulin-Rouge, qu'un jour j'irais au pays du pape? Est-ce bien beau, Rome ?

Une bourrasque de vent passa sur le bateau, et Berthe porta la main à sa bouche pour réprimer un accès de toux. Gustave remarqua alors à l'un de ses doigts un gros anneau d'or à châton, constellé de caractères arabes.

— Vous regardez ma bague, dit-elle ; c'est un ami d'Albert, un chasseur d'Afrique, qui me l'a donnée. Elle lui venait d'un cheik, auquel il avait sauvé la vie un jour de combat. Cette pâte brune que renferme le chaton est un poison violent, m'a-t-on dit. Le cheik portait cette bague pour s'en servir dans le cas où il tomberait entre les mains de ses ennemis.

— Et vous?

— Oh! moi, je la porte parce qu'il n'y en a pas deux comme celle-là à Paris.

La conversation continua sur ce ton-là quelque temps. Quand *l'Eole* arriva à Lyon, Gustave n'avait plus rien à apprendre sur la vie de Berthe, et ils étaient ensemble sur le pied d'une grande intimité.

La ville de Lyon n'a rien de remarquable que la laideur de ses rues et la beauté de ses quais. Il y pleut d'ailleurs presque toujours, et le mieux qu'on puisse faire, quand on y est entré, c'est d'en sortir. Malheureusement, les choses ne vont pas toujours au gré des voyageurs, et, le Rhône aidant, ils sont obligés, le plus souvent, d'y demeurer une nuit. Un accord secret fait du fleuve le complice des aubergistes.

Gustave appartenait à cette race de voyageurs qui ne s'arrêtent jamais. Il prétendait qu'il suffit de traverser une ville pour la connaître, et Venise avec tous ses canaux, ses palais, ses gondoliers, ses souvenirs, ses tableaux, la place Saint-Marc et le reste, ne l'aurait pas retenu plus de trois jours, et encore eût-il pensé que c'était trop de la moitié.

Mais, grâce à Berthe, il supporta patiemment le séjour de quelques heures que l'entente cordiale du fleuve et des hôteliers le contraignait de faire à Lyon. Berthe était assez de l'humeur d'un pinson et trouvait moyen d'égayer toute chose. Elle l'entraîna un peu partout, de rue en rue, sous prétexte de mille emplettes qu'elle n'avait pas eu le temps de faire à Lunéville, jarretières, gants, parfumeries, et, son babil allant toujours, le soir vint sans que Gustave pensât même à regretter le temps perdu.

Comme ils étaient ensemble au théâtre des Célestins, où un acteur de Paris était en représentation, un jeune homme qui portait la barbiche au menton et un bout de ruban rouge à la boutonnière salua Berthe d'un mouvement de tête. Elle lui rendit son salut, et lui fit signe du doigt d'approcher.

Il enjamba deux ou trois banquettes lestement.

— Monsieur Gustave de C..., monsieur Louis Gaubert, dit Berthe en présentant les deux jeunes gens l'un à l'autre.

Puis elle ajouta :

— Monsieur Louis Gaubert, lieutenant au 1er lanciers, un ami d'Albert.

— Du diable si je m'attendais à vous voir à Lyon ! dit alors le lancier ; y demeurez-vous ?

— Non pas ; j'y passe.

— Ah ! et vous allez ?

— A Rome.

— A Rome ? pour voir Albert.

— Tout juste.

Louis regarda Gustave, sourit et retroussa sa moustache.

— Le voyage est un peu long, reprit-il, mais quand on est en bonne compagnie, la route se fait vite.

Et il ajouta plus bas :

— Vous prendrez bien le chemin des écoliers pour aller à Rome, Genève, Aix-les-Bains, Turin, Gênes et Florence.

— Non pas, vraiment, je descendrai du chemin de fer pour sauter en bateau à vapeur.

— Tiens ! tiens ! Et l'idée de ce voyage vous a pris un matin en mettant votre bonnet ?

— Point ; c'est Albert qui m'a écrit de partir.

— Ah !

Louis jeta de nouveau un regard furtif sur Gustave, qui n'avait pas mêlé un monosyllabe à cette conversation, hésita un instant, puis prenant la main de Berthe :

— Ma foi, à votre place, reprit-il, je n'irais pas.

— Pourquoi donc ?

— Dame ! le voyage est long, fatigant, le pays médiocrement gai, et vous n'êtes pas d'une santé à toute épreuve.

— Bah ! bah ! j'ai vu le bal masqué, je puis bien voir Rome ; et puis, Albert m'attend.

— Comme vous voudrez. Alors, bonne nuit et bon voyage !

Louis serra la main de Berthe, et, saluant Gustave, s'éloigna.

— Voilà un plaisant adieu ; et pourquoi diable a-t-il souri comme il l'a fait tout à l'heure en me regardant ? dit Gustave.

Berthe haussa les épaules.

— Ne voyez-vous pas qu'il suppose déjà que vous êtes mon amant ? dit-elle... Aussitôt vus, aussitôt mariés.

Gustave secoua la tête d'un air de doute.

— C'est peut-être cela, mais c'est aussi autre chose, reprit-il.

— Bon ! répondit Berthe, nous y penserons demain ; voilà la toile qui tombe, donnez-moi le bras et allons-nous-en.

Un peu après, en rentrant à l'hôtel, Berthe toussa

beaucoup; elle porta son mouchoir à sa bouche et le retira taché de sang.

— Voilà qui vous effraye, dit-elle en voyant le visage inquiet de Gustave, j'y suis accoutumée; un jour, c'est ainsi; le jour d'après, il n'y a plus rien, et voilà deux ou trois ans que ça dure. Bonsoir.

Le lendemain, Gustave et Berthe descendaient le Rhône et arrivaient à Avignon. Trois heures après, ils étaient à Marseille, et se faisaient conduire à l'hôtel des Empereurs. Fatiguée de l'immobilité qu'elle avait gardée pendant tout le voyage, Berthe voulut marcher. Elle n'avait jamais vu la mer; son premier soin fut d'y courir. Un bateau à vapeur sortait du port en ce moment. Des tourbillons d'étincelles jaillissaient de la cheminée, et le battement des roues traçait un long sillon de feu dans l'eau phosphorescente.

— Où va ce bateau? demanda Berte à un matelot qui passait par là.

— En Italie, madame, répondit le marin.

Berthe pressa le bras de Gustave :

— C'est d'un bon augure, dit-elle; moi aussi, j'irai en Italie!

Elle retourna à l'hôtel, joyeuse comme une hirondelle qui regagne son nid.

Comme elle passait la porte de l'hôtel des Empereurs, un grand jeune homme en sortait. Une femme le suivait à quelques pas, ajustant son mantelet.

Berthe tressaillit.

— Pardon, monsieur, dit ce grand jeune homme à Gustave, auriez-vous l'obligeance de me donner du feu?

— Faites, dit Gustave, et il présenta son cigare à l'étranger.

— Voyons, viendras-tu ? dit alors sa compagne... tu n'en finis jamais.

— Voilà ! voilà ! reprit l'étranger en riant ; et il offrit son bras à cette femmme, qui paraissait jeune et jolie.

Ils s'éloignèrent en causant et disparurent dans la foule.

Berthe s'était appuyée contre le mur, tenant d'une main son voile sur son visage.

— Qu'avez-vous? on dirait que vous souffrez ! lui dit Gustave.

— Moi, non ; l'air du soir m'a un peu saisie, mais ce n'est rien.

Elle prit le bras de Gustave et monta l'escalier précipitamment. Quand elle fut devant la porte de sa chambre, elle tendit la main à son compagnon :

— Adieu ! lui dit-elle, je me sens un peu fatiguée ; j'ai besoin de repos.

— Vous êtes pâle à faire peur ; voulez-vous que je fasse appeler un médecin ?

— Non pas... un peu de sommeil me remettra ; demain, il n'y paraîtra plus.

Aussitôt qu'elle fut seule, Berthe sonna ; un garçon de l'hôtel parut.

— Vous avez ici un capitaine de dragons, lui dit-elle d'une voix brève, le capitaine Albert de Meulan, qui arrive de Rome ?

— Oui, madame.

— Est-il seul ?

— Non pas... il est avec sa femme.

— Sa femme? répéta Berthe.

— Dame! vous comprenez, poursuivit le garçon en souriant d'un air fin... Il sont arrivés de Toulon en chaise de poste ensemble. Si M. le maire n'a pas passé par ce mariage-là, ça ne nous regarde pas.

— Et sont-ils ici depuis longtemps?

— Depuis deux jours. Ils partent demain.

— Merci.

Le lendemain, Gustave monta de bonne heure chez Berthe, et cogna à la porte légèrement. On ne lui répondit pas. En écoutant, il lui sembla entendre des sanglots et des gémissements. Les portes d'hôtel ne ferment jamais très-bien; un coup d'épaule, vigoureusement appliqué, fit sauter la serrure; Gustave entra, et un pitoyable spectacle frappa ses regards.

Berthe était couchée sur le lit, encore tout habillée, les cheveux en désordre et plus pâle qu'une morte. Une cuvette posée sur un meuble était à demi pleine de sang. Le mouchoir qu'elle pressait contre ses lèvres pour réprimer ses sanglots en était tout rouge.

— Mon Dieu! qu'avez-vous? s'écria Gustave.

Berthe voulut se soulever sur le coude et retomba.

— Je crois bien que je m'en vais; je souffre horriblement, dit-elle.

Gustave chercha une sonnette pour appeler.

— C'est inutile, reprit Berthe en arrêtant sa main; je l'ai revu.

— Qui?

— Albert...

— Le capitaine?

— C'est lui qui vous a demandé du feu hier pour allumer son cigare; j'ai cru que je mourrais sur le coup..... Je n'ai fait que pleurer toute la nuit.

— C'est de la folie... Un capitaine de dragons! ce n'est pourtant pas si merveilleux..... Commencez d'abord par vous soigner.

Berthe hocha la tête.

— Je comprends à présent, ajouta-t-elle, pourquoi Louis, ce lieutenant de lanciers que nous avons rencontré à Lyon, me parlait d'un air si singulier de mon voyage à Rome; il devait savoir qu'Albert n'y était plus. Pourquoi ne me l'a-t-il pas dit? il m'aurait évité une rencontre qui me tue!

— Bon! bon! poursuivit Gustave, on dit toujours qu'on en meurt, et on en guérit ensuite... Au lieu d'aller à Rome, vous irez à Paris...

Berthe mit sa main dans celle de Gustave, et du doigt ouvrit le chaton de la bague arabe.

Le chaton était vide.

Gustave devint tout pâle.

— Vous vous êtes empoisonnée! s'écria-t-il.

Berthe lui fit un petit signe de tête affirmatif.

— Ah! dit-elle, je ne croyais pas que cela fît tant de mal.

Une convulsion la prit, et un flot de sang lui vint aux lèvres.

Gustave, cette fois, se suspendit au cordon de la sounette.

Le médecin mandé en toute hâte examina Berthe, et prescrivit quelques remèdes qu'elle prit sans résistance. Mais on voyait bien, à son air, qu'il n'avait aucun espoir de la sauver.

Dans un moment où il était occupé à écrire une ordonnance sur le coin d'une table, Berthe prit doucement la main de Gustave et l'attira vers elle.

— Écoutez, lui dit-elle, je suis perdue, et, à vrai dire, je ne le regrette pas... Un peu plus tôt, un peu plus tard, on meurt toujours ; et que serais-je devenue sans Albert ? Il me semble que vous êtes mon ami, promettez-moi de faire ce que je vais vous demander.

— Je vous le jure, répondit Gustave.

— Quand je serai morte, vous irez à Paris, rue Louis-le-Grand, 9. Vous demanderez à parler au capitaine Albert, et vous lui remettrez mon pauvre valaque.

— Le châle vert !

— Oui ; il me vient de lui, je veux le lui rendre ; je l'ai si souvent porté étant à son bras !

Elle essuya une larme qui tombait de ses yeux.

Gustave détourna la tête pour ne pas lui laisser voir qu'il pleurait aussi.

Berthe lui serra la main.

— Vous êtes bon, reprit-elle, embrassez-moi et dites-moi adieu.

Gustave l'embrassa sans pouvoir parler.

Ce dernier effort avait épuisé Berthe ; elle se recoucha, tourna la tête du côté de la ruelle et ferma les yeux. On pouvait croire qu'elle dormait. Une heure après, elle agita ses bras dans le vide, essaya de se soulever, ouvrit les yeux tout grands, remua les lèvres et mourut.

A quelque temps de là, Gustave de C... sonnait à la porte du numéro 9, rue Louis-le-Grand.

— Monsieur le capitaine Albert de Meulan? demanda-t-il au concierge.

— Au second, au-dessus de l'entre-sol; il y a un pied de biche à la porte.

Gustave monta et fut introduit dans un joli petit appartement au milieu duquel fumait et fredonnait un beau jeune homme en robe de chambre.

— Monsieur Gustave de C..., dit un domestique en poussant la porte.

Le capitaine s'inclina.

— Je viens de la part d'une personne que vous avez beaucoup connue, dit Gustave, de la part de mademoiselle Berthe.

— Ah!... Mais asseyez-vous donc, monsieur, je vous en prie, répondit le capitaine, qui rougit un peu. Cette chère Berthe... où donc l'avez-vous laissée?

— A Marseille.

— Et comment se porte-t-elle?

— Elle est morte.

— Morte!

— Oui, monsieur, et elle m'a chargé, à sa dernière heure, de vous remettre un objet qu'elle tient de vous.

Gustave présenta un carton au capitaine, qui l'ouvrit et en tira le châle vert.

— Le valaque! s'écria-t-il.

Il brisa par terre la longue pipe turque qu'il tenait à la main et fit quelques pas dans la chambre :

— Pauvre fille! dit-il, elle valait mieux que moi, Dieu me pardonne!

— Je le crois, répondit Gustave.

Albert s'arrêta devant lui.

— Sacrebleu! monsieur, voilà une impertinence! s'écria-t-il...

Il s'arrêta brusquement, et passant la main dans ses cheveux.

— Bah! reprit-il, je la mérite; mais n'y revenez plus. Je serais désolé d'avoir une querelle avec un brave garçon qui a vu Berthe à ses derniers instants... Voyons, touchez là, et racontez-moi bien tout.

Gustave lui raconta comment il avait rencontré Berthe sur le bateau de la Saône, et comment elle était morte à Marseille.

— C'est pourtant vrai! dit le capitaine, je lui ai écrit un soir après avoir pris du punch, étant à Rome; et j'en suis parti un matin, après la parade, n'y pensant plus.... Cette femme qu'elle a vue à mon bras, je l'ai rencontrée à Toulon, et nous avons fait route ensemble jusqu'à Paris, du diable si je sais pourquoi! Pauvre Berthe!

Le capitaine regarda le valaque, et du revers de sa main essuya deux grosses larmes qui tombaient sur sa moustache.

— Bon! suis-je bête! dit-il, voilà que je pleure!

Et collant le châle vert sur son visage, il éclata en sanglots.

Quinze jours après cette scène, tournant un soir l'angle du boulevard et de la Chaussée-d'Antin, Gustave reçut presque dans ses bras une femme qui sortait en courant du café Foy.

— Pardon, monsieur, dit-elle en riant.

— Pardieu! dit un grand jeune homme qui la suivait, une autre fois tu ne t'en iras pas si vite.

La voix de ce jeune homme frappa Gustave. Il se retourna, et reconnut le capitaine. La femme qu'il accompagnait portait sur ses épaules le châle vert de Berthe.

— Pauvre valaque ! dit Gustave.

Et il passa.

LAZARINE.

On voyait, il y a quelques années, sur l'un des plus charmants petits théâtres de Paris, une actrice jeune et jolie qu'on appelait Lazarine.

Lazarine avait bien un autre nom, — un nom de famille, — mais celui-là on ne le connaissait pas, et à vrai dire personne ne le lui avait demandé. Elle avait débuté, elle avait réussi. L'affiche du théâtre lui donnait en lettres majuscules le nom de Lazarine ; c'était assez. Comme ces oiseaux qui passent en ne laissant après eux que l'écho d'une chanson, les actrices brillent et disparaissent sans qu'on sache, le plus souvent, d'où elles viennent et où elles vont. Elles ont été, elles ne sont plus, et c'est tout.

A l'époque où commence ce récit, Lazarine venait

d'atteindre sa majorité. Elle jouait déjà depuis deux ou trois ans, et sa réputation commençait, sur l'aile du feuilleton, à gagner la province et l'étranger. Nous avons dit que Lazarine était jolie ; elle avait, en outre, de l'esprit et du talent. C'est indiquer assez que beaucoup de gens s'occupaient de Lazarine.

Mais Lazarine était, à sa manière, une étrange personne. Si on lui connaissait beaucoup d'amis, on ne lui connaissait pas un protecteur. Il fallait vraiment que ce miracle fût d'une incontestable authenticité, car ses camarades, qui la jalousaient beaucoup et la détestaient un peu, avouaient elles-mêmes que Lazarine vivait très-tranquille et très-retirée.

Elle arrivait tous les jours au théâtre et en partait accompagnée de sa mère, bonne et inoffensive personne qui parlait fort peu et n'éprouvait nul besoin de vanter sa fille à tout propos, comme ont assez coutume de le faire toutes les mères d'actrices. Cette silencieuse femme, fort polie et fort obligeante d'ailleurs, se tenait dans un coin du foyer des artistes tandis que sa fille jouait ou répétait, et passait le plus clair de son temps à broder quelque vieille tapisserie, qui lui donnait un air de ressemblance avec Pénélope. Au premier signe de Lazarine, elle se levait, roulait sa tapisserie, la glissait dans son cabas en été, dans son manchon en hiver, et s'en allait aussi vite que le lui permettaient ses jambes un peu courtes et sa taille un peu forte. La porte du théâtre franchie, Lazarine relevait sa robe d'une main légère, et, quel que fût le temps, regagnait sa maison à pied, sans que jamais personne l'attendît à la sortie ou la rejoignît dans la rue.

Elle était toujours simplement mise et portait des vêtements de couleur sombre. Sa jeunesse et sa bonne grâce faisaient toute sa parure.

L'intérieur de Lazarine répondait à sa toilette ; il était propre, mais sans recherche. Elle occupait un petit appartement dans une vaste maison, rue du Sentier, au quatrième au-dessus de l'entresol ; l'appartement se composait de cinq pièces et avait la jouissance d'un balcon, où Lazarine mettait les pots de fleurs que ses amis lui envoyaient en cadeau. Les meubles étaient en acajou vieux, mais bien luisant ; les tentures en damas de laine. La chambre à coucher de l'actrice trahissait seule quelque semblant de coquetterie. On y voyait quelques petits tableaux dans de jolis cadres, un petit bureau en bois de rose et une glace de Venise d'un charmant dessin ; la pendule rocaille, qui sonnait les heures sur un appui de velours, était d'un excellent modèle, et les rideaux du lit en tulle broché avaient des nœuds et des garnitures de rubans de soie rose qui en rendaient l'aspect frais et souriant.

Le tout ensemble ne valait pas cent louis, mais Lazarine se plaisait dans cet intérieur modeste, où elle allait et venait comme un oiseau dans sa cage.

Ce n'est pas que Lazarine n'aimât, comme tant d'autres, les diamants et les cachemires, et qu'elle n'eût volontiers enfermé sa jolie taille, souple et ronde, dans des robes de moire et de satin, mais elle avait un amour extrême de l'indépendance et je ne sais quelle fierté qui la rendait rétive aux séductions.

Il ne faudrait pas croire, sur ce tableau, que Lazarine vécût dans son appartement comme dans une cellule. Per-

sonne, au contraire, n'avait l'abord plus facile, l'humeur plus avenante et le caractère plus ouvert. Aussitôt qu'on l'avait vue trois fois, on était admis chez elle sans aucune difficulté, et les bouquets qu'on lui offrait étaient mis sans façon sur sa cheminée. Les visites étaient donc continuelles dans la maison de la rue du Sentier ; un pauvre auteur crotté y rencontrait souvent un dandy tiré à quatre épingles et ganté de frais, mais tout se bornait à des conversations. La porte était toujours ouverte et le cœur toujours fermé.

Quand Lazarine créait un rôle dans une pièce nouvelle, on remarquait aux stalles d'orchestre une ou deux douzaines de jeunes gens, bruns, blonds ou chauves, et même un peu grisonnants, qui ne la quittaient pas des yeux. Ils étaient rangés par file, ceux-ci à droite, ceux-là à gauche, tous sur le pied de guerre et applaudissant de toutes leurs forces. Elle les connaissait tous de vue, mais quand elle ne savait pas leurs noms, elle leur donnait gaiement un numéro d'ordre. A la fin d'une saison où elle avait eu de beaux succès, Lazarine était arrivée au numéro trente-sept. Un soir qu'elle semblait triste, ce qui lui arrivait rarement, on lui demanda ce qu'elle avait.

— Je ne sais, dit-elle, mais je crois que le numéro quinze est mort, voilà huit jours que je ne le vois plus.

Cependant, Lazarine avait ses préférences ; si aucun de ces numéros ne l'avait touchée, quelques-uns lui plaisaient, ceux-ci pour leur air, ceux-là pour leur esprit. Avec ces préférés, et il y en avait bien sept ou huit, elle était coquette sans le savoir, mais coquette comme Célimène, et d'une coquetterie d'autant plus dangereuse qu'elle était

naturelle. Quand elle causait avec l'un d'eux, sa bouche avait un sourire, ses yeux une expression et un éclat qui en faisaient une personne toute nouvelle. Lazarine était de ces femmes qui ne se ressemblent jamais et qui changent sous le regard qui les étudie. Son visage désespérait les peintres qui avaient tenté de faire son portrait. La moindre émotion s'y peignait subitement, et on la voyait devenir rose, rouge ou pâle en cinq minutes, selon la nature des impressions qu'elle ressentait. Cette disposition à montrer tout ce qui se passait en elle, avec la mobilité d'un lac qui réfléchit toutes les nuances du ciel, irritait Lazarine, mais tous ses efforts ne l'avaient pu vaincre. Ses traits expressifs étaient comme une eau vive qui tremble au moindre souffle.

Parmi les préférés de Lazarine, il en était un qu'elle ne pouvait s'empêcher de remarquer. Pourquoi ? Elle n'en savait rien, mais cela était. Il avait quelque temps porté le numéro huit. C'était un jeune homme blond, que nous appellerons Georges de la Moère. Il avait quelque fortune, les manières très-distinguées, et remplissait dans je ne sais quelle administration un emploi qui ne lui donnait pas grande occupation.

Depuis quelque temps déjà, M. de la Moère s'asseyait tous les soirs à l'orchestre du théâtre où Lazarine jouait. Sa stalle y était retenue d'avance, et Georges arrivait aussitôt que Lazarine entrait en scène. Cela dura un mois ou six semaines. Un soir que Lazarine avait créé un rôle nouveau avec beaucoup de malice et de gaieté, M. de la Moère lui envoya au théâtre un bouquet de roses blanches et de bruyères roses, accompagné d'une

lettre qu'il signa de son nom. Cette lettre parlait de son amour en termes simples et vrais.

Lazarine prit la lettre, la lut et garda le bouquet.

Le lendemain, une autre lettre arriva avec un nouveau bouquet. Cette fois, la lettre joignait au nom l'adresse de M. de la Moère.

Lazarine lut la lettre, flaira le bouquet, mais ne répondit pas.

A partir de ce jour-là, ce furent tous les matins nouvelles fleurs. Les lettres n'arrivaient pas aussi fréquemment, mais il en venait bien deux ou trois par semaine. Disons que les jours où Lazarine n'en recevait point, elle n'était contente qu'à moitié.

Ces lettres étaient presque toujours délicatement pensées et finement écrites. Elles témoignaient d'un amour profond et d'un esprit alerte et vif. Lazarine les lisait avec un singulier plaisir. Souvent même, le soir, elle les relisait, et plus d'une fois elle les oublia sous son oreiller. Les bouquets, où l'on voyait toujours quelques branches de bruyère, étaient soigneusement placés dans des vases que Lazarine remplissait d'eau elle-même. Cela fait, elle se mettait sur son balcon et regardait dans la rue. Il lui semblait que M. de la Moère ne pouvait manquer de venir. Quand un coupé tournait l'angle du boulevard et s'arrêtait devant la porte de la rue du Sentier, le cœur lui battait. M. de la Moère allait en descendre certainement et monter chez elle. Mais la portière s'ouvrait, et quelque bonne femme ou quelque marchand de calicot descendait sur le trottoir.

Lazarine portait dans la comédie qu'elle jouait une es-

pèce de petit sac ouvragé dans lequel elle serrait des papiers qui lui servaient en scène. Chaque soir, elle ne manquait pas de glisser quelques brins de bruyère dans ce petit sac; pendant les entr'actes, elle y fourrait sa petite main et les caressait des doigts. Quand par hasard M. de la Moère n'était pas dans la salle au moment où elle entrait en scène, elle se sentait attristée, puis elle se sentait devenir pourpre sous son rouge quand il arrivait.

A quelque temps de là, après une lettre où M. de la Moère se montrait piqué du silence de Lazarine, il resta huit ou dix jours sans écrire, bien qu'il ne cessât pas d'envoyer des bouquets. Il ne se faisait pas voir non plus dans sa stalle. Un soir, — au bout de six mois, — Lazarine, en sortant de la coulisse, aperçut M. de la Moère dans une loge d'avant-scène du rez-de-chaussée. Il était seul avec une femme très-élégante, jeune et jolie, à laquelle il parlait tout bas. Lazarine eut comme un éblouissement; mais elle se remit aussitôt et regarda M. de la Moère bien en face. Elle joua, ce soir-là, avec une verve et une grâce incroyables. Rentrée chez elle, elle pleura à chaudes larmes et eut la fièvre toute la nuit.

Pendant trois jours, elle vécut dans une agitation dont il lui était impossible de se rendre maîtresse. Elle avait la tête en feu et le cœur serré.

— Mais je l'aimais donc! se dit-elle, et elle se mit de nouveau à pleurer.

La jalousie était comme un éclair qui lui faisait voir au fond de son cœur.

Un instant elle pensa à écrire à M. de la Moère, mais elle y renonça aussitôt, sa fierté native ne lui permettant

pas de faire aucune démarche après ce qu'elle avait vu. Sa mère, qui ne comprenait rien à ce qui se passait dans le cœur de Lazarine, l'accablait de questions.

— Ce ne sera rien ! ce ne sera rien ! répétait Lazarine.

Mais la mère, qui sentait que les mains de sa fille étaient brûlantes, insistait :

— Il y a pourtant quelque chose ! reprenait-elle.

— Eh bien ! s'il y a quelque chose, ça passera ! répondait Lazarine, dont l'orgueil se révoltait à la pensée de laisser voir sa blessure.

Le matin du quatrième jour, elle prit dans un petit coffret où elle les serrait toutes les lettres de M. de la Moère et les brins de bruyère qu'elle avait portés, et jeta le tout au feu résolûment. Quand la flamme eut dévoré le dernier morceau de papier, elle respira comme une personne qui recouvre les sens après un long évanouissement.

Elle s'habilla, sortit et alla se promener aux Tuileries.

Le soir, elle embrassa sa mère sur les deux joues.

— Va ! lui dit-elle, tu peux dormir tranquille, je suis guérie.

Mais Lazarine avait vingt et un ans depuis quelques mois déjà ; elle vivait dans une atmosphère de feu où les sentiments s'exaltent comme les plantes dans les serres chaudes. Une secrète inquiétude l'agitait et la rendait plus facile aux émotions, sans lui rien faire perdre de sa fierté et de sa sauvagerie. Elle se sentait attirée vers l'amour par sa jeunesse, son esprit, sa beauté, et ce qu'elle voyait de l'amour dans les coulisses la révoltait. Son cœur était donc comme suspendu et ballotté entre deux courants contraires.

Une actrice fort expérimentée, qui la comprenait à demi-mot, la voyant un jour sourire à l'un de ses préférés, la prit familièrement par les épaules.

— Toujours coquette ! jamais amoureuse ! lui dit-elle.

Lazarine la regarda en riant.

— Eh ! dit-elle, je pourrais vous répondre comme la chanson : l'amour, qu'est-ce que c'est que ça ?

— Hum ! vous faites la forte, ma petite, mais tôt ou tard vous le saurez. Il en est du cœur comme des feuilles : ça a beau être vert, il faut que ça tombe.

— Alors, ça tombera bien tout seul sans que je m'en mêle ! répondit Lazarine d'un petit air délibéré.

L'actrice lui donna un léger coup de ses doigts sur la joue :

— Oui-dà ! ma belle, prenez garde alors que ce petit cœur si rebelle ne tombe pas entre les mains d'un malotru.

— Oh ! fit Lazarine indignée.

— Eh ! ma chère, qui attend trop ne choisit plus.

Tous ces discours et mille autres semblables, mêlés aux petits événements de chaque jour, augmentaient le trouble de Lazarine. Elle ne savait que faire et à quoi s'arrêter.

Il y avait des instants où la pensée du mariage entrait plus sérieusement dans son esprit et semblait s'y fixer. Elle était jeune et sage ; à cette vertu que beaucoup avaient attaquée et que personne n'avait pu vaincre, elle ajoutait une séduction qui la faisait aimer de ceux-là même qu'elle repoussait. Pourquoi, comme tant d'autres qui ne le méritaient pas, ne trouverait-elle pas un homme qui voulût l'épouser ? Une fois mariée, elle aurait un ap-

pui, un protecteur, et ne serait plus livrée à ces tentations qui, à la longue, minent les résolutions les plus fortes et les font succomber.

Se marier est bientôt dit, mais il est malaisé de le faire, au théâtre surtout ; Lazarine, qui se sentait le cœur assez ferme pour se dévouer à qui se donnerait à elle tout entier, n'était pas femme, et tant s'en faut, à prendre le premier venu. Elle voulait un homme assez bien tourné pour qu'on pût le montrer à tout le monde, et se montrer à son bras avec un certain orgueil ; il fallait, en outre, qu'il fût intelligent, bien élevé, et dans une position de fortune convenable, afin qu'elle fût assurée de vivre si, par hasard, elle venait à quitter le théâtre ; et toutes ces conditions, on en conviendra, ne sont pas si communes que du premier coup on les puisse rencontrer.

Sur ces entrefaites, et tandis qu'elle attendait bravement l'oiseau bleu de sa fantaisie, une de ses camarades vint à se marier. Ce mariage n'était en soi ni bon ni mauvais. Il s'était fait un peu à la diable et fut conclu presque aussitôt qu'annoncé. Le mari, que la nouvelle mariée présenta à Lazarine, avait assez bonne mine et gagnait quelque argent dans un commerce d'exportation. Tel qu'il était, on pouvait l'aimer, et Lazarine soupira un peu en le voyant au bras de son amie.

Mais que devint-elle lorsqu'elle apprit, au bout de quelques semaines, que le ménage était un enfer où l'on disputait sans relâche ! Il y avait des soirs où la femme était pourpre et pleurait dans les petits coins ; d'autres fois, elle affectait de rire aux éclats et de prendre des airs évaporés ; le mari était maussade et chagrin ; il roulait

des yeux jaloux de tous côtés et rôdait tragiquement par les couloirs. L'actrice ne pouvait pas se résoudre à rompre avec les habitudes un peu libres des coulisses ; le mari n'avait pas la philosophie d'accepter cette vie où la Bohême a tant de part.

Un jour que la patience du pauvre époux avait été mise à une épreuve un peu rude, Lazarine se jeta entre la femme et lui pour éviter une explosion et ramener la paix dans ce ménage troublé. Elle ne réussit qu'à les aigrir davantage l'un contre l'autre.

— C'est singulier, disait-elle, ils ont cependant tout ce qu'il faut pour être heureux, de la jeunesse, de la beauté, de l'aisance ! Que leur manque-t-il donc ?

— Eh ! ma mignonne, lui répondit l'actrice qui déjà avait parlé à Lazarine à propos de ses coquetteries, il leur manque de ne pas être ce qu'ils sont. Si seulement notre camarade était parfumeuse ou mercière, si son mari était bonnetier, ils jouiraient d'un bonheur parfait, non moins bête que régulier. Mais quoi ! ils ont marié l'eau et le feu, le monde et le théâtre ! Le diable s'est mis de la partiè et tout va de travers.

— C'est bien triste ! dit Lazarine.

— Triste ? non ! Que dirais-tu de gens qui marcheraient pieds nus sur des épines et qui s'étonneraient de voir leur sang couler ?

— Que faire, alors ?... Tout cela est bien difficile !

— Il est certain qu'il est plus commode de naître avec cinquante mille livres de rentes... Malheureusement, ma chérie, ce sont de ces bonheurs qui ne peuvent pas arriver à tout le monde.

Lazarine retomba dans ses incertitudes. Elle n'avait presque plus d'espoir. La fierté de son cœur la protégeait seule, et aussi peut-être une certaine insouciance qui la faisait se soutenir au-dessus des contrariétés comme un alcyon flotte endormi au-dessus des vagues.

Quand la période durant laquelle Lazarine eut des visées de mariage fut un peu passée, elle tourna les yeux sur l'escadron volant des amoureux. Il n'était ni moins nombreux ni moins empressé. Elle jouait, ce soir-là, un rôle qui avait été créé par une actrice fameuse, et dans lequel elle paraissait pour la première fois. Pendant une scène où elle n'avait presque rien à dire, elle s'amusa à les compter, analysant du regard leurs défauts et leurs qualités. Ils étaient vingt et un, tous lorgnant et applaudissant.

— Pauvres chers petits ! dit-elle.

Et elle fit avec ses épaules un mouvement si mignon, qu'il lui valut un murmure d'approbation.

— Le numéro quatorze? reprit-elle mentalement. Il est gentil!... bien ganté... bien verni!... Si doux!... blond comme un agneau... mais si bête !... Le numéro six?... oui... il est spirituel, prompt à la réplique, avec un air castillan qui plaît !... Mais c'est un Bohême ! S'il ne finit pas à Clichy, il finira plus loin!... Le numéro deux ?... hum ! il a les plus belles moustaches de l'orchestre ; mais des moustaches, ce n'est pas assez !... Le numéro dix?... ah ! celui-là a un beau nom et une belle fortune ! mais il a un nœud de cravate vraiment trop régulier !... Toujours le même nœud ! un nœud perpétuel ! On dirait qu'il en compte les plis et en mesure les angles !... C'est un nœud

pétrifié! il m'agace! On n'aime pas un nœud!... Le numéro quinze?... ah! bah! il écrit comme un écolier! quatre pages de points d'exclamation!... Le numéro sept?... il rit toujours! Il parle avec ses dents, il regarde avec ses dents!... Il a les dents stupides... bonsoir!... Le numéro dix-huit?... Oh! c'est un charmant garçon, fin comme une soubrette, leste comme un chat... On n'aurait pas le temps de s'ennuyer avec lui... mais on n'aurait pas le temps d'être heureuse non plus... Il a le cœur comme une balle... aussitôt revenu que parti... Trois de mes camarades lui ont servi de raquette... merci, je ne veux pas être la quatrième... Le numéro treize?... Il est trop gras... Le numéro un?... C'est un parfait honnête homme, et qui ne tromperait ni sa maîtresse ni sa femme; mais il a l'humeur par trop mélancolique... Ce n'est pas un homme, c'est un soupir... Il me condamnerait à la tristesse à perpétuité... Le numéro onze?... est-il majeur, seulement, ce numéro onze? Pauvre cher agneau! il suce sa canne comme un sucre d'orge.

Et Lazarine continua sa revue jusqu'au dernier. Au vingt et unième elle soupira.

— Ma foi! murmura-t-elle, je ne mettrai pas la main dans ce sac plein de zéros.

Et Lazarine se leva pour achever son rôle.

Un jour qu'elle revenait d'une répétition, sa bonne lui dit qu'une dame était venue pour la voir, et avait paru fort chagrine de ne pas la rencontrer.

— Cette dame est de Lyon, où mademoiselle a joué étant en congé, ajouta la bonne, et elle m'a dit qu'elle avait mille choses à vous dire de la part des personnes

que mademoiselle y a connues. Elle a, de plus, un service à vous demander. Elle reviendra demain à midi.

— Vous a-t-elle dit son nom ? demanda Lazarine.

— Oui, elle s'appelle madame Renneville. Voici sa carte.

— Renneville ? dit-elle, je n'ai jamais connu personne de ce nom à Lyon... Enfin, si elle revient demain, vous la ferez entrer.

Le lendemain, au coup de midi, madame Renneville entra ; Lazarine ne l'avait jamais vue ; elle remarqua seulement qu'elle était un peu trop richement habillée pour une visite si matinale.

— Madame, lui dit-elle, que puis-je faire pour votre service ? et de la main elle lui montra un fauteuil.

Madame Renneville s'y jeta.

— Ah ! mademoiselle, laissez-moi respirer un peu, je vous en prie ! je n'ai plus mes jambes de vingt ans, et votre quatrième est un peu haut ! Est-ce le quatrième.

— Oui, madame, au-dessus de l'entre-sol, répondit Lazarine d'un petit air sec.

— Ah ! voilà qui va mieux, répondit la visiteuse sans se déconcerter, et je commence à pouvoir parler. Mon Dieu ! comment vous décidez-vous donc à demeurer si près des cheminées avec les yeux que voilà !

Lazarine regarda l'étrangère bien en face. Elle se sentait rougir malgré elle.

— Vous arrivez de Lyon, madame ? reprit-elle.

— Pas directement ; ah ! vous y avez laissé de délicieux souvenirs, trop courts malheureusement. Tous vos amis s'entretiennent encore de vous ; ils espèrent vous

revoir l'an prochain... Leur seul étonnement est que vous ne soyez pas aux Français. Là est votre place... Là vous appellent votre talent, votre grâce, votre beauté, votre esprit.

Lazarine ne bronchait pas. Elle commençait à se douter du motif qui amenait l'étrangère à son quatrième étage. Le cœur lui sautait dans la poitrine; quand elle n'était pas rouge de confusion, elle était pâle de colère.

La visiteuse, embarrassée de ce silence, se tut.

— Est-ce là tout ce que vous avez à me dire? dit alors Lazarine.

— Franchement, non... et, ma foi, je vous dirai les choses comme elles sont. Vous avez trop d'esprit pour ne pas m'excuser... C'est la première fois qu'une pareille démarche me conduit auprès d'une jolie femme... Un de mes amis vous a remarquée, et depuis ce moment il me parle sans cesse de vous. Je n'ai jamais vu d'homme plus amoureux. Vous êtes son unique pensée. Quand j'ai vu que rien n'y faisait, je me suis décidée, par amitié pour lui, à venir vous trouver.

— Ah! par pure amitié! dit Lazarine.

— C'est un jeune homme très-bien, ajouta la dame sans s'arrêter à cette interruption, il porte un très-beau nom, le duc de V..., et jouit d'une fortune immense. Il n'est rien qu'il ne fasse pour vous. Vos désirs seront ses lois. Le duc de V... n'a pas trente ans... Il est charmant.

Madame Renneville continua sur ce thème-là avec une éloquence que le lecteur comprendra sans peine.

Lazarine sentait des larmes de rage gonfler ses pau-

pières; elle ouvrait ses yeux tout grands pour ne pas pleurer.

Quand la visiteuse eut fini, elle se leva.

— Vous ne répondez pas, mademoiselle, reprit celle-ci... ne me suis-je pas suffisamment expliquée? Mon cher duc fera tout ce que vous voudrez. Ordonnez, il obéira. Que faut-il que je lui dise ?

— Rien, madame... absolument rien, répondit Lazarine.

Et elle s'inclina, pour faire comprendre à madame Renneville que l'entretien devait en rester là.

L'étrangère fut bien obligée de se lever.

— Ah ! mademoiselle, dit-elle en se retirant, comme vous avez tort!... on voit bien que vous êtes très-jeune ! Enfin, si quelque jour vous changiez d'avis, rappelez-vous que je me nomme madame Renneville, et que je demeure rue Thérèse, 19.

— Et Lyon ? demanda Lazarine avec un imperceptible sourire.

Madame Renneville, malgré son assurance, rougit un peu.

— Je dois y retourner, mais plus tard, dit-elle.

Et elle sortit.

A quelques jours de là, Lazarine se trouvait à l'Opéra, où les débuts d'une chanteuse nouvelle attiraient tout Paris. Un de ses amis monta dans sa loge pendant un entr'acte. Ils causaient depuis quelques minutes, lorsqu'en promenant sa lorgnette un peu partout, cet ami l'arrêta sur une loge du balcon.

— Eh ! vraiment, c'est lui ? dit-il.

— Qui, lui? demanda Lazarine.

— Un de vos admirateurs les plus zélés... Regardez là-bas... la seconde loge découverte en partant de l'avant-scène... un jeune homme en cravate blanche, avec des moustaches... près d'une dame en robe rose...

— Ah ! oui... Mais il est très-bien... ce jeune homme!

— Lui ! dites donc qu'il est très-beau ! Et le caractère le plus aimable!... Son admiration pour vous, ma chère Lazarine, pourrait, je crois, s'appeler d'un autre nom.

— Et lui, comment le nommez-vous?

— Le duc de V...

— Le duc de V...? sait-il que vous me connaissez? demanda vivement Lazarine.

— Oui.

— L'imbécile! murmura-t-elle tout bas.

Le duc de V... était jeune, charmant, distingué, et Lazarine comprenait que la visite faite par madame Renneville creusait un abîme entre elle et lui.

Elle y pensa toute la nuit, et le prit en haine parce qu'il lui avait plu.

Trois jours après, on sonna chez elle vers midi. La bonne entra chez Lazarine.

— Mademoiselle, dit-elle, madame Renneville est là qui désire vous parler.

— Dites que je n'y suis pas! s'écria Lazarine.

— Mon Dieu! est-il bête! est-il bête ! reprit-elle quand elle fut seule. Il pouvait se faire présenter chez moi, m'aimer, me le dire, et il m'envoie une abominable coquine. Quel sot!

Au milieu de ces événements de tous les jours, lettres

et bouquets ne se faisaient pas faute de venir. Ils augmentaient l'état d'irritation morale dans lequel Lazarine vivait. Pour y couper court, elle voulait parfois quitter le théâtre brusquement, se retirer dans une petite ville où elle avait des parents, et s'y marier avec quelque honnête garçon, bien simple et bien modeste qui l'eût fait vivre de son travail. Mais elle avait vécu dans un monde qui ne lui permettait pas ce retour vers l'isolement et l'obscurité. Dans de telles conditions, trouverait-elle un mari qui fût au niveau de son intelligence et de son langage ? C'était au moins douteux. Et les premiers temps passés, que ferait-elle avec un mari ennuyeux et la perspective de trois ou quatre enfants !

Au plus fort de ses perplexités, le hasard lui fit rencontrer au bal des artistes qui se donne annuellement à l'Opéra-Comique un jeune homme de bonne mine qui l'invita à danser. Lazarine dansa et dansa gaiement. Elle avait reçu, dans la journée, un magnifique bouquet de violettes de Parme, modestement fermé par une couronne de marguerites. Lazarine avait apporté ce bouquet au bal.

Après qu'il eut dansé, le jeune homme lui fut présenté dans les formes par un ami commun. Il s'appelait Conrad Bernier Sa famille habitait la Lorraine, et lui vivait à Paris, mangeant quelque argent.

La pente de la conversation apprit à Lazarine que les violettes de Parme lui avaient été envoyées par Conrad.

— Eh bien ! dit-elle en saluant, violettes et marguerites auront l'honneur de mourir sur ma cheminée.

Conrad ne manquait pas d'esprit, il était bien élevé, et son humeur, ainsi que l'air de son visage, plaisaient à

Lazarine. Il demanda la permission de lui faire quelques visites et l'obtint.

Le lendemain, Conrad lui envoya de nouvelles fleurs, avec un billet par lequel il la priait de permettre qu'il donnât une compagnie aux violettes qui se mouraient chez elle. Elle accepta en riant, et un petit commerce de lettres et de bouquets s'établit entre eux.

Entre un jeune homme de vingt-sept à vingt-huit ans et une jolie fille de vingt et un, l'amour ne tarde pas à se mettre de la partie. Ils avaient tous deux l'esprit vif et fin, et leurs caractères sympathisaient à merveille. Celui de Conrad avait, en outre, un certain penchant à la rêverie, qui, en lui donnant un faux air d'étudiant allemand, tel qu'on en voit dans les comédies, augmentait le charme de toute sa personne.

Lazarine, naturellement joyeuse comme un moineau franc, et portée à rire bien plus qu'à soupirer, aimait en lui ce qu'elle ne trouvait pas en elle. Conrad était bien l'homme qu'elle aurait voulu pour mari, mais il n'y fallait malheureusement pas songer. Il y avait, de ce côté-là, une famille pour laquelle les femmes de théâtre étaient les vraies filleules de Lucifer. Au seul nom d'une actrice, toute la parenté aurait fait le signe de la croix.

Nous devons dire que cette conviction n'épouvanta pas autrement Lazarine, et ne fut pas un obstacle bien puissant à la pensée que caressait son esprit. Conrad lui avait avoué bien franchement qu'il l'aimait, et qu'il l'aimait du plus profond de son cœur.

— C'est ce que nous verrons bien, dit-elle ; vous êtes jeune, je ne suis pas vieille, rien ne presse.

— Oh! reprit Conrad, je n'exige pas de réponse aujourd'hui ni demain; mais si quelque jour vous me rendez la centième partie de ce que je sens pour vous, eh bien! placez à votre ceinture un bouquet de ces marguerites, je comprendrai que vous acceptez l'offre de mon cœur et de ma vie.

Lazarine prit la main de Conrad et la lui serra.

— C'est convenu, dit-elle d'un petit air moitié riant, moitié sérieux.

Conrad plaisait certainement beaucoup à Lazarine; mais avant de rien faire qui pût l'engager, elle voulait être sûre d'elle-même, et ne pas s'exposer, surtout, à prendre l'ombre pour la chair. Élevée en quelque sorte au théâtre, Lazarine avait trop d'expérience pour s'abandonner à ses premières émotions avec la naïveté d'une âme qui en ignore les conséquences, mais elle avait le cœur trop jeune aussi pour ne pas chercher un sentiment sincère et durable dans l'amour. Et puis, elle trouvait dans la résistance le plaisir de la résistance même. Cet amour qu'elle inspirait à un cœur honnête et ardent était comme la consécration publique de sa valeur, et elle en savourait toutes les tendresses et toutes les impatiences avec la secrète volupté d'une âme qui se sait en état de payer un jour ce qu'on lui aura prêté.

Par un bizarre effet de son caprice, Lazarine portait chaque soir dans sa loge, au théâtre, un petit bouquet de ces marguerites qui devaient être le signe de sa capitulation. Elle aimait à les voir, à les regarder, à les embrasser aussi. Quelquefois même, elle en glissait deux ou trois dans sa poche avant d'entrer en scène. Elle sou-

riait alors à Conrad, patiemment assis à l'orchestre, et lui faisait un petit signe des yeux.

— Ah ! se disait-elle, comme je pourrais le rendre heureux rien qu'en mettant à ma ceinture les fleurs que je sens là sous mes doigts!.. Je n'ai qu'à faire un geste, et ce soir, tout à l'heure, il tombera à mes pieds, fou de bonheur !

Et ce geste, Lazarine ne le faisait pas. La fierté de son cœur, bien plus que la coquetterie, la retenait. Deux ou trois fois, elle faillit céder aux mouvements de sa jeunesse et de son amour ; mais au moment d'attacher à son corsage les marguerites qu'elle touchait de la main, elle sentait le sang lui monter au visage et elle s'arrêtait.

Un jour Conrad lui écrivit pour lui dire que son courage était à bout. Il l'aimait de plus en plus, maïs il ne se sentait pas la force d'attendre plus longtemps.

« Ce soir, ajouta-t-il en finissant, je serai à ma place accoutumée ; si vous ne portez pas de marguerites, demain je partirai... Ne sera-ce pas me dire que vous ne m'aimerez jamais ? »

Un bouquet de violettes de Parme entourées de marguerites accompagnait cette lettre.

Lazarine, sans qu'elle pût s'expliquer pourquoi, se sentit blessée de cette lettre ; cependant, le soir venu, elle prit le bouquet et partit pour son théâtre.

Il y avait trois ou quatre jours qu'elle n'avait vu Conrad. Au premier pas qu'elle fit en scène, elle l'aperçut à l'orchestre. Elle ne portait pas de fleurs à la ceinture et affectait de ne pas tourner les yeux de son côté.

La pièce que Lazarine jouait avait trois actes. Pendant les deux premiers, elle garda son indifférence apparente,

et s'efforça de mettre beaucoup de gaieté dans son jeu. Mais au troisième, elle regarda Conrad tout à coup. Le pauvre garçon était si pâle, qu'elle sentit tout son dépit s'en aller. Il n'y avait plus que quelques scènes avant le dénoûment. Lazarine paraissait dans l'une des dernières. Elle monta précipitamment dans sa loge pendant l'intervalle, prit vivement un bouquet de marguerites, les attacha à son corsage, descendit en courant, et le cœur tout palpitant, entra en scène.

Conrad n'était plus à sa place.

Lazarine pâlit et faillit tomber.

— Bon, dit-elle en jouant, il va rentrer avant la fin.

Elle débitait son rôle avec une fiévreuse lenteur. Elle ne voyait dans tout le théâtre que cette place vide.

Les dernières répliques arrivaient coup sur coup ; enfin le rideau tomba et Lazarine ne revit pas Conrad.

Quand elle fut chez elle, Lazarine se plaignit d'un violent mal de tête, et renvoya sa mère, qui la pressait de souper.

— Non, disait-elle, je veux dormir.

Restée seule, elle se mit sur son balcon ; il lui semblait que Conrad allait paraître dans la rue.

— Je suis folle, dit-elle après, c'est un moment de colère ; bien sûr demain il viendra... Je mettrai ces marguerites dans un verre, sur la cheminée, et il les apercevra en entrant.

Elle prit les fleurs, les embrassa, les glissa sous son oreiller et se coucha.

Le lendemain, elle se leva avec le jour et plaça des marguerites à sa ceinture.

— Il les aimera mieux là, pensa-t-elle.

Et elle attendit tout le jour.

Le soir vint et Conrad ne parut pas. Lazarine arracha les fleurs, qui se fanaient sur son cœur, les jeta par terre et les foula aux pieds.

Trois jours après, elle demanda des nouvelles de Conrad au jeune homme qui le lui avait présenté.

— Vous ne le savez donc pas? dit cet ami, Conrad est parti pour la Lorraine.

Cette fois, Lazarine éprouva une violente et sincère douleur, mais elle ne pleura pas.

La nuit venue, elle s'enferma seule et relut toutes les lettres de Conrad, une à une. Il lui semblait qu'elle remontait le sentier fleuri de ses rêves et de ses chères espérances. La lecture achevée, Lazarine plia les lettres, les noua d'un ruban noir, et les plaça avec quelques marguerites dans un petit coffret.

Elle était debout, les coudes appuyés sur le marbre de la cheminée et se regardait dans la glace, qui réflétait la tristesse et la pâleur de son visage.

Lazarine était jeune, elle était belle, elle écoutait dans ce profond silence qui l'entourait les battements de son cœur, où la vie et l'amour bouillonnaient.

— A quoi tout cela sert-il? murmura-t-elle.

Et elle ferma le coffret.

Un assez long temps se passa. Deux ou trois ans après cette nuit, le hasard ramena Conrad auprès de Lazarine, qu'il n'avait plus revue. C'était dans un foyer de théâtre. Elle courut à lui et lui prit les mains avec une tendresse et un abandon qu'elle ne cherchait pas à dissimuler.

— C'est vous ! dit-elle, c'est vous ! que je suis heureuse de vous revoir ! Et elle l'entraîna dans un coin où ils pouvaient causer librement.

Lazarine raconta à Conrad l'épisode des marguerites.

— Ah ! dit-elle avec un sourire trempé de larmes, vous ne savez pas tout le mal que vous m'avez fait !

— Ainsi, vous m'aimiez ! reprit Conrad ému.

— Oui.

— Et à présent ?

Lazarine sourit tristement.

— Oh ! à présent ! regardez ! dit-elle.

Et touchant du doigt le lobe rose de son oreille, Lazarine fit voir à Conrad deux gros boutons de diamants qui brillaient de mille feux.

— Ah ! mes pauvres marguerites ! reprit-elle.

Et elle s'en alla.

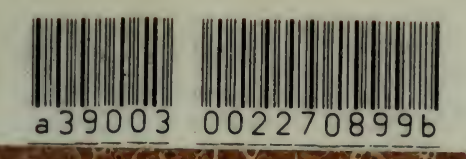
FIN.

PARIS. — TYPOGRAPHIE MORRIS ET Cie, RUE AMELOT, 64.

TABLE

Paris. — Typographie Morris et Comp., 64, rue Amelot.

Edit orig.


a39003 002270899b

